

Gabriel Matzneff
Journal intime 1982

Extrait de
Les soleils révolus (2001)
(début des pages entre crochets)

1^{er} janvier 82. Soirée et nuit vécues avec **Élisabeth** qui, pour « réveiller » avec moi, avait refusé une brillante réception dansante donnée par des amis de son âge.

Durant toute la soirée, observant avec tendresse et bonheur ma jeune maîtresse, j'ai songé à la phrase de **Dumas**, notée voilà quelques jours, sur la virginité des sensations. L'amour, l'enthousiasme, la gaieté avec quoi ma belle amante a organisé, préparé ce dîner de fête dans la minuscule cuisine de mon placard, m'ont infiniment ému et touché. Après le dîner, nous nous sommes fourrés dans le lit, je l'ai possédée par la voie puérile (car elle a ses règles), c'est en nous dévorant de baisers que nous avons franchi la minuit et c'est en jouissant dans sa bouche — elle, inlassable, a tout avalé et en redemandait encore — que j'ai entendu les lointains klaxons des autos saluant l'année nouvelle.

À un lecteur qui m'accuse d'être dans mes chroniques du *Monde* trop sévère pour l'Occident, pour la France, je réponds :

« C'est sans doute parce que je suis occidental et français que j'exige plus de l'Occident et de la France que de telle civilisation qui m'est étrangère. Pendant la guerre d'Algérie, les tortures me choquaient plus quand elles étaient le fait de soldats français que lorsqu'elles étaient celui des rebelles algériens, [410] parce que j'étais moi-même, à l'époque, un soldat français, et que l'armée française était, en Algérie, censée se battre au nom de certaines valeurs occidentales et chrétiennes.

« L'infidélité des femmes des autres ne me gêne que médiocrement ; celle de ma maîtresse me ferait une peine immense. L'exigence est à la mesure de l'amour. »

Samedi 2 janvier 82, 20 h 30, dans le 84 qui me conduit chez les **René Borle**. Les rues sont vides, je suis l'unique passager du bus qui file tel qu'une flèche.

René et **Marie-Claude** ont quitté la Défense et habitent à présent rue Alphonse-de-Neuville. C'est la première fois que je dîne chez eux depuis leur déménagement. Je vais descendre place Péreire et longer la ligne de chemin de fer. Je vais remettre mes pas dans mes pas du temps de **Francesca**, repasser devant cette gare, à cet angle de la rue Ampère où j'ai si souvent attendu, guetté **Francesca**. Mon Dieu ! **Francesca** qui n'a pas réagi à la publication de *Ivre du vin perdu*. Je songe à elle et mon cœur bat très vite. N'en suis-je donc pas délivré ? L'autre jour, parlant d'elle à « Radioscopie » avec **Jacques Chancel**, cela allait à peu près ; mais à présent je suis seul, et c'est atroce.

Pourtant, aujourd'hui, journée de bonheur avec **Élisabeth**.

Lettre à **Élisabeth**, 3 janvier.

« **Élisabeth**, mon merveilleux amour, mercredi j'étais un peu honteux d'écrire ce texte si pessimiste, si sombre (*L'avenir est aux gorilles*), alors que tu étais près de moi et que ta tendre présence me rendait si parfaitement heureux. Ce texte est véridique, car il exprime ce que je pense du « progrès » et de la « société », et il est aussi mensonger, car j'aurais dû ajouter en post-scriptum : J'écris ces lignes en un moment où la femme que j'aime est auprès de moi, et où je suis parfaitement heureux.

« La littérature, même la plus sincère, peut donc, à l'occasion, être mensonge — du moins mensonge par omission. [411] C'est pourquoi, à la littérature, je préfère nos caresses, nos baisers, ces heures bénies que je vis avec toi. J'ai adoré notre réveillon du 31 décembre, il a été le plus adorable réveillon de ma vie, et c'est fantastique d'être ainsi entré dans l'année nouvelle dans tes bras, sous les baisers de ta bouche aimée, mon corps soudé au tien par la passion, le désir, le plaisir, l'amour.

« Je t'aime à la folie.

« Ton amant de 80, de 81, de 82, de toujours. »

5 janvier. Après une journée dingue (l'ambassade des Philippines, **André Fontaine** au *Monde*, déjeuner au Café de la Paix — nous avons mangé de l'autruche ! — avec **Pascale**, amour chez moi avec **Élisabeth**, dîner chez **René Schérer** avec **Guy Hocquenghem**) je me retrouve (il est 23 heures) au Fouquet's (le « Pop-Club » de **José Artur**) où doit me rejoindre **Marie-Élisabeth**.

Mercredi 6, veille de mon départ. Depuis plusieurs jours, je n'ai pas cessé de jongler entre **Marie-Élisabeth**, de retour des sports d'hiver plus amoureuse que jamais, **Élisabeth**, très présente, **Pascale** dans son rôle de Pénélope discrète, efficace. Il y a eu aussi **Manon** le 1^{er} janvier. **Élisabeth** qui avait passé la nuit chez moi ne m'a quitté qu'à 12 h 30. **Manon** est arrivée à 14 heures. Amour fou. Le soir, **Pascale** (nuit de repos). Le lendemain matin, **Pascale** m'a déposé en taxi place de l'Alma où j'ai retrouvé **Élisabeth** sur le quai du métro. Nous sommes allés rue de l'Assomption chercher le Littré qu'on m'a offert et dont, en possédant déjà un, je lui ai fait cadeau.

7 janvier, 20 h 35, dans l'avion qui va bientôt atterrir à Bombay. Avant-hier, amour avec **Marie-Élisabeth** et **Élisabeth**. Hier, amour avec **Élisabeth**, puis avec **Pascale** qui a dormi chez moi et m'a ce matin accompagné à Roissy. Je suis très triste de les quitter, mais je suis heureux d'échapper au froid (précisément, depuis hier il commençait à faire très froid en [412] France), et aussi au harcèlement de mes amoureuses. Pendant trois semaines, je vais être seul, au soleil, quel repos !

Je songe à **Maria**, la dernière nuit qu'elle a passée chez moi, pleurant après l'amour.

— C'est affreux de se dire que ce n'est pas moi que tu as aimée, mais l'âge que j'avais alors ; c'est terrible de se dire qu'à vingt ans on est trop vieille pour être aimée par l'homme qu'on aime...

Maria se trompe. J'aimais ses dix-sept ans, mais je l'aimais aussi, elle. Je n'ai d'ailleurs pas cessé de l'aimer, je l'aime encore. Et **Dominique**, **Catherine**, **Manon** ? Elles n'étaient plus des adolescentes lorsque nous sommes devenus amants, mais de jeunes femmes mariées.

22 h 25 (il est déjà plus de 2 heures du matin en Inde), à Bombay. Chaleur humide. L'aéroport est sinistre. J'aurais mieux fait de rester à bord et d'essayer de dormir.

Manille, 9 janvier. Il n'est que 4 h 30, mais je n'ai plus sommeil, m'étant couché à 23 heures, c'est-à-dire, heure de Paris, à 4 heures de l'après-midi. D'ici deux jours, j'aurai repris mon rythme philippin. Au reste, à Manille, mes réveils nocturnes sont légers, agréables. Rien à voir avec le malaise, l'angoisse qui accompagnent ceux de Paris.

Dès mon arrivée à Manille, j'ai pris une chambre au P. — l'hôtel qui, lors de mes précédents séjours, se construisait en face du D. et dont je suis ex-trê-me-ment-sa-tis-fait : c'est neuf, propre, dans le quartier où j'ai mes habitudes et moins cher que le D. (210 pesos par nuit).

Les rues d'Ermita et de Malate, le Harrison Plaza, curieuse impression, après *Ivre du vin perdu*, de mettre mes pas réels dans les pas de la fiction. Je me sens comme un lecteur de **Matzneff** parti sur les traces de l'écrivain.

Je me lève, prends une douche, bois deux flacons de Lipovitan glacé, me mets au travail. *La Diététique de lord Byron*, à nous deux ! [413]

J'ai souvent lu que c'est par provocation, désir de se singulariser, que **Byron** a bravé les lois, les conventions sociales, la « nature ». Qu'il y ait une part de défi dans son existence, soit, ou plutôt : certes. Mais ceux qui écrivent cela de **Byron**, ou de **Casanova**, ou de tel autre, sont des universitaires en charentaises. Ils ne comprennent pas — pour le comprendre, il faut le vivre se stesso — que **Byron** n'a fait qu'agir selon son tempérament propre, son génie particulier, sa *physis*. Ainsi, sa vie amoureuse, il ne l'a pas eue pour braver la société, mais parce que tels étaient ses goûts, ses pulsions, sa curiosité ardente, ses besoins.

Samedi 9, plus tard dans la matinée. J'attends **Franco G.** et **Pierre M.** Hier soir, au Barrio Fiesta, nous avons fort bien dîné d'un *mixed adobo*.

« Sois heureux », m'a écrit **Élisabeth** à la première page du carnet qu'elle m'a donné avant mon départ. Je tâche de l'être.

Je suis ici pour écrire mon *Byron*, me dorer au soleil et me reposer.

23 heures, chez moi. Je prépare des œufs frits qui enfument toute la pièce. À la télévision, ils parlent du froid polaire qui s'est abattu sur l'Europe. Que c'est loin, le froid, l'Europe...

10 janvier. En pleine nuit je me lève et me mets à mon *Byron*.

Quand *Byron* écrit au IV^e chant de *Childe Harold* que « *The beings of the mind are not of clay* », il pense à l'œuvre du *Tasse*, à celle de *Shakespeare*, mais aussi, cela est clair, à la sienne. C'est le « *Exegi monumentum* » d'*Horace*, le poème à Marquise de *Corneille*.

À présent, le soleil s'est levé. Je suis avec le manuscrit de *La Diététique* à la piscine du D. Quand ils m'ont vu, les *security guards* m'ont fait fête. Il n'y a pas à dire, à Manille je suis *very popular*.

Au cours actuel du peso, mon appartement du P. (une [414] chambre avec cuisine, salle de bains et terrasse) me reviendra pour trois semaines à 500 dollars. C'est très raisonnable.

11 janvier, 10 h 10 du matin. Deuxième bain de soleil à la piscine du D. Hier soir, aux informations, ils ont montré des images de l'Europe sous la neige. Avoir échappé à *cela* suffirait à justifier mon voyage — dans la (ridicule) hypothèse où mes actes auraient besoin d'une quelconque justification.

Byron à Venise. Les débauches auxquelles il s'y livre sont ensemble suicide et remède contre le suicide, car le dégoût de soi qu'une âme noble en éprouve l'empêche de mettre fin à sa vie, car elle se dit: « Il n'est pas possible que je finisse comme ça. »

Des enfants se baignent dans la baie, plongeant pour ramasser les pièces de monnaie que leur lancent les touristes. Au fond, de gros bateaux. Le soleil se couche juste en face de nous.

Cette nuit, à 2 heures du matin, pendant que je dormais, le Harrison Plaza a flambé. Hier, en fin d'après-midi, j'y avais écrit et posté trois lettres d'amour. Celles-ci ont été transformées en cendres et jamais leurs destinataires — *Marie-Élisabeth*, *Pascale* et *Élisabeth* — ne les liront.

Le Harrison Plaza, entièrement détruit par le feu, n'existe désormais plus que dans *Ivre du vin perdu*. Quelle justification de la littérature!

Mardi 12. L'Europe et les États-Unis se gèlent. Moi, je viens de passer une heure à la piscine du D. : nage, bain de soleil, gymnastique. À présent, je suis au Robinson's, plutôt agréable mais qui ne peut, même de loin, soutenir la comparaison avec mon cher Harrison Plaza.

Le Harrison ! Hier matin, quand du *top-floor* du D., j'ai vu au loin cette fumée, j'ai songé : « Encore un incendie ! Cette fois, c'est du côté du Harrison . » Une heure plus tard, j'ai pris un taxi, me suis fait conduire au Harrison. Ma stupeur, presque mon hébétude, quand soudain je me suis trouvé [415] devant cette immense carcasse calcinée, ce non-être, le ballet des pompiers éteignant les dernières flammes... Après avoir tourné autour pendant une heure, je suis rentré chez moi en songeant que mes lettres à *Marie-Élisabeth*, *Élisabeth* et *Pascale*, postées la veille — le dimanche — au Harrison avaient été détruites dans l'incendie.

L'après-midi avec *Franco G.* et *Pierre M.* — aussi désemparés que moi — , l'excellent dîner que nous avons fait au Bon Vivant m'ont un peu requinqué. J'ai songé un instant à avancer la date de mon retour (*Élisabeth* et les autres me manquent), mais la pensée de ce Paris glacial, enneigé, qui m'attend, me convainc de vivre, comme je l'avais décidé, tout le mois de janvier aux Philippines. *When Paphos fell by Time — accursed Time !* et les vers suivants (*Childe Harold*, I, LXVI). Je ne saurais mieux dire.

Samedi. Retour de la campagne. À peine arrivé à Manille, j'assiste à l'incendie de l'hôtel Otani. Cette ville sans cesse en flammes ...

J'écris ceci à Luneta. Je sors de ma poche le manuscrit de *La Diététique*. Indifférent à l'incessant va-et-vient de la foule (les familles qui vont se promener au parc Rizal ou sur le boulevard Roxas), je me mets au travail.

*Sweet was the scene, yet soon he thought to flee,
More restless than the swallow in the skies...*

Nuit du 16 au 17. Rêve étrange. *Pascale* chargée (par moi ?) de me tirer une balle dans la tête. L'autobus 84. *Hergé* parlant de son amour pour *Fanny*, mais un *Hergé* devenu si *transparent* qu'à la place du cœur brillait un éclair vert émeraude, telle une ampoule.

Dimanche 17. Les dimanches, à Manille comme à Paris ou n'importe quelle autre ville « chrétienne », sont plutôt familiaux, c'est-à-dire tristes. [416]

J'ai vu le film philippin *Kamakalawa*, et j'écris ceci à la table de l'ancien Fishnet devenu terriblement respectable depuis qu'il a été débaptisé.

15 h 30. À la piscine. Encore un incendie, cette fois du côté de Santa Cruz. Temps lourd, orageux.

Dans *Kamakalawa*, un homme est aimé de deux femmes, dont une déesse. À la fin du film, l'âme de la déesse passe dans le corps de la princesse, et ainsi les deux jeunes filles n'en font plus qu'une. Si *Marie-Élisabeth*, *Pascale*, *Élisabeth*, *Deniz*, *Manon*, *Marie-Pascale* et les autres pouvaient, elles aussi, ne former qu'un seul être, ma vie serait plus reposante.

17 h 30. Le traditionnel concert du dimanche après-midi au Rizal Park. L'orchestre joue *Plaisir d'amour* de *Martini*. « Plaisir d'amour ne dure qu'un moment, chagrin d'amour dure toute la vie . » Comme c'est juste! Mes amours avec *Francesca* ont duré trois ans, mais la souffrance née de ces amours, elle, je l'emporterai dans le tombeau.

Lundi 18. Levé tôt. Petit déjeuner chez moi, puis j'écris à *Jean-Jacques D.* une lettre que *Pierre* postera cette semaine à Paris. Ensuite, je vais à la piscine: nage, gym, soleil jusqu'à 10 h 30. Je note ceci au Robinson's où *Franco* doit me retrouver. Les conversations que j'ai avec celui-ci ressemblent beaucoup à celles de Nil avec Rodin dans *Ivre*. Une fois de plus, la réalité imite l'art et je suis heureux de vérifier qu'avec Rodin j'ai vraiment créé un type d'homme universel, un *personnage*.

J'ai besoin, pour éprouver du plaisir, d'exercer un charme, une séduction. Dans son article sur *Ivre du vin perdu*, *Patrick Grainville* a mis l'accent sur ce besoin de Nil de captiver, d'être aimé, inoubliable, inoublié, et c'est quelque chose que je vis moi-même intensément. [417]

J'aurai eu dans ma vie des jouissances si vives, si diverses, si étendues, que je m'imagine assez bien, devenu vieux, détaché du désir de vivre, revenu et désabusé de tout, prêt à mourir, bref « sage » enfin ! Cependant, cette « sagesse » qui sera considérée par certains comme une victoire sur les passions, je sais, moi, qu'elle sera une défaite, l'ultime défaite.

Je travaille à mon *Byron*. Les pages politiques. *Byron*, capable d'engagement, mais ponctuel. Ses discours pour la défense des ouvriers en sont un bon exemple. Il a dit ce qu'il avait à en dire et n'y est plus jamais revenu. En 1971, après la publication du *Carnet arabe*, certains s'attendaient que je devinsse un spécialiste du Proche-Orient. Je ne suis un spécialiste de rien du tout. Je n'allais pas machouiller ma vie durant le brouet palestinien. J'ai écrit ce que je crois être la vérité, j'ai défendu ce que je crois être la cause juste, puis je suis passé à autre chose, je suis revenu à *moi*.

Même chose en ce qui regarde la défense des Arméniens, des dissidents soviétiques, mon engagement aux côtés de *Mitterrand*. Un artiste n'est pas un *permanent*, mais un oiseau libre, sans cesse en train de s'envoler au loin.

Aux Philippines, les touristes américains et australiens ont des gueules de brutes très discernables ; mais je reconnais de loin les touristes français à un je-ne-sais-quoi de mou, de fade qu'ils portent sur le visage.

La masseuse de l'Aladin — une belle fille de vingt ans — me demande dans son mauvais anglais (meilleur que le mien, toutefois) : « *Do you want sensations ?* » Oui, c'est exactement ce que j'attends de la vie : des sensations.

Au Hilton, le cours du dollar est 8,15, celui du franc suisse 4,32, celui du franc français, 1,36. [418]

Un gentleman se doit d'être avec les jeunes personnes qui couchent avec lui par intérêt aussi gentil et courtois qu'il l'est avec les jeunes personnes qui viennent dans son lit par amour. Une michetonneuse a droit au même respect qu'une amoureuse.

Cela dit, l'amour mercenaire, le donjuanisme du portefeuille, n'est que du pipi de chat à comparaison de la conquête amoureuse que l'on ne doit qu'à son charme, à son esprit, à sa

beauté, à son pouvoir de séduction.

19 janvier. La nuit précédente, j'avais rêvé de **Francesca**, un rêve très dur, un rêve où **Francesca** ne m'aimait plus, aimait un autre type, se montrait avec moi méchante, agressive. Un rêve éprouvant d'où je suis sorti ému, bouleversé. C'est en vérité étrange, cette seconde vie, cette vie parallèle que constituent nos rêves, où une voix, un visage, des gestes que dans notre vie consciente nous avons quasi oubliés, nous sont rendus avec une précision et un réalisme stupéfiants.

Cette nuit, long rêve d'**Élisabeth**. Je me suis réveillé avec le désir impatient de la tenir dans mes bras, de sentir la chaleur de son corps contre le mien, de la dévorer de caresses et de baisers, de pénétrer partout en elle.

Ce matin, j'ai écrit à **Élisabeth** et à **Pascale** ; cet après-midi à **Marie-Élisabeth**. Je confierai ces trois lettres à **Pierre M.** qui, partant demain, les postera à Paris.

Hier soir, dîner avec **Franco** et son ami **J.** au El Comedor, le meilleur restaurant espagnol de Manille.

Mercredi 20. Mon aptitude au malheur n'a d'égale que mon aptitude au bonheur.

Pierre est parti pour Hong Kong. Nous l'avons accompagné jusqu'à l'aéroport, **Franco** et moi.

À Manille comme à Paris, j'aime les joies de l'amitié (qui me reposent de celles de l'amour), les bonnes bouffes entre copains.

Hier soir, **Pierre M.** nous a traités chez Léo, excellemment. [419]

17 h 45. Massage — le meilleur depuis mon arrivée à Manille — par **Linda**, au Sultan, rue Mabini.

Byron est le premier nom d'écrivain qui apparaisse dans mon journal intime d'adolescence. Et je crois pouvoir dire qu'il est, d'une manière ou d'une autre, présent dans chacun de mes livres, même dans mes romans.

Le choc inouï que fut pour moi la lecture de *Manfred* à quinze ans. Je m'y suis reconnu comme dans un miroir.

21 janvier. Déjeuner chez notre attaché culturel, **Bernard Prunières**, dont j'avais fait la connaissance l'an dernier et qui m'a téléphoné hier. Il habite à Pasay une charmante maison claire et calme. Vins français, steak et pommes frites.

Ce matin, j'ai pris le soleil à la piscine du D., mais à présent je suis au Robinson's où j'attends une étudiante rencontrée avant-hier à la bibliothèque de l'Alliance française. Nous avons en principe rendez-vous à 17 heures (il est 16 h 45). J'écris « en principe » car les rendez-vous galants philippins sont souvent des lapins.

Byron, chaque fois qu'il publie un livre, donne de ses nouvelles à ses lecteurs. Contrairement à la plupart des littérateurs, il ne nourrit pas son œuvre de ses fantasmes, de ses désirs insatisfaits, mais de sa vie, de ses passions, de ses blessures. En ce sens on peut dire que chacun de ses ouvrages est un chapitre de la vaste autobiographie que constitue son œuvre.

Byron est le créateur de son univers ; il en est aussi le prisonnier, et c'est pourquoi les critiques de son temps ont eu beau jeu de lui reprocher le caractère répétitif de son inspiration, la monotonie de ses thèmes, l'uniformité de ses héros. « **Byron** écrit toujours le même livre » fut, de son vivant, le méprisant refrain de ses zôiles.

Nuit de vendredi à samedi. Je rêve de **Marie-Élisabeth** et d'**Élisabeth**. Je me réveille (4 heures du matin) le cœur battant avec violence dans ma poitrine. [420]

Byron et les ruines. La lettre de **Servius Sulpicius** à **Cicéron**, à la mort de sa fille.

Byron sur les souvenirs qui nous font trébucher. Comme c'est juste et bien dit ! Qu'est-ce qu'un écrivain ? Un type qui se souvient et qui trébuche.

Dimanche 24 janvier. Hier matin, piscine, puis déjeuner avec **Franco G.** à la pizzeria, Shakey's de la rue Mabini. Nous prenons le café au Robinson's. Roboratif massage par **Linda**. En fin d'après-midi, je me change pour me rendre à la réception donnée par l'ambassadeur de France, **M. Albert Tucca**, à l'occasion du festival du film. La première personne sur qui je tombe est... **Henry Chapier** ! Nous habitons l'un et l'autre à quelques mètres du jardin du Luxembourg, mais à Paris nous ne nous voyons jamais, et il faut que nous soyons à Manille pour nous rencontrer enfin !

Ce matin, amour avec mon étudiante, la capricante **Nora**, débarquée impromptu, puis déjeuner avec **Franco G.** au Robinson's. J'écris ceci dans le hall de l'hôtel Luneta où j'ai rendez-vous avec

Sylvie Crossman.

Dans la préface de *L'Archange aux pieds fourchus*, citer l'article du *Quotidien de Paris* sur la réédition du *Défi* en 1977.

Quand la femme que vous aimiez vous a trahi, renié, oublié, qu'elle ne lit même pas les livres où vous parlez d'elle, qu'elle vous a effacé de sa vie, que faire, sinon s'abandonner au libertinage ? C'est ce que fait **Byron** à Venise, où il mène ce que les professeurs de littérature appellent avec prudence « une existence inavouable ».

L'amour de la jeunesse a ceci de commun avec le service militaire qu'il nous fait connaître des milieux sociaux avec qui, sans lui, nous n'aurions jamais eu le moindre contact. Si **Byron** avait été insensible au charme des jeunes personnes, jamais il ne se serait lié d'amitié avec des garçons du peuple en Grèce, avec des filles de gondoliers à Venise. [421]

28 janvier. Hier, je suis allé voir le film philippin *Speedy Gulong*, parce qu'une des scènes se déroule au Harrison Plaza, et c'est ainsi que j'ai revu en gros plan, pendant dix minutes, le Harrison, le Vip's, la fontaine, les escaliers mécaniques, bref tout ce que j'ai décrit, fixé dans *Ivre du vin perdu*, et cela m'a véritablement ému. Puis j'ai traité **Franco** au Bon Vivant, le restaurant français d'Ermita.

Je suis à la fois en pleine forme — bronzé, aminci — et moulu.

Le soir. Je rejoins à l'Alliance française les gens de l'ambassade qui m'avaient invité à une conférence et à un dîner.

Buendia Avenue Extension, Makati. C'est là, au 315, que se trouve l'Alliance française. Sinistre. Une grande avenue de cauchemar, des immeubles modernes qui ont l'air inhabités. Pas un magasin, pas un restaurant, rien. Si j'étais philippin, ce n'est pas ici que je viendrais apprendre le français, ça me ficherait le bourdon. Quel contraste avec *mon* quartier (Ermita, Malate), si vivant, si coloré ! Comment peut-on vivre à Makati ?

Nos fantômes nous suivent, et être en Italie ne délivre pas **Byron** de ses fantômes anglais. Sa rencontre avec **Clare**.

Nuit du jeudi 28 au vendredi 29. Angoisse à l'idée de rentrer en France. Il me reste 2500 francs suisses et 1500 francs français : avec ça je pourrais tenir encore une quinzaine de jours au moins. Mais **Marie-Élisabeth**, **Pascale**, **Élisabeth** comptent les heures qui nous séparent et je ne me vois pas leur téléphoner que je retarde mon retour. Au reste, je suis moi aussi impatient de les revoir.

29 janvier, 11 h 45, sur le *top-floor* du D. Dernier soleil, dernière gym en plein air, dernier bain dans la piscine. Ce matin, [422] **Michel Gué** m'a téléphoné. **Toscan du Plantier** et lui auraient aimé me voir en fin de matinée, mais c'est mon dernier jour à Manille et je veux en jouir tranquillement.

17 heures. Juste avant que je ne descende pour régler la note et prendre un taxi, un autre coup de téléphone : **Edward Brongersma** et **Pierre Jungné**. Arrivés à Manille hier soir, ils ont eu un choc en découvrant la destruction du Harrison Plaza. « Nous sommes allés pleurer devant les ruines de Babylone », m'a dit **Brongersma**.

Lundi 1er février, 20 h 10 (heure de Paris, car à Manille il est déjà 4 h 10 du matin). Ces derniers jours ont été marqués par mes retrouvailles amoureuses avec **Pascale** et **Élisabeth**. Pour la première, ce fut samedi matin, rue de Tournon, à l'hôtel de Scandinavie (où vécut **Casanova**). À la descente d'avion, je m'y suis fait conduire par un taxi. Pour **Élisabeth**, cela s'est passé chez moi, hier après-midi. Avec l'une et l'autre, beaucoup d'amour, de plaisir, de complicité. De façon différente, elles tiennent une place très importante dans ma vie et je ne m'imagine pas rompant avec l'une d'elles. D'ailleurs, moi, le « spécialiste de la rupture » (*dixit* **Chancel**), je ne sais plus rompre. Dans le courrier, j'ai trouvé des lettres amoureuses et passionnées de **Marie-Élisabeth** et de **Manon**. Avec elles non plus je ne saurais pas rompre, non plus qu'avec **Marie-Pascale** qui vient de m'appeler. Elle m'a dit que leur professeur de linguistique (à la Catho !) leur a donné un passage des *Moins de seize ans* à étudier. Elle a ajouté : « J'aime mieux vos baisers que vos tropes. » Comment rompre avec une tant spirituelle jeune personne ?

Je suis fatigué par le décalage horaire ou, plutôt que fatigué, ahuri, déboussolé, désorienté. Il faudrait pourtant se souvenir des détails de mes retrouvailles avec **Pascale** et **Élisabeth**, cette

douceur, cette joie, et noter que faire l'amour avec quelqu'un qu'on aime et qui vous aime, c'est bien autre chose que de le faire avec quelqu'un qui ne vous aime pas. À [423] Manille, j'ai vécu des moments exquis, mais ceux-ci sont néanmoins inférieurs aux trois heures d'amour, hier, avec **Élisabeth**.

Décrire mon arrivée à Roissy, le voyage rapide en taxi, **Pascale** qui m'attendait dans la chambre Louis XIII, l'amour, la fatigue, notre promenade à pied jusqu'au Louvre, et le lendemain, dans le grenier, mon attente d'**Élisabeth**, son arrivée, nos amours passionnées, le journal intime qu'elle a tenu durant mon absence et qu'elle m'a remis...

Samedi après-midi, chez **Henry Courant**, tandis que je prenais un sauna en attendant d'être massé par la jeune **Angélique**, j'ai entendu la conversation style « jeunes machos roulant les mécaniques » de trois types qui se trouvaient dans le sauna voisin :

— Cette année, j'en ai eu vingt-deux. Je ne sais pas ce que j'ai, je les tombe toutes.

Mercredi 3 février. Bien que — ayant dîné avec **Jean Le Marchand**, **Jacques Brousse**, **Michel Cyprien** et **Claude-Michel Cluny** — je me sois couché tard, je me suis réveillé (comme les nuits précédentes) à 3 heures du matin, et ne m'étant assoupi qu'au petit jour, c'est plutôt vasouillard que je me suis à 9 heures précipité au bistrot proche le Luxembourg où j'avais rendez-vous avec **Anne de Marolles**, la secrétaire de **Jean-François Lemaire**, pour lui remettre un texte (tapé hier après-midi, **Élisabeth** étant chez moi). J'ai pris mon courrier au passage, ai commencé à le décacheter dans la rue, en marchant, comme j'ai accoutumé de le faire. Deux lettres de lecteurs, dont un étudiant en droit, qui m'écrit : « *Ivre du vin perdu* est un livre déchiré et déchirant, parfois difficilement supportable, par exemple quand après trois ans d'absence Nil revoit Angiolina, pages douloureuses qui, je peux vous l'assurer, font aussi mal au lecteur qu'à l'auteur. »

J'ai pris un café avec **Anne de Marolles**, nous avons bavardé, et c'est en tripotant distraitement le courrier que j'ai [424] vu une lettre postée à Rome le 30 janvier dont l'écriture, sur l'enveloppe, m'a semblé être l'écriture de **Francesca**. « Semblé » car si c'est elle, elle a beaucoup changé. À la manière dont cela m'a fait mal, au bouleversement intérieur que j'ai ressenti, j'ai compris que la publication d'*Ivre du vin perdu* ne m'avait pas délivré de mon ivresse, que le spectre de **Francesca** n'était nullement exorcisé.

À présent, il est midi. J'attends **Élisabeth** qui va sécher son cours de 12 à 13 et sera là d'une minute à l'autre. Je flaire cette enveloppe romaine, mais je ne l'ouvre pas. Je suis certain qu'il s'agit d'une lettre de **Francesca** sur *Ivre du vin perdu*. Si elle s'était trouvée dans mon courrier à mon retour de Manille, je l'aurais assurément ouverte; mais après trois jours de Paris je me sens à nouveau vulnérable et j'ai une peur panique qu'il s'agisse d'une lettre méchante ou, pire, superficielle, une lettre où elle me parle de mon roman avec hostilité et légèreté. Non, je ne vais pas l'ouvrir maintenant. Demain peut-être, juste avant que **Manon** ne débarque chez moi.

4 février. À nouveau me voici réveillé à 3 heures du matin et je sais que je vais être mal durant toute la journée. Hier, amour avec **Élisabeth**. Sinon, j'ai traîné. Je n'ai ni travaillé ni fait ma gym. Le soir, dîner avec **Daniel Palas** et **Patrick Cartoux** qui m'ont reparlé d'*Ivre du vin perdu*. À propos de **Francesca**, ils m'ont l'un et l'autre affirmé qu'il est impossible qu'elle ne soit pas émue, touchée, flattée par ce roman qui l'immortalise. **Patrick** m'a fait l'éloge de la « visualisation » :

— On voit très bien les lieux, les personnages, les scènes que tu décris. On croit y être.

Dans la bouche d'un mac-mahonien, ce compliment m'a fait sacrément plaisir.

Ce matin, je lirai la lettre de **Francesca** juste avant l'arrivée de la gaie, de l'amoureuse, de la belle, de la très sensuelle **Manon**, afin que, si cette lettre est ignoble, atroce ou simplement décevante, je l'oublie très vite dans le plaisir. [425]

9 h 50. **Manon** va sonner à la porte d'un instant à l'autre. Je me décide à ouvrir la lettre de **Francesca**.

Mes émois étaient bien vains. Cette écriture que j'avais cru reconnaître pour sienne ne l'est pas : c'est une lettre de **Jacques Cloarec**, l'ami d'**Alain Daniélou** !

Certes, l'écriture m'avait paru fort changée, je l'ai dit hier soir à **Daniel** et à **Patrick**, mais elle ressemblait néanmoins, et le cachet de la poste romaine, le timbre italien avaient achevé de me convaincre qu'il s'agissait d'une lettre de **Francesca**.

Mais non ! **Francesca** ne réagira pas plus à *Ivre du vin perdu* qu'elle n'a réagi à *Douze Poèmes pour Francesca*. **Francesca** s'est installée dans le silence, comme **Tatiana**. « Toutes les femmes sont Véronique » (*Ivre*).

15 h 45, au Rostand où j'attends **Françoise Ducout**, le photographe de *Elle* et la jeune comédienne qui doit poser avec moi. Amours délicieuses avec **Manon** de 10 heures à 14 heures.

Dès que j'ai eu rebranché le téléphone, appels de **Pascale**, d'**Élisabeth** (qui après m'avoir quitté hier m'a écrit une lettre très passionnée reçue ce matin), de **Catherine T.**

Vendredi midi. Je sors de chez moi. Comme hier, le temps est beau, l'air vif et doux à la fois, partout on sent le printemps qui approche. Impression de bien-être, de joie intense, de bonheur.

Hier, après le départ de **Manon**, le photographe de *Elle* nous a photographiés, la jeune **Laure Alexis** et moi, au Rostand puis au Luxembourg. Ensuite je suis remonté au grenier, fatigué. **Marie-Pascale** est venue. Nous nous sommes un peu caressés, mais nous n'avons pas fait l'amour.

Dîner chez **Jean-Paul Trystram** et dodo.

De **X.**, **Jean-Paul Trystram** m'a dit avec drôlerie : [426]

— Il est tellement perturbé qu'il ne prend même pas le temps de se laver.

Je lui ai répondu :

— On peut sentir mauvais et être bon camarade, mais sentir mauvais et en plus être odieux, c'est trop. On ne peut pas avoir tous les défauts à la fois. Il faut en choisir un et le cultiver.

Vendredi, 17 h 55. Dans cinq minutes, **Marie-Élisabeth** sera chez moi. Hier, j'ai perdu la casquette de cuir que je m'étais fait faire en 78 au... Harrison Plaza et que je lui prête souvent. Du coup, vive envie de la revoir. Ne pouvant appeler chez elle à cause de ses parents, j'ai téléphoné ce matin à **Marie-Laurence** qui lui a transmis mon message.

6 février. Hier, amour avec **Marie-Élisabeth** (je l'aime et j'ai besoin d'elle). Ce matin, nous allons au Louvre. Comme du temps de mon adolescence, je tombe en arrêt devant le grand machin de **Couture**, **Les Romains de la décadence**. C'est pompier, mais ça m'émeut.

Le visage fin, spirituel, mutin, très français, bref adorable de la *Laitière* de **Greuze**.

Le charme du *Vulcain donnant à Vénus les armes d'Énée* de **Boucher**.

J'ai toujours admiré la lumière dans les toiles du **Lorrain**. Son *Débarquement de Cléopâtre*.

Drôle, amoureuse, **Marie-Élisabeth** me dit (de sa voix unique que j'ai prêtée à l'Anne-Geneviève d'*Ivre* et que j'adore) :

— Je ne suis pas très satisfaite de vous, parce que ou vous n'aimez personne ou vous en aimez trop.

8 février. Midi. Déjeunant avec **Danielle Lévêque**, je sors de Saint-Séverin avant la fin des obsèques de **Gilles Sandier** auxquelles je voulais assister moins par amitié pour lui, que je [427] connaissais peu, que par amitié pour **René Schérer** et **Guy Hocquenghem** qui étaient liés avec lui d'une amitié ancienne.

Mardi 9. Le soir, seul, dans le restaurant (La Poule au pot) où j'ai dîné vendredi dernier avec **Alexandre Rozier** et où je suis revenu parce que j'y avais oublié le pull-over d'**Élisabeth**.

Élisabeth qui a passé l'après-midi chez moi. Nous étions au lit, nus l'un contre l'autre. Hier, elle m'avait prévenu qu'elle devait travailler. Je l'ai donc sagement laissé lire **Restif de la Bretonne**, et moi j'ai lu **Byron**. Mais lorsque le jour commençait à décliner nous avons fermé nos livres et fait l'amour.

La place toujours grandissante qu'occupe **Élisabeth** dans ma vie est au détriment de celle de **Pascale** (avec qui j'ai dîné hier soir chez **Leila**) et de **Marie-Élisabeth** (de retour de Normandie où elle a vu, à l'hôpital, sa grand-mère, et débarquée chez moi ce matin). Il y a aussi **Manon**, **Marie-Pascale**, **Deniz** dont j'ai reçu une lettre aujourd'hui. Être ainsi écartelé me plaît de moins en moins, mais tel est mon lot.

Il faut noter ce que fut la journée de dimanche : la liturgie à Saint-Victor avec **Marie-Élisabeth**, puis à 17 heures, toujours avec **Marie-Élisabeth**, l'office à Saint-Étienne-du-Mont, célébré sur le tombeau de sainte Geneviève par **Mgr Philarète** de poisson et du patriarcat de Moscou. Les spectateurs en ont eu pour leur argent. C'était folklo en diable, un vrai remake de *L'Archimandrite*. Popes en klobouks, barbus gigantesques (**Barsanuphe** fermant la marche, très digne), voix de basse, pompes sublimement obscurantistes, tout y était. Lorsque le curé de Saint-Étienne — qui n'a même pas assisté à l'office — s'est approché pour recevoir l'icône de l'Annonciation que lui a offerte **Mgr Philarète**, il avait l'air vraiment minable dans son complet veston. Vive les orthodoxes !

Aujourd'hui, déjeuner avec **Alfred Eibel**. Le mariage, la paternité l'ont assurément vieilli, modifié, mais c'est toujours un ami attentif et fidèle. Si nos chemins ont divergé, nous nous retrouvons dans ce désenchantement, ce désabusement qui recouvrent tout. Il voudrait aller vivre en Chine. Je lui dis que [428] je songe à entrer dans le silence (littéraire) et à ouvrir un restaurant français à Manille.

Ce soir, une lettre d'insultes, la première que me vaut la publication de mes *Carnets* dans la revue où travaille **Jean-François Lemaire**, *Impact*.

Vive bouffée d'amour pour **Élisabeth**. Je lui écris un mot sur la nappe en papier.

« **Élisabeth**, mon cher amour, mon amante, ma rencontre, ton pull-over sur mes genoux — il était là qui m'attendait, sagement —, j'écris ces mots sur la nappe. J'adore nos après-midi où le temps s'arrête, où le monde extérieur n'existe plus, où l'unique réalité est ta peau contre la mienne, et tes yeux dans mes yeux, et ta bouche sur ma bouche, je t'aime à en mourir, à en vivre, je t'aime. Ton Gabriel, le 10 février 82, 20 h 30. »

21 h 30. Je rentre chez moi. Les Halles. Pensées très fortes vers **Maria**. Où est-elle ? Que devient-elle ?

Dimanche, j'ai dîné et dormi chez **Pauline B.**, mais nous n'avons pas fait l'amour, elle était souffrante.

Vendredi 12. À Vitatop, rue de Vaugirard, après une petite séance de gym, la piscine, le jacusi, le solarium, le sauna, je bois un jus de pamplemousse.

La salle de gym, rebaptisée « fitness » en jargon mode, ressemble à celle du Mirador, en plus grand. Ce que j'aime, c'est que personne ne vous y ennuie. Ce n'est pas le cas de toutes les salles de sport, souvent encombrées de matamores qui font de la gonflette.

14 février, 10 h 30. Depuis vendredi après-midi, à mon retour des Camionneurs où j'avais déjeuné avec **Nathalie** et **Marie-Élisabeth**, je suis saisi par une fièvre qui me donne des frissons et m'abat fort. Cela ne m'a pas empêché de dîner vendredi chez **René Schérer** avec **Mario Katz**, son sympathique [428] ami allemand, et hier de faire l'amour, le matin avec **Manon**, l'après-midi avec **Élisabeth**.

René Schérer. C'est véritablement un homme d'une qualité rare. Il est impossible de le connaître et de ne pas l'aimer.

Ce matin, j'ai porté au *Monde* ma chronique (« Le carnet de M. Perrichon »). **Fontaine** et **Fauvet** m'ont l'un et l'autre parlé des lettres de protestations qu'a suscitées ma chronique de la semaine dernière (« Harrison Plaza »). Les cafards se déchaînent.

Pauvres cafards ! L'heureux temps n'est plus où les patriotes épris d'ordre moral pouvaient faire taire à jamais un écrivain avec une simple lettre de dénonciation à la Kommandantur. Aujourd'hui, ils doivent se contenter de protester auprès des éditeurs, des directeurs de journaux.

18 février. Déjeuner avec **Élisabeth**, puis je reçois **Isabelle P.** Elle va épouser un divorcé et néanmoins voudrait se marier à l'église. Du coup, elle souhaite se convertir à l'orthodoxie. Changer de religion pour se marier à l'église, est-ce sérieux ? En apparence, les motifs des conversions sont souvent légers, voire absurdes. Mais si l'on croit à l'efficacité de la vie liturgique et sacramentelle, on doit admettre qu'un « converti pour de mauvaises raisons » peut devenir après quelques années un pieux et exemplaire orthodoxe. En tout cas, qu'**Isabelle**, songeant à devenir orthodoxe, se soit spontanément adressée à moi, le pécheur, me touche au-delà de ce que j'en puis dire ici.

Isabelle est partie après que j'ai téléphoné au **père Roger-Michel Bret** qui la recevra la semaine prochaine (la paroisse Saint-Irénée me paraissant être la seule où elle ait une chance de voir sa demande favorablement accueillie). À 16 h 30, **Élisabeth** était de retour. Nous nous sommes glissés dans le lit et aimés jusqu'à l'heure de mon dîner chez **Serge Ferrand**. Excellent couscous. Sa petite amie, **Marie-Paule**, a un gentil sourire et un visage de madone italienne du Quattrocento. [430]

19 février. Journée fiévreuse, morte, inutile. Est-ce une rechute paludéenne ? J'ai souvent eu depuis mon premier voyage en Algérie (mars 59) de telles poussées fébriles, mais elles étaient plus courtes. Voilà huit jours que ça dure et je commence à m'inquiéter.

Visite de **Marie-Élisabeth**. Elle a téléphoné à la gynéco. Elle a une maladie « contagieuse » et le docteur va lui prescrire un remède pour elle et son « partenaire ». Le « partenaire », c'est moi. Pourtant, je n'ai ni chaude-pisse ni vérole, je suis en parfaite santé.

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas grave, c'est le genre de petits trucs qu'ont souvent les filles, me dit-elle en riant.

L'après-midi, **Élisabeth** vient travailler chez moi. Elle est allongée sur le lit et moi, glissé dans le lit, je dors.

Déjeuner avec **Frédéric Grendel** et **Bernard Volker**. Dîner chez les **Malraux**. **Anne Vernon** était là,

toujours drôle et charmante.

Samedi 20. De 16 h 30 à 19 heures, ai fait — fabuleusement — l'amour avec **Isabelle E.**, la plus sensuelle, la plus voluptueuse, la plus délicieusement impudique de mes actuelles maîtresses.

— J'aime ton sexe en moi, j'aime ta bouche, ta peau, je veux tout faire, tout, encore, encore, je veux te sucer, te lécher partout, oh ! comme tu me baisses bien, encore, longtemps, toujours, oui, le doigt, j'aime ça (je la baisais tout en lui fourrant un doigt dans le cul).

J'ai finalement explosé dans sa bouche et elle a tout gobé, ravie.

Le matin, je suis allé à Vitatop. Je devais déjeuner avec **Jean-Luc Hennig**, mais j'ai dû le décommander, cela m'aurait fait une journée trop lourde. Je voulais aussi assister en fin d'après-midi à l'office pour les morts (nous sommes la veille du dimanche du Jugement dernier), mais l'amour avec **Isabelle** ne m'en a pas laissé le loisir. Aux prières pour les morts, j'ai préféré les caresses d'une jeune vivante. [431]

21 février. Dimanche du Jugement dernier. Ce matin, après l'office, je bavarde sur le trottoir avec de vieux amis retrouvés : **Serge Zimine**, **Nicolas Behr**. Nous bavardons ou plutôt je les écoute parler, car je ne suis plus, et depuis longtemps, dans le coup. C'est ainsi que j'apprends que **Serge** et **Hélène Rebhinder** ont eu une fille, **Barbara**, que les parents de **Michel Sollogoub** fêtent leurs noces de diamant et donnent une réception (à laquelle, cela va de soi, je ne suis pas invité) mercredi, etc. « Aujourd'hui que cette époque de sa vie s'était abîmée dans un gouffre sans résurrection... » (*Ivre du vin perdu*, chap. 16). Considérant l'écart où je me suis mis et où les autres me tiennent, je songe à **Tatiana**, à nos couronnes, aux **Struve**, à ce passé ecclésial qui fut le mien. Rentré chez moi, j'ai écouté la bande sonore de l'émission télévisée sur le carême, que j'avais réalisée en 70 ou 71, où l'on reconnaît la voix de **Tatiana** chantant dans le chœur de jeunes que dirige **Nicolas Rebhinder** : « Ouvre-nous les portes de la clémence, Mère de Dieu toute bénie... »

J'ai écrit ma réponse à **François Debré** (qui m'a attaqué dans *Libération*) et ensuite j'ai retrouvé la belle **Élisabeth**. Nous avons fait l'amour, très agréablement, puis elle m'a sucé et, comme **Isabelle** la veille, elle m'a fait jouir dans sa bouche, avalant tout. Beaucoup de douceur, de passion, de tendresse complice. Ce n'était pas le tremblement de terre érotique qu'est **Isabelle E.**, mais c'était délectable aussi.

Le soir, dîner chez **Henry Chapier** dans son nouvel appartement de la rue S. Nous évoquons notre commun passé : *Combat*, Smadja, Tesson... Cela aussi, c'est le « vin perdu ».

On se retourne et on se rend compte qu'on a toute sa vie derrière soi. Demain, la mort.

J'écris à **Serge Rebhinder** (dont le père vient de mourir) : « J'aimais beaucoup le père **Alexandre**. Je le connaissais peu, mais c'était un des hommes les plus transparents et lumineux que j'aie connus de ma vie. Il avait de moi une opinion plutôt [423] négative et il avait raison. Je suis quelqu'un d'essentiellement négatif, de la mauvaise herbe. »

Mercredi 24. **Pascale**, qui a dormi chez moi, m'a accompagné au *Monde* où j'ai remis à **Fontaine** ma chronique « Athos et les sycomores ». Retour chez moi. Brève visite de **Marie-Élisabeth**, puis déjeuner avec **Jean-Luc Hennig** à La Coupole. Il se propose de m'interviewer sur la drague et d'en faire un livre pour **Albin Michel**. Je lui fais observer que, depuis mon premier roman, *L'Archimandrite*, ce thème est chez moi « récurrent » (comme disent les sorbonnards)...

Jean-Luc Hennig me dit qu'il achète chaque jour pour cinquante francs de journaux et qu'il consacre chaque matin deux heures à la lecture de la presse. C'est exactement mon antipode, moi qui ne dépense pas cinquante francs *par an* pour les journaux, qui ne lis aucun quotidien (sauf *Le Monde* le jour où paraît ma chronique) et qui n'achète *jamais* le moindre hebdomadaire.

Hier — c'était le Mardi gras catholique — , le quartier était plein de gosses déguisés. C'était charmant. À la sortie de Louis-le-Grand, où j'attendais **Olivier Clément**, j'ai vu beaucoup de jolis visages et de curieux déguisements.

Une fois de plus, je dis à **Olivier** la surprise que constitue pour moi la facilité avec laquelle mes amis orthodoxes se passent de ma présence, ne m'écrivant ni ne me téléphonant jamais, ne prenant jamais de mes nouvelles.

— C'est un milieu, vous le savez, où l'on tire facilement, au nom de la morale, un trait sur les êtres, me répond-il, et de me citer en exemple la manière dont **Andronikof** ose écrire aux gens : « Désormais, vous n'êtes plus mon prochain au sens de l'Évangile. »

C'est vrai, j'oubliais. Ces chrétiens vertueux ne cessent de juger, de condamner, de rejeter. Tout cela entre le Dimanche du Publicain et du Pharisien et celui du Pardon.

Après mon déjeuner avec **Hennig**, très sympathique, à La Coupole, je suis retourné chez moi où **Élisabeth** m'a rejoint à [433] 17 heures. Nous n'avons pas fait l'amour, car elle a ses règles, mais

elle m'a bien sucé et, comme lundi déjà, tout gobé. Moi, je l'ai bien caressée et léchée (presque) partout. Puis j'ai retrouvé **Pascale** à Saint-Nicolas-du-Chardonnet où elle a pris les Cendres et nous sommes allés avec **Leila** au restaurant géorgien de la rue Castagnary où j'ai déjà dîné deux fois, la première avec **le grand-duc Wladimir** et **la grande-duchesse Léonide**, la seconde avec **Anne-Victoire C.** et **Pierre Boncompain**.

Dimanche du Pardon, 8 heures du matin. Hier, samedi 27, j'ai joui à deux heures d'intervalle dans la bouche d'**Élisabeth** et dans le cul d'**Isabelle de L.** — cette dernière action était un vrai dépucelage et la première fois que je faisais véritablement l'amour avec cette fille.

Jeudi, matinée éclairée par le massage très long et voluptueux d'**Angélique** — qui est une fille assez fascinante — , puis déjeuner chez **Roger Peyrefitte**.

11 heures (en attendant **Marie-Élisabeth** avec qui j'irai à Saint-Victor). Je me trompe, jeudi matin, j'étais chez **Carita**. C'est vendredi matin qu'**Angélique** m'a, chez **Henry Courant**, délicieusement massé. L'après-midi, j'ai accompagné **Isabelle P.** à Saint-Irénée où nous avons vu **le père Bret**, puis j'ai dîné chez les **Michel Camus**.

« ... on ne peut combattre l'extrême préoccupation que par l'extrême insouciance » (**Alexandre Dumas**, *Les Trois Mousquetaires*, chap. XL).

Une des plus grandes joies de l'écrivain, c'est de faire partager ses admirations à ses lecteurs, de leur faire découvrir ses auteurs préférés. C'est **Nietzsche** qui m'a fait découvrir l'abbé **Galiani** ; c'est **Chestov** qui m'a donné envie de lire **Kierkegaard** ; etc.

À travers les siècles, nous nous passons un gobelet d'eau fraîche. [434]

Dans *La Pensée russe* (datée du 25 février 1982), un article d'**André Siniavski** à découper. Il y parle de notre chère émigration, de son ordre moral, de sa censure, exactement dans les mêmes termes que moi, dans la lettre qu'en 66 ou 67 j'avais écrite à **Serge Morozov** au sujet de l'accueil fait à *L'Archimandrite* par la dite émigration.

2 mars. Audition **Périmony**. Scène imposée pour les 3^e année. *Kean* chez les garçons, *La Dame aux camélias* chez les filles. Deux scènes horriblement casse-gueule. Vingt-deux élèves dont deux remarquables : **Agnès Dusautoir**, vingt-deux ans, et **Didier Rouillé**, vingt-cinq ans.

Jacques Brousse me dit : « Dans vos livres, vous ne parlez que de Dieu et du cul. »
Il me lance ça sur le ton d'un reproche, mais moi je le prends comme un compliment.
Dieu et le cul. En effet, dans la vie, il n'y a que ça qui me captive.

3 mars. L'amour avec **Élisabeth**, l'audition chez **Péri**, la journée-anniversaire, si douce, avec **Pascale**, voilà l'essentiel de ces derniers jours.

La vie écartelée que je mène entre **Élisabeth**, **Marie-Élisabeth**, **Pascale**, **Manon**, **Marie-Pascale**, **Isabelle** et les autres me met de plus en plus mal à l'aise.

Et puis, le début du Grand Carême. Je fais infraction sur infraction. Ce soir, à l'église — où j'ai assisté à la fin de l'office après l'amour avec **Élisabeth**, un passage à La Table Ronde et une visite à **Dima Eddé** (qui part pour le Liban) — , j'ai entendu une prière à la Vierge Marie qui décrit très bien ce que je suis.

4 mars, au Pavillon de Flore.

Fra Bartolomeo, *Mariage mystique de sainte Catherine de Sienne*. [435] Tableau philopède où la sainte est représentée épousant le Christ (*deux mots illisibles*) d'un jeune garçon tout nu.

Aquarelle d'**Hubert Robert**, *Deux jeunes femmes dessinant dans un site de ruines antiques* (1786).

La façon dont parlent mes personnages est, pour moi, aussi importante que ce qu'ils disent. Quand j'écris un roman, je veux que mes lecteurs entendent mes héros, qu'ils les voient. Le *chant* compte autant que le *discours*, et même plus.

Chaque fois que j'ai commencé d'écrire un roman, j'ai commencé par noter ce que les personnages disent, et la manière dont ils le disent. Des fragments de dialogues, des intonations,

des mimiques. Le *chant*. Ce n'est qu'après qu'intervient le récit, la narration.

5 mars. 11 h 18, dans l'autobus 84 (je vais à La Table Ronde). Je suis quasi certain que c'est **Francesca** que je viens de voir sur le trottoir de la rue de Médicis — à peu près à la hauteur de la librairie orientale. Elle remontait vers le Rostand. Elle a beaucoup maigri de visage, elle fait vraiment jeune femme, elle porte des lunettes, mais assurément c'était elle. Son père habitant rue de Vaugirard, ça n'a rien d'étonnant.

Ce curieux moment de la vie où vous croisez des fantômes, où les gens que vous voyez dans la rue se mettent à ressembler aux personnages de vos romans.

Vendredi soir, seul, au restaurant de la rue Gît-le-Cœur.

Oui, ce matin, allant rue du Bac en 84, vers 11 h 30, j'ai vu, ou cru voir, **Francesca**. Elle marchait rue de Médicis, un vague sourire aux lèvres, la bouche légèrement entrouverte. Le visage très allongé, pâle, assurément très changée, mais c'était elle, oh ! c'était elle, j'en suis (presque) sûr.

Vulnérable, absurde, je lui ai aussitôt écrit (l'après-midi, entre mes deux rendez-vous avec **Élisabeth**, toujours plus présente et entrante dans ma vie). [436]

Francesca. Elle m'a *détruit* et pourtant je l'aime encore à la folie.

L'important, c'est que *Ivre du vin perdu* ait été écrit, et publié. Il y a aussi *Douze Poèmes pour Francesca*, mon journal intime inédit 1973-1976 et les lettres que m'a écrites **Francesca**. Quel temple de l'amour ! quelle somme !

Ce matin, La Table Ronde (**Nathalie** a donné sa démission, elle quitte aujourd'hui). Chez moi, je retrouve **Élisabeth**. Quand elle part en cours, j'écris ma lettre à **Francesca**, puis à 16 h 10 je la retrouve au Luxembourg où nous nous bécotons jusqu'à l'heure où elle doit repartir à la Catho.

6 mars. Au Grand Palais, **Jacques Le Rider** soutient la thèse qu'il a consacrée à mon cher **Otto Weininger**. Comme il est de tradition dans une telle cérémonie, les membres du jury font au candidat des critiques de détail. C'est ainsi que l'un d'eux lui reproche d'avoir écrit « bissexuel » avec deux « s ».

— ... alors qu'il n'en faut qu'un ; conclut-il, péremptoire.

Le public n'est pas autorisé à intervenir. Sinon, j'aurais répondu à ce zoïle abusif que **Litré** orthographie « bissexuel » avec deux « s » et que **Jacques Le Rider** a donc eu raison de l'écrire de la sorte, car en ce qui touche la langue française **Litré** est la Loi et les Prophètes.

Un autre moment drôle de cette séance académique a été celui où l'un des examinateurs a nié que la misogynie de **Schopenhauer** eût son origine dans une philosophie de la désillusion.

— Sa haine du féminin venait de ses besoins sexuels irrépressibles ...

Je ne vois pas pourquoi une philosophie de la désillusion et des besoins sexuels irrépressibles (*sic*) seraient antinomiques : celle-là me paraît au contraire s'accorder avec ceux-ci. Ce sont les chastes qui idéalisent la femme. Les dragueurs, eux, ne se bercent pas d'une si absurde chimère. En amour, les hommes sont volontiers myopes. Ce n'est qu'en ayant le nez sur leur idole qu'ils peuvent se convaincre de son néant. [437]

Lundi 8. Après-midi (de 14 heures à 17 h 30) d'amour passionné, de plaisir extrême, avec **Manon**. Joie infinie et toujours renouvelée de la revoir, d'être dans ses bras. Dès son départ, **Élisabeth** débarque : cela n'étant pas fortuit, mais réglé par moi telle une horloge suisse.

Dîner chez **René Schérer** avec **Dominique Jourdain** et les frères terribles, **Guy** et **Olivier**.

Les idées m'ennuient. Je ne crois qu'aux visages.

Marie-Élisabeth, **Élisabeth**, **Pascale**, **Manon** et les autres : derrière chacun de ces prénoms, il y a un visage, des passions, un destin.

9 mars. J'écris à **Sollers** : « Hier, la journée des femmes ! La crétinisation est à son zénith. Par tempérament je ne suis guère paulinien, mais ce bougre de saint Paul a néanmoins souvent du bon, je l'avoue. *Taceat mulier in ecclesia* (and in the street) ! »

Ce soir, le dîner des mousquetaires. En principe, nous serons huit : **Sénart**, **Christ**, **Thierry Garcin**, **François d'Orcival**, **Marc Valle**, **Dedet**, **Saint Robert** et moi.

11 mars. Service de presse de la nouvelle édition du *Carnet arabe*.

Le Rider cite dans sa thèse cette remarque d'un certain **Klaren** : « Ce qui fait le prestige de **Weininger**, ce ne sont pas les recettes qu'il propose, c'est l'exemple qu'il donne ; il ne fut pas un

médecin, mais un malade instructif. »

Le mot « prestige » est impropre. C'est de la valeur, de l'intérêt de **Weininger** qu'il s'agit. Et on peut en dire autant de **Byron**, de **Baudelaire**, de **Dostoïevski**.

Jeudi 11, fin d'après-midi. Je viens de mettre **Élisabeth** dans le bus 82 et suis au Rostand. J'attends une revenante, **Zohra**. [438]

12 mars. **Zohra**. Tout de suite, je l'ai désirée. Parce qu'elle me rappelle (physiquement) **Francesca** et aussi parce que nous n'avons pas fait l'amour quand elle avait dix-sept ans. Nuit amoureuse de folie. Je me suis, je crois, surpassé. Nous nous sommes aimés toute la nuit. Elle n'est hélas plus vierge par la voie banale, mais j'ai eu le pucelage de son arrière-temple. Exquisément voluptueux.

Journée à Port-Royal-des-Champs avec **Alexandre Rozier**. Au Musée des Granges, le portrait de la petite **Marguerite Périer**. Louis XV accueillant les Jansénistes persécutés par Louis XIV.

Dîner avec **Christian Chabanis**, enthousiasmé par *Ivre du vin perdu*.

13 mars. Tôt le matin, amour avec **Manon**. Déjeuner avec **Gwenn** qui me raconte que son petit ami, un jaloux, a jeté *Ivre du vin perdu* par la fenêtre.

— J'ai couru en robe de chambre dans la rue pour le ramasser !

Puis amour avec **Élisabeth**. Jouissance vive.

Dîner chez la toujours belle **Geneviève Jurgensen** avec les **Tony Dreyfus** et **Françoise Chandernagor**.

15 mars. Deux lettres très amoureuses de **Zohra**. Elle voulait me voir aujourd'hui, mais **Élisabeth** venant à 16 heures ce n'est pas possible. Nous nous verrons demain après-midi et mercredi soir. Elle m'écrit : « À bientôt de vous voir, de vous entendre, de vous sentir, de vous embrasser, de vous sucer. »

Philippe Sollers, avec qui je déjeune à la Closerie, me fait remarquer que cet écartèlement entre mes petites amoureuses dont je me plains est le prix que **Don Juan** doit payer pour les plaisirs qu'il goûte.

Sollers appelle ça « la prise de temps », et c'est très bien vu. Oui, c'est mon sperme et mon temps que dévorent ces cons roses, ces bouches veloutées, ces culs étroits. [439]

— Vous ne pouvez y échapper, ajoute **Sollers**, sauf si, comme votre Rodin, vous payez. Alors ce n'est plus la prise de temps, c'est la prise d'argent.

16 mars. Hier, à 17 h 30, nous sortons, **Élisabeth** et moi, pour nous rendre à la projection d'un film de **Mizoguchi**. Nous sommes sur le quai du R.E.R. La rame se fait attendre. Je chuchote à l'oreille de ma belle amante :

— Si nous remontions ? Je préfère l'amour avec toi à **Mizoguchi**.

Nous ferons l'amour, très agréablement, mais plus que le désir sensuel, c'est l'horreur d'avoir à me *déplacer*, l'horreur d'avoir à affronter la foule, qui m'a fait agir.

L'après-midi, surtout en fin d'après-midi, je hais être dehors. Horreur du monde extérieur. Je ne suis heureux que dans ma nacelle, une jeune personne nue près de moi.

Hier, la quittant vers 10 heures du matin (elle avait dormi chez moi), j'ai eu l'imprudence de dire à **Pascale** que peut-être nous dînerions ensemble. Aussi, quand je lui ai téléphoné de chez **Marc Lacroix** qu'en définitive je dînais chez celui-ci et ne pourrais pas la voir, elle a failli éclater en sanglots tant elle était déçue. J'ai aussitôt songé à ce que m'avait dit, le jour même, **Sollers** sur *la prise de temps*.

Mercredi. Hier, deux heures de plaisir éblouissant avec **Zohra** avant de rejoindre **Gilles Châtelet** au restaurant philippin de la rue Laplace. Puis **Pascale** — toujours *la prise de temps* — a débarqué chez moi à 23 h 40 ! Nous avons vaguement fait l'amour, mais moi qui avais été très en forme avec **Zohra** entre 17 h 45 et 20 heures, j'ai été plutôt nul.

Mercredi soir. Le **père Pierre Nivière** m'ayant appris par téléphone la mort de la *matouchka* **Tchékan**, c'est à Daru que j'ai entraîné **Élisabeth**, retrouvée devant chez elle à 13 h 40. Long et bel office funèbre. Le sermon du **père Boris Bobrinskoy** [440] m'a touché. « Rendons grâce au Seigneur de cette belle vie... »

À 16 heures, chez ma pédicure, **Patricia**, qui divorce déjà !

À 18 heures, toujours super-amoureuse, **Zohra** débarque chez moi.

Le soir, **Olivier Clément**. Déjà très vieux, **Martin Buber** lui a dit : « Le jeûne, c'est bien, mais un bon repas peut, lui aussi, libérer les étincelles de la présence divine. ».

J'admire beaucoup **Buber** et pour ce mot merveilleux, et si vrai, je l'aimerai encore davantage.

Samedi 20 mars. J'attends **Élisabeth** qui doit dormir chez moi, **Pascale** y ayant passé l'après-midi. Je ne sais plus où j'en suis. Je vis tant de choses que je n'ai pas le temps de les écrire. Je voudrais toutefois noter ce que m'a dit d'*lvre du vin perdu* **Geneviève Jurgensen**, avec qui j'ai déjeuné vendredi aux Ministères.

— Angiolina est un personnage très attachant. On la voit vivre, aimer, on a le sentiment que si on la voyait entrer dans un restaurant, on la reconnaîtrait.

Chez Rodin, ce qui la frappe le plus, c'est que l'auteur ne se désolidarise jamais de lui ; qu'il ne le juge pas.

Tout à l'heure, **Cioran**, chez qui je suis resté une couple d'heures et qui venait de relire *Le Carnet arabe*, m'a parlé de mon évolution, de mon éloignement de l'orthodoxie depuis que **Tatiana** n'est plus dans ma vie. Je lui ai précisé :

— Si j'étais resté engagé dans la vie de l'Eglise orthodoxe, je n'aurais pu en 1974 publier ni *Isaïe réjouis-toi* ni *Les Moins de seize ans*. Entre le militantisme et l'art, j'ai dû choisir.

Simone Boué était là, toujours belle et charmante.

Cioran nous raconte qu'il avait été un soir écouter **Maurras**. Je lui demande si sa voix était agréable.

— Il avait une voix... française, s'exclame **Cioran** dans un hoquet de rire, une voix nasale (il imite en levant le menton un type qui parle du nez) ... comme ça... « La France... » C'était complètement irréal... C'est ça, la droite, l'irréalité absolue. [441]

Hier soir, dîner avec **Thierry Garcin**. Nous causons femmes, évoquons nos amours, nos passions. À propos de ce que j'écris dans *Les Passions schismatiques* sur l'aptitude des femmes à gratter le passé, à le gommer, il me donne cet exemple frappant. Un jour que, revoyant une ex, il lui parlait du voyage en Espagne qu'ils avaient fait du temps de leur liaison, elle lui a lancé, sèchement : « Je n'ai jamais été en Espagne. » C'est tellement ça !

21 mars. Déjeuner chez les **Max Brusset**. Les anecdotes, très drôles, de **Max** sur la drôle de guerre, sur **Anatole de Monzie** à l'époque de Vichy... Cela m'a fait plaisir qu'il parle d'**Anatole de Monzie**, car c'était un ami de papa. Lorsqu'il venait dîner à la maison, il portait de superbes chapeaux avec lesquels nous, les enfants, jouions dans l'entrée pendant que les grandes personnes se trouvaient à la salle à manger.

J. se veut mon disciple, il se dit dragueur et il l'est, mais c'est un dragueur d'une toute autre nature que moi, c'est un dragueur chaste : il aborde les filles à la piscine, dans la rue, dans les librairies, il les invite au café, au cinéma, mais il ne conclut pas, il ne couche pas, bref mon antipode. Il aurait pu tenter de mettre **Nadia D.** ou **Isabelle E.** dans son lit, les ayant connues avant moi, mais non, il s'est contenté de... me les présenter, et c'est moi qui suis devenu leur amant. Belle preuve d'amitié, et j'y suis d'autant plus sensible que je serais incapable d'un tel désintéressement.

« Si on ne joue pas ma musique, ce n'est pas une honte pour moi, mais pour eux » (**Béla Bartok**, avant sa mort, cité à France Musique, le 30 mars).

Hier, déjeuner avec **Christian Poninski** qui, en raison de la maladie de **Laudenbach**, occupe à La Table Ronde une place chaque jour plus importante. C'est un homme du monde et en outre très sympathique. [442]

Sénèque écrit que le sage « ne suit pas la marche de la foule, mais que, comme les astres qui progressent en sens inverse du mouvement du ciel, il remonte à contre-courant de l'opinion commune » (*De Constantia sapientis*, XIV , 4).

X. est de gauche à Paris et barrésien à Tel-Aviv ; sur les bords de la Seine il raille le goût des racines, de la tradition, de la terre et des morts, mais il les exalte sur les rives du Jourdain.

Je ne lui reproche pas de préférer ses passions à la raison, car c'est la nature même. Je lui reproche de ne pas avouer qu'il est un partisan, de prétendre parler le langage du droit et de la justice. Je lui reproche de n'avoir pas le courage de ses inconséquences.

Quand j'écris « je lui reproche », ce n'est qu'une façon de parler, parce qu'en réalité je m'en fous.

Au Salon du Livre, un lecteur venu me faire dédicacer son exemplaire de *Douze Poèmes pour Francesca* me dit qu'une de ses amies lui a dit : « J e me suis convertie (au christianisme) le jour où j'ai compris que Dieu était sans mémoire. »

C'est bien une parole de femme ! À la place de ce lecteur, je lui aurais rétorqué que sa conversion était fort douteuse, Dieu étant au contraire la mémoire absolue, l'anamnèse de l'éternité.

J'écris la préface de *L'Archange aux pieds fourchus*.

3 avril. Déjeuner avec **Charles-Hubert de Brantes** et **Raja Rao** qui nous dit : « Dans l'absolu il n'y a pas de question. C'est la dualité qui crée les questions. »

Soit, mais une vie où l'on ne se poserait jamais de questions ne risquerait-elle pas d'être un peu barbante ?

Je quitte ce monsieur qui parle si bien de l'absolu pour retrouver **Zohra**.

— C'est ça, la sodomie ? [443]

— Oui, c'est ça.

— C'est drôlement bien !

Zohra, cet après-midi (samedi 3 IV), au cours de cinq heures super-voluptueuses. La veille — de 11 heures à 14 h 30 —, c'est **Manon** avec qui j'ai fait délicieusement l'amour. Et avec **Marie-Élisabeth** jeudi soir, je crois.

Élisabeth me téléphone et m'écrit de Corse chaque jour.

Jeudi après-midi, j'ai revu une jeune lectrice rencontrée au Salon du Livre, **Brigitte C.** Pas de chance, elle est lesbienne. La conquérir serait une vraie victoire, d'ailleurs.

La lecture du *Dictionnaire étymologique de la langue latine* d'Emout et Meillet ne laisse jamais d'être instructive. Aujourd'hui, je découvre que *mens* et *mentior* ont une racine unique. Tiens, tiens ! la pensée et le mensonge seraient-ils donc quasiment des synonymes ? Voilà qui est bien amusant.

Laborare signifie « travailler » et aussi « souffrir ».

6 avril, 16 h 50, dans l'avion Paris-Ajaccio. **Pascale** m'a accompagné jusqu'à Orly et m'a quitté les larmes aux yeux après m'avoir remis une grosse enveloppe. Dans cette enveloppe, sa petite croix en or, des dessins drôles et tendres, et surtout une lettre, très belle, où elle me parle d'**Élisabeth** qu'elle sait que je vais rejoindre en Corse.

Oui, c'est vrai, il y a **Élisabeth** qui sera à l'aéroport du Campo d'Oro. Il y a aussi **Manon**, avec qui j'ai fait l'amour, passionnément, jeudi matin, **Zohra**, avec qui j'ai fait l'amour, passionnément, samedi, **Marie-Élisabeth** avec qui j'ai fait deux fois l'amour cette semaine, et enfin **Brigitte C.**, la lesbienne de vingt-trois ans qui n'avait jamais connu de garçon et avec qui, hier, lundi, de 16 h 30 à 19 heures j'ai vécu des moments fort voluptueux, lui apprenant les baisers, les caresses, la gamahuchant, m'en faisant sucer, et même la ganymédisant. Je n'ai voulu lui prendre que ce pucelage, attendant pour l'autre que la gynéco lui ait prescrit la pilule. [444]

À Campo d'Oro j'ai retrouvé la belle **Élisabeth**, frémissante, amoureuse. Amour fou dans ma chambre de l'hôtel Fesch.

Soirée à la Chapelle impériale organisée en mon honneur par **Pierre Rossi** (qui à présent vit en Corse) et **Jean-Jacques Colonna d'Istria**, qui dirige la meilleure librairie d'Ajaccio, La Marge. Je me sens entouré d'amitié, de chaleur. Quel contraste avec les cercles littéraires de Paris !

Lettres amoureuses de **Manon**, de **Brigitte**. Celle-ci m'écrit qu'à part une fille de neuf ans quand elle avait elle-même cet âge, personne ne l'avait avant moi embrassée sur la bouche, et moins encore caressée. Cela me trouble et m'excite fort. Elle me plaît infiniment, être son premier amant m'emplit de bonheur et si je dois être son professeur d'amour et de plaisir je ne pouvais rêver une plus adorable élève.

Cet après-midi, soleil sur la terrasse puis amour avec **Élisabeth** venue me rejoindre à l'hôtel.

Rencontre avec de jeunes lecteurs à La Marge. Je suis ému de trouver une telle connaissance de mes livres, et tant de ferveur, chez les lycéennes et les lycéens du cru. Quelques jolies filles,

Élisabeth, Marie-Noëlle, Santa, Jeannine, Valérie ; un étonnant jeune garçon (il a, je crois, quatorze ans), Christian Zonza.

Colonna d'Istria me dit des filles : « C'est la première fois que je les vois faire un tel accueil à un écrivain ! Je ne sais pas ce qu'elles ont, elles sont déchaînées ! »

Sur ma terrasse où le soleil brille. Ces journées corses sont trop riches, trop pleines pour me permettre d'aller au bout des rencontres, celles du ciel, de la mer et des êtres, que je fais sans cesse. Écrivant cela je songe surtout à l'autre Élisabeth, cette Élisabeth M. qui est entrée dans la librairie, a levé vers moi son beau visage et a murmuré : « C'est vous ? » [445]

Vendredi 9. Journée merveilleuse avec Élisabeth, mon Élisabeth. Le matin, à la plage Ariadne, puis Pierre Rossi nous a promenés en voiture dans la montagne. Le col Saint-Georges, le col de Saint-Eustache. Beauté sublime, pureté de l'air. En fin de journée, nous avons raccompagné Élisabeth à P. Je n'imaginais pas son village si haut, si petit, si austère. Cela m'a vraiment ému d'être là avec elle, cela m'a aidé à mieux comprendre son passé, son amour.

J'aime sa gravité.

Samedi. Je dîne seul à l'Alba, le restaurant où le soir de mon arrivée j'ai dîné avec Pierre Rossi et Jean-Jacques Colonna d'Istria.

Que s'est-il passé depuis ce premier jour ? Beaucoup d'amour et de complicité tendre avec Élisabeth, les réunions organisées autour de mes livres à la Chapelle impériale et à La Marge, le soleil sur ma terrasse et à la plage, la promenade dans la montagne avec Élisabeth et Rossi, mes rencontres — inachevées — avec ces lycéennes avec qui, au début, j'ai cru que j'aurais, sinon des aventures complètes, du moins de gentils flirts, mais qui, ultra-surveillées par leurs mères, leurs familles, sont insaisissables.

Jeudi après-midi, jeudi soir, j'ai été fêté, entouré ; cet après-midi, j'ai fait tendrement l'amour avec Élisabeth, mais ce soir — telle de ces adolescentes dont j'espérais l'appel ne m'ayant pas téléphoné — je me retrouve seul, triste, cafardeux. J'aime la solitude, mais je la supporte de moins en moins.

Cela va mal. Aussi vais-je vider la bouteille de Fiumicicoli rouge qui est sur la table. Je devrais rompre avec toutes et me consacrer à mon amour pour Élisabeth. Mais je ne suis pas fait pour la fidélité, pour le couple, je le sais aujourd'hui d'une certitude absolue, et cet après-midi encore, après l'amour avec Élisabeth, l'ayant quittée, j'ai rejoint Jeannine et Santa à La Marge. Jeannine et Santa [446] avec qui je n'ai (hélas !) rien fait d'autre que de lire des bandes dessinées jusqu'à la fermeture de la librairie.

Cette magnifique page de Bossuet dans son *Sermon sur les démons pour le premier dimanche de carême* pourrait servir d'épigraphe à *L'Archange aux pieds fourchus* ; d'épigraphe à mon journal intime dans son entier ; d'épigraphe à ma vie :

« ... les anges rebelles se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance de leur beauté : la douceur de leur liberté les a trop charmés ; ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste ; et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avait comblés de ses grâces. L'orgueil insensiblement s'est emparé de leurs puissances : ils n'ont plus voulu reconnaître Dieu ; et quittant cette première bonté, qui n'était pas moins l'appui nécessaire de leur bonheur que le seul fondement de leur être, tout est allé en ruine. Ainsi donc il ne faut pas s'étonner si d'anges de lumière ils ont été faits esprits de ténèbres, si d'enfants ils sont devenus déserteurs... »

Dimanche. Encore une journée solitaire, n'était le sympathique déjeuner avec Pascal Bontempi — qui a écrit un si bel article sur moi, mercredi dernier.

Élisabeth est coincée par sa famille et ne peut me rejoindre au Fesch ; aucune des lycéennes connues à La Marge ne s'est manifestée. Pourtant, cette nuit, je dormais déjà, l'autre Élisabeth, celle que j'ai accompagnée jusqu'à sa porte l'autre soir et dont j'ai de mes lèvres effleuré la bouche, m'a téléphoné et fixé rendez-vous à la plage demain matin. Elle sera avec une amie. Nous verrons bien, mais cela me rappelle Monique M. à Marseille en 65, chaperonnée par sa sœur aînée.

Ce matin, j'ai téléphoné à Brigitte et ce soir à Pascale.

N'était mon Élisabeth (qui quitte Ajaccio demain soir par bateau avec sa famille et qui, je l'espère, pourra l'après-midi faire une clandestine escapade dans ma chambre du Fesch), n'était aussi le soleil, je n'aurais plus rien à faire ici. Mes groupies [447] se sont évanouies dans la nature,

et hier soir, cet après-midi, ce soir encore, je me suis ennuyé, cafardant ferme. Déjà, à Manille, parfois je cafarde. Au fond, je n'aime que Paris.

Et ce week-end sans fin de Pâques (catholique), où mes amis sont dans leurs villages à la montagne, où Ajaccio est une ville morte.

Du temps de *Cette camisole de flammes*, du temps de mon adolescence, j'avais des capacités de solitude, de marasme, d'ennui, qu'apparemment je n'ai plus. Il me faut, sans cesse, des aventures, des sensations. Sinon, c'est la toute-puissante envie de la balle dans la tête.

Religieux et athée, adorant les plaisirs de la vie et totalement désespéré.

Je suis semblable à un prêtre défroqué.

Lundi 12. Ce matin, à la plage avec **Élisabeth M.** et son amie **Sabrina**. Elles se sont baignées seins nus dans la mer si froide, se sont séchées près de moi. **Élisabeth** m'a laissé jouer avec ses doigts, elle m'a caressé le poignet, nos bouches se sont jointes, mais il était hors de question que cela aille plus loin, qu'elle vienne au Fesch. Si nous étions à Paris, j'en suis sûr, tout serait différent : elle serait venue à notre rendez-vous sans **Sabrina** et ensuite elle serait montée dans ma chambre.

La Corse, pour les jeunes filles, c'est déjà le monde arabe.

Nous avons parlé de **Stendhal**, qu'elle n'aime pas, de **Chopin**, de **Zola**, de **Verdi**, qu'elle aime. Elle m'a aussi parlé de mes livres, qu'elle connaît admirablement, avec beaucoup d'intelligence.

Elle aime le Don Juan de **Mozart** parce que c'est un personnage qui va jusqu'au bout de ce qu'il est.

D'ici quatre ans, elle voudrait avoir un fils. Pas un mari, un fils. Me choisira-t-elle comme « géniteur » ? Je serais présomptueux de le croire, même si, à l'évidence, je lui plais.

Je ne sais comment tout cela va finir. Sans doute en catastrophe.

Si je mourais demain, le nœud gordien de mes intrigues [448] galantes se dénouerait d'un coup ; le labyrinthe de mes amours dans lequel je me perds se délabrynterait pour l'éternité. Si demain je cessais d'être, **Élisabeth**, **Pascale**, **Marie-Élisabeth**, **Manon**, **Brigitte**, **Zohra**, **Isabelle** seraient en un instant rendues à elles-mêmes, à leurs destins. Cela bien pesé, si j'étais un galant homme, je me tuerais tout de suite.

Il est 13 h 30, je vais aller, ultime après-midi solaire (il fait froid à Paris, m'a dit **Pascale** au téléphone), sur ma terrasse.

13 avril, 5 heures du matin (dans mon lit à l'hôtel Fesch). Hier, lundi, matinée sur la plage avec **Élisabeth M.** et son amie **Sabrina**, puis dernier après-midi d'amour au Fesch avec **Élisabeth** (ce fut une merveilleuse surprise qu'elle ait pu s'échapper pour me rejoindre). Je l'ai ensuite accompagnée jusqu'au bateau où elle devait à 19 heures embarquer avec ses parents. Plus tard, dînant avec **Jean-Noël Pancrazi**, nous sommes passés par le port, car il était 19 h 45 et j'espérais apercevoir **Élisabeth** sur le pont des premières, mais je ne l'ai pas vue. Après le dîner, **Jean-Noël** et moi nous avons terminé la soirée chez **Pascal Bontempi** qui m'a appris que le monsieur qui, l'autre matin, nous a pris en stop, **Élisabeth** et moi, est un de mes admirateurs qui est allé jusqu'à photocopier *Les Passions schismatiques* !

Il est à présent 6 heures du matin. Si l'avion ne s'écrase pas au sol, dans huit heures je serai encore au lit, mais cette fois dans mon lit parisien, avec la petite **Brigitte C.**

10 h 50, dans l'avion. **Pierre Rossi** m'a conduit en voiture à l'aéroport, après que je suis allé dire au revoir à **Colonna d'Istria** et à **Jeannine Fanucci**. J'ai quitté le Fesch sans avoir reçu les lettres que **Brigitte** et **Pascale** m'ont dit qu'elles m'y ont écrites. L'hôtel les fera suivre à Paris.

Cette nuit, j'ai rêvé de **Montherlant** et de sa secrétaire, **Mlle Cottet**, avec une précision émouvante. C'était bien **Montherlant**, vivant, rigolard, en bonne santé.

Hier, dans notre grand lit de l'hôtel Fesch, j'ai dit en souriant à **Élisabeth** : [449]

— Si j'avais vingt ans de moins, je te demanderais en mariage.

Alors elle, sérieusement :

— Mais l'âge n'a aucune importance.

Je suis persuadé que si je lui proposais de venir vivre chez moi, de s'installer dans mon placard-grenier, elle accepterait avec joie, au risque de se brouiller avec ses parents.

Jeudi 15, 7 h 40 du matin. Depuis mon retour : mardi après-midi, séance exquise de volupté avec **Brigitte C.** Cette fille qui jusqu'alors n'avait jamais embrassé un garçon, qui est totalement vierge et sans expérience, m'excite au suprême. Comme elle n'a pas encore vu la gynécologue, je ne l'ai pas dépucelée en con, mais je l'ai prise comme un garçon et cela lui a bien plu. En outre, elle se révèle dans les caresses une élève docile, intuitive et douée. Elle m'embrasse, me suce,

me lèche, me fait partout — vraiment partout — , avec une ingénuité et un enthousiasme charmants, des langues délicieuses. En vérité, une bonne recrue.

— C'est la porte étroite, lui murmuré-je en caressant son arrière-temple.

— Oh! la porte étroite, vous qui écrivez des romans, ça ferait un joli titre !

— C'est exact, mais il est déjà pris.

La nuit de mardi à mercredi j'ai dormi avec **Pascale** et l'après-midi suivant fait l'amour avec **Élisabeth**. Le matin, j'ai écrit ma chronique pour *Le Monde*, « Le deuil d'Actium », et le soir j'ai dîné avec les **Michel Camus** chez **Jacqueline de Roux**. **Pierre-Guillaume** et **Laurence** étaient là. Comme nous parlions de la réédition du *Carnet arabe*, **Jacqueline** a sorti de ses tiroirs les photos qu'elle avait prises en Syrie et au Liban : le visage, la silhouette de **Tatiana** surgissent soudain à mes yeux.

Une lectrice d'origine russe, âgée, me précise-t-elle, de trente-cinq ans, m'écrit en marge d'*l'saïe* et d'*lvre* :

« Nil, c'est Angiolina qui en fait a su l'aimer le mieux, celle qui a pu le griffer vraiment, en rêve et en réalité, alors que Véronique, elle, n'a eu que la surface de Nil, ce qu'il voulait montrer : Véronique et Nil, c'était pour l'Église orthodoxe, pour les Russes de Paris, mais ce n'était pas lui. Diabolina, c'était lui, lui tout seul sans Église et sans milieu russe. C'est pour cela qu'à Véronique Nil ne pardonne pas, parce que c'était à la surface, alors que Diabolina-Angiolina, c'est son fond. »

Comme c'est juste ! Comme c'est admirablement vu, analysé et formulé !

16 avril. Exposition d'art géorgien au Grand Palais. Abondance d'icônes, de croix, d'évangélistes, etc. Considérant l'ambassadeur d'Union soviétique penché à côté de moi sur l'une des vitrines, je me dis que peut-être la même pensée traverse en cet instant nos esprits : le prêtre qui portait cette croix a été fusillé, l'église qui abritait cette icône a été dynamitée, et si les Soviétiques peuvent à la rigueur flaire les Évangiles dans leurs musées, ils ne peuvent en aucun cas les acheter dans leurs librairies.

Parler de trésors de la « Géorgie soviétique » à propos d'œuvres d'art antérieures de plusieurs siècles à la révolution bolchevique est d'un ridicule achevé : c'est comme si l'on disait que **Gogol** et **Dostoïevski** ont souvent décrit la ville de Leningrad dans leurs romans.

Les seules réalités sont, en l'occurrence, la Géorgie et Saint-Pétersbourg. « Soviétique » et « Leningrad » sont de vilains mots, d'impropres mots, à n'utiliser qu'avec des pincettes. Un ambassadeur des Soviets inaugurant une exposition d'art religieux est un spectacle comique et odieux. Il y a quarante ans, l'ambassadeur d'Allemagne avait au moins la décence de ne point parader dans les expositions consacrées à l'art juif. Il n'y a pas pire imposture que la récupération des martyrs par leurs bourreaux.

Hier, amour avec **Élisabeth**, puis soirée et nuit avec **Brigitte**. [451] Caresses inouïes. Sa langue est fabuleuse. Je la sodomise très bien. Je la braille, je lui apprends à me brailer. Elle ne sait rien, mais j'ai rarement eu une élève aussi amoureusement douée. La semaine prochaine, elle verra la gynéco. Enfin, je pourrai prendre son pucelage avant.

Dans la journée, visite de **Marie-Élisabeth**, d'**Élisabeth**, de **Pascale** qui m'accompagne à la gare. J'écris ceci à l'hôtel du Languedoc, à Narbonne, où je prépare ma causerie sur l'écriture, sur le style, que je donne demain.

Dimanche 18. C'est Pâque orthodoxe, mais pour moi c'est la solitude, et la dérélition.

Hier, ma causerie ne s'est pas trop mal déroulée, j'ai tâché de parler de mon art, qui est l'écriture, aussi simplement que possible. Je ne suis pas fâché d'être loin de Paris et d'avoir ainsi échappé hier soir à la tentation de me rendre à Saint-Victor, à Saint-Serge ou à Daru. Le bref passage que j'ai fait à Saint-Victor vendredi pour l'office de la Mise au Tombeau, à 12 h 45, m'a confirmé que l'Église orthodoxe ne peut plus être pour moi une source de joie, qu'elle n'est depuis le cataclysme qu'une occasion de mélancolie.

Le moment fort, hier, aura été les vêpres grégoriennes célébrées dans une chapelle néo-gothique proche de Narbonne. Je suis très loin de tout cela, mais cette tentative de restauration d'un passé liturgique englouti, par ces brillants jeunes intellectuels de Narbonne, a ma sympathie. À chacun ses ruines.

Promenade solitaire dans le vieux Narbonne et sur les bords de l'Aude. Je m'arrête à une guinguette, où j'écris une carte à **Denys Clément**, une carte de parrain à son filleul, moi qui suis pourtant si loin de la joie de la Résurrection.

Il fait beau. Je me sens malheureux et angoissé. Ma vie ne me satisfait pas, bien qu'elle soit,

vue de l'extérieur, celle d'un homme comblé, la mort me fait peur, où que je sois, à Manille ou à Paris, à Ajaccio ou à Narbonne, je traîne avec moi un ennui, un désenchantement, une lassitude, et mes excès frénétiques [452] eux-mêmes ne parviennent pas à étancher ma soif de néant, à colmater la brèche.

En cet instant, sous ce doux soleil pâle, assis à la terrasse de cette guinguette des bords de l'Aude, en ce dimanche 18 avril 1982, à 12 h 30, je suis *exactement* celui que j'étais à l'époque affreuse de mes dix-sept, dix-huit ans, le solitaire, l'écorché vif, celui qui brûlait de toutes les révoltes, de tous les dégoûts, de tous les désirs.

Mon *Byron* peut attendre. Le plus urgent, c'est d'évidence la dactylographie de mon journal intime 1970-1982. Si je mourais demain, mes héritiers ne pourraient guère le déchiffrer, tant mon écriture est peu lisible.

J'ai dit, avant-hier, à **Élisabeth** que cette disparition de l'imprimerie qui fabriquait mes carnets noirs est significative, et que le jour où je n'aurai plus de carnets noirs pour tenir mon journal, alors je mourrai.

Je songe à la misogynie extrême des propos que m'a tenus hier, après ma conférence et l'office de vêpres, **le professeur M.** sur leurs tentatives d'introduire des femmes dans leur groupe liturgique, sur les querelles sans fin que cette présence avait suscitées :

— Elles voulaient bien prier avec nous, mais elles voulaient surtout se faire baiser. Lorsqu'elles ont compris que nous ne les sauterions pas, que nous avions d'autres soucis, alors ça a été les intrigues, les crises d'hystérie, les débordements de haine. Vous ne pouvez imaginer ce que nous avons vécu. Les plus terribles étaient les femmes mariées : elles avaient le sentiment que nous leur volions leurs maris. Nous avons dû renoncer à la présence des femmes parmi nous. Elles n'ont aucun sens du sacré, aucun sens du hiératisme. Ce qu'elles veulent, c'est la possession maternelle de l'homme. Qu'elles soient mères, femmes ou amantes, c'est la même chose.

Ces propos du digne universitaire de Narbonne constituent un parfait post-scriptum à ce que j'écris de la femme, « impératrice [453] du rez-de-chaussée », dans *Isaïe*. Comment pourrais-je ne pas être d'accord ?

Je lui parle de mes opiniâtres insomnies de 3 heures du matin, et aussi de mes angoisses quand le jour tombe. Il me recommande Ignatia 9 CH et Pulsatilla 7 CH, deux remèdes homéopathiques.

Dans le cloître, superbement entretenu, les porteurs de fleurs jaunes.

La salle capitulaire. Le grès rose de l'abbaye de Fontfroide, petite sœur de Cîteaux.

Dimanche soir. La visite de l'abbaye, la visite de la cathédrale, et à présent l'office du soir dans la chapelle campagnarde, c'est très bien, mais pas trop n'en faut. Je ne suis pas à l'aise dans le sublime permanent. À l'heure où j'écris ces mots, après quarante-huit heures de chasteté, grande envie de tenir une de mes jeunes maîtresses dans mes bras.

20 avril. Hier après-midi, **Élisabeth**, ayant ses règles, m'a fait jouir dans sa bouche. **Pascale** a passé la nuit chez moi. Ce matin, chez **Henry Courant**, massage extrêmement sensuel d'**Angélique** qui décidément me trouble beaucoup. Si je n'avais pas déjà des maîtresses par-dessus la tête...

Ce soir, je ne sais pas encore si j'irai voir *Phèdre* avec **Pascale** ou si je ferai venir **Brigitte** pour une séance de caresses raffinées.

Filles m'ayant écrit de Corse (21 avril) : **Annick L.** et **Laure C.**

Jeudi. En deux jours, deux très belles lettres de **Guy Dupré** (chez qui je dîne ce soir). Mardi, je ne suis pas allé voir *Phèdre*, mais j'ai reçu chez moi **Brigitte**, qui est restée jusqu'au lendemain matin. Elle a été vraiment délicieuse. C'est la plus sensuelle et la plus enthousiaste de mes maîtresses actuelles pour les baisers, les caresses, les langues intimes, les feuilles de rose, [454] etc. Je l'ai sodomisée à deux reprises, et c'est en la sodomisant que j'ai joui au cours de cette nuit de délices. Son ingénuité mêlée à son audace et à son impudeur m'excite au suprême. Demain, elle voit la gynéco, et nous pourrons bientôt opérer son dépucelage « naturel »

Élisabeth a ses règles.

Ce matin j'ai fait l'amour avec **Pascale**, assez rapidement. Elle m'aide à classer mes papiers (G'ai loué une chambre à l'hôtel de l'Avenir, afin d'être tranquille), elle est adorable, et je suis mal à l'aise, peu fier de moi, de la tromper ainsi. À la différence d'**Élisabeth**, elle sait tout et elle accepte tout, du moins pour l'instant.

À la librairie Béalu, rue de Vaugirard, j'ai enfin (grâce à **Pierre-Guillaume de Roux**) trouvé un exemplaire des *Poèmes* de **Pozzi**. J'en ai, du coup, acheté trois. J'ai ouvert, au hasard, un livre d'**Anna de Noailles** et je suis tombé sur ces vers qui m'ont bouleversé :

*D'autres ont eu le goût du calme ou de la gloire,
Mais moi je n'ai que vous,
Amour, dieu sans bonté, sans douceur, sans mémoire,
Sournois, sombre et jaloux.
Je n'ai que vous ; pourtant, voyez, je vous préfère
À ce que d'autres ont ;
Ceux-là ne savent pas le secret de la terre,
Le mot juste et profond.*

*.
Et vous ayant connu obsédant et rebelle,
On ne craint plus la mort,
Moins que vous épuisante et plus que vous fidèle,
Ô dieu noir et retors...*

23 avril. Dîner chez les **Guy Dupré. Thérèse**, qui est une analyste, une freudienne, partage mon sentiment sur la capacité des femmes à « tourner la page », à « repartir de zéro », sur leur pouvoir de rabetage et d'oubli. En général, les lectrices [455] d'*Isaïe*, des *Passions schismatiques*, d'*Ivre du vin perdu* protestent contre de telles affirmations, m'assurent que je fais erreur, etc. Je suis heureux de trouver un renfort quasi scientifique chez **Thérèse Dupré**, analyste freudienne qui connaît admirablement les femmes, ne serait-ce que celles qui défilent à longueur d'année sur son divan.

Ce matin, je téléphone à **Manon**. Elle est très angoissée par un attentat commis hier rue Marbeuf. J'aime beaucoup **Manon**, j'aime faire l'amour avec elle, mais j'aime aussi son cœur naïf et généreux, son âme noble...

J'écris ceci à l'hôtel de l'Avenir où je me suis réfugié depuis le début de la semaine — à cause du plombier et aussi pour mettre de l'ordre (avec l'aide précieuse de **Pascale**) dans mes papiers, mon courrier.

Je réponds à une lettre d'un lecteur sur *Ivre du vin perdu* : « Vous faites allusion à la discussion qu'ont Rodin et Kolytcheff sur les mérites de la sodomie. Croyez bien que je me garde de prendre le parti de l'un ou de l'autre : un romancier est le père de tous ses personnages. Rodin a raison d'attacher du prix à la pédication, mais Kolytcheff a, lui aussi, raison de penser que l'essentiel, au lit, est d'éprouver du plaisir, du bonheur, et que chacun est libre d'y atteindre de la manière qui lui plaît : il n'y a pas dans cet ordre de recette universelle. »

24 avril. Temps beau et frisquet. En principe, Deligny ouvre ses portes aujourd'hui. Pour échapper aux amoureuses envahissantes et aux raseurs, la piscine a toujours été dans ma vie parisienne un élément décisif. Avec l'hôtel, quand je m'y installe, comme en ce moment. « Vous êtes injoignable », se plaignent les gens ; mais c'est précisément cela que je veux être : injoignable.

Hier soir, dîner avec **Bertrand Boulin** au restaurant corse de la rue de l'Arbre-Sec, Casa Corsa, où j'ai promis à **Élisabeth** de l'emmener. J'admire beaucoup la générosité batailleuse [456] de Bertrand, sa puissance d'enthousiasme. À comparaison, je me sens singulièrement durci, et désabusé. Je le lui dis. Il me répond en riant que la passion, le feu, la flamme sont au cœur de ma vie, de mes livres, et que c'est ce qu'il aime en moi. Peut-être a-t-il raison, et suis-je moins racorni que je ne l'imagine.

24 avril, 15 heures, à Deligny, en maillot de bain. Fidèle à une tradition de vingt-cinq ans (1957-1982), je « fais l'ouverture » de ma chère piscine. Dès que les nuages apparaissent, il souffle un vent glacé, mais quand le soleil brille, c'est bon.

De 10 h 30 à 13 heures, nous nous sommes aimés, **Élisabeth** et moi. Elle avait elle-même mis la musique de *Don Giovanni* et, curieuse rencontre, lorsque nous avons joué *ensemble*, c'était précisément l'air du Catalogue ! Mes amours avec **Francesca** ont été bercés par **Donovan** et les **Beatles** ; celles avec **Maria** par la musique indienne et bouddhiste zen. **Élisabeth**, c'est *Don Giovanni*.

Ce que je vis à Paris dans l'ordre du cœur et des sens est supérieur — en qualité, en intensité, en intérêt — à ce que je pourrais vivre en tout autre point du monde, que ce fût-ce au Caire, à Venise ou à Colombo. Aussi n'ai-je pas vraiment envie de rejoindre à Manille **Alexandre** qui y est déjà, **Léonard** qui y sera demain. **Brigitte** se révèle tout à fait délicieuse au lit, voluptueuse à l'extrême, et cette conquête progressive de sa virginité m'excite infiniment. Je ne donnerais pas ma place pour un empire, ni pour un billet d'avion à destination des Philippines. Cela dit, depuis mon retour de Narbonne, j'ai froid à Paris, et je suis fatigué de cette ville où on se les gèle onze mois sur douze, je suis également fatigué des Parisiens, chaque jour plus laids et plus cons.

Dimanche 25 avril, 7 h 45 du matin. Hier soir, lui téléphonant de chez **Jean-Paul Trystram**, j'ai failli proposer à **Pascale** de venir dormir chez moi, mais je ne regrette pas de m'en être abstenu, car ce matin je me réveille bien content d'être seul, et en outre, [457] si j'avais eu quelqu'un dans mon lit cette nuit, je n'eusse peut-être pas fait ce charmant et intéressant rêve où je me trouvais avec **Cioran**, ce qui n'a rien qui étonne, mais aussi avec **Chestov**, ce qui est plus original, puisque celui-ci est mort en 1938 !

Hier, à mon retour de la piscine — où j'ai, malgré le vent froid du nord, eu l'énergie de me mettre en maillot de bain, et revu quelques habitués — , j'ai téléphoné à **Brigitte**. Elle est accourue, s'est glissée dans le lit où je me trouvais déjà. Nous nous sommes délicieusement caressés, aimés, et quoique ayant déjà joui avec **Élisabeth** à 13 heures, j'ai à nouveau explosé dans le cul de **Brigitte** à 18 h 30.

Les premiers livres narcisses, nombrilistes ne sont ni les *Essais* de Montaigne, ni même les *Mémoires* de **saint Augustin**. Ce sont l'Ancien et le Nouveau Testament. Dieu n'y parle que de soi, et Jésus *dito*.

Dimanche, 12 h 45. Je déjeune seul, dans un restaurant proche l'École militaire. Je viens de quitter **Élisabeth** que j'avais accompagnée à la messe de 11 heures à Saint-Eustache. Très beau chœur, homélie solide d'un prêtre qui ressemble (physiquement) à **Philippe Sénart** et au **général Spinola**.

Petit dialogue :

LE CLIENT : — C'est quoi, un salammbo ?

LA SERVEUSE : — C'est un genre de souris.

LE CLIENT : — Ah ! ce n'est pas comme une polonaise ?

LA SERVEUSE : — Non, ce serait plutôt genre souris.

LE CLIENT : — Ah bon ! Eh bien, donnez-moi un salammbo.

Réunion organisée par *Royaliste*. **Pierre Boutang** cite **le général de Gaulle** disant de **Maurras** : « Il avait tellement raison qu'il en est devenu fou. » Et il ajoute, avec justesse : « Il ne suffit cependant pas de se tromper pour devenir raisonnable. »

Boutang déroule que pour le bien commun il faut, comme dans la vie privée de l'individu, quelqu'un qui exerce la maîtrise [458] de soi, la seigneurie de soi-même, le pouvoir de décision. C'est ce qui rend monarchiste. C'est le principe de l'*auctoritas* romaine, du sommet d'où l'on voit des choses que les autres ne voient pas.

26 avril, 3 heures du matin. Horrible cauchemar, avec **Francesca**. C'est affreux, humiliant, incroyable, d'être — six ans après notre rupture ! — toujours aussi passionnément épris, jaloux, écorché vif.

Déjeuner avec **Olivier Clément**. Il me dit l'émotion que lui a procurée la *lumière* qui a éclairé le beau visage de **Élisabeth** le jour où, l'hiver dernier, nous l'avions rencontrée au Luxembourg, à l'instant où elle m'a vu. Et ces paroles d'**Olivier** m'ont, à mon tour, ému, et même bouleversé.

Mardi 27, 8 h 30. Hier soir, à l'Archestrate, avec **Stéphane Janssen**, j'ai vidé trop d'excellentes bouteilles, et c'est le crâne un peu lourd que ce matin je me suis habillé à la hâte pour me rendre à l'église, assister aux obsèques de (*nom illisible*).

28 avril, 12 h 45. Je quitte à l'instant **Manon** avec qui, de 10 à 12, je viens de vivre deux heures merveilleuses de tendresse, de plaisir partagé. Par jeu, nous avons fait l'amour dans deux lits successifs : celui du grenier et celui de ma chambre à l'hôtel de l'Avenir (cher à M. Dulaurier).

30 avril. Déjeunant chez Roger Peyrefitte et arrivé en avance (il est encore au bois à faire sa promenade matutinale), je prends dans sa bibliothèque un volume de sa belle édition des Œuvres complètes de Voltaire (1785), je l'ouvre au hasard, je lis :

« La populace, toujours extrême, toujours barbare quand on lui lâche la bride, va déterrer le corps de Concini, inhumé à Saint-Germain-l'Auxerrois, le traîne dans les rues, lui arrache le cœur; et il se trouva des hommes assez brutaux pour le [459] griller publiquement sur des charbons et pour le manger » (*Essai sur les mœurs*, chap. 175).

Dans cet *Essai sur les mœurs*, Voltaire orthographie ainsi le nom du duc de La Trémoille : «le duc de La Trimouille », ce qui ne laisse aucun doute sur la manière dont ce nom doit être prononcé.

Voltaire décrit ainsi le duc Benjamin de Rohan : « ... homme vigilant, infatigable, ne se permettant aucun des plaisirs qui détournent des affaires, et fait pour être chef de parti, poste toujours glissant, où l'on a également à craindre ses ennemis et ses amis. »

Vendredi, 20 h 30, à la Casa Corsa où j'attends Jean-Noël Pancrazi avec qui je dîne. Ce matin, mon tenace mal de tête me faisait craindre le pire, mais la journée s'est très bien passée : le déjeuner chez Roger Peyrefitte a été charmant, j'ai acheté les deux volumes de l'introuvable essai de Nisard sur les poètes latins de la décadence chez un libraire proche de mon ancien collège de Gerson, rue de la Pompe, et de retour chez moi, Marie-Pascale ayant sonné impromptu à la porte, nous avons fait l'amour.

1^{er} mai, 13 h 30. Je suis seul au Dôme. Je viens de quitter Brigitte, arrivée chez moi à 10 heures pile. Nous sommes restés au lit jusqu'à 13 heures. Nous nous sommes caressés, aimés, de toutes les manières et dans toutes les positions. À la fin de ces heures de délices, je lui ai murmuré :

— Je veux jouir dans ta bouche ; je désire que tu boives ma semence et m'emportes ainsi en voyage.

Elle m'avait, depuis le matin, très bien et très souvent sucé, mais cette fois je me suis abandonné à ces moelleuses sensations, mon foutre a jailli dans sa bouche et elle a tout avalé. C'était la première fois qu'elle faisait ça de sa vie, et elle l'a très bien fait, avec un entrain et une volonté de me donner du plaisir qui méritent dix-huit sur vingt. [460]

La fiche du téléphone débranchable, récente invention des P.T.T., est infiniment voluptueuse. Avant cette réforme, je devais, si je ne voulais pas être dérangé pendant l'amour, décrocher l'appareil, ou coincer la sonnerie, tout un branle-bas. À présent, quand une jeune personne sonne à ma porte pour un sacrifice sur les autels de Vénus, je n'ai qu'un geste à faire et nous voici coupés du monde extérieur, hors d'atteinte — en vérité la nacelle que j'ai évoquée dans *Isaïe* et dans *Ivre*, et tandis que nous nous aimons la sonnerie sonne silencieusement dans le vide. L'amour, le silence et le vide, quelle trinité sainte ! (14 h 45, rue Stanislas, en attendant le 82).

L'unique justification de l'habillage, c'est la minute exquise du déshabillage.

Dimanche 2 mai, 9 h 25, à l'hôtel, où j'ai passé la nuit avec Pascale. Nous venons de faire l'amour (curieux *lapsus calami*, j'avais écrit : nous venons de faire la mort), mais je n'ai pas joui. En revanche, hier, alors qu'à 13 heures j'avais joui dans la bouche de Brigitte, à 16 heures (après mon roboratif déjeuner solitaire au Dôme) j'ai à nouveau joui dans le petit con rose d'Élisabeth.

Élisabeth qui, depuis les «r révélations » de son amie Marie-Laure (qui connaît Leila, la meilleure amie de Pascale), commence à sérieusement flairer mes inconstances, et en souffre. Hier, entre nous, malgré le plaisir, ce n'était pas la joie.

Les amours ne sont vraiment heureux qu'en leurs commencements. Après, ce sont les inévitables « tuniques de peau », la pesanteur, le mensonge.

Lundi 3 mai. Hier, après une journée paisible avec Pascale, dîner chez Pauline B. qui m'a demandé de rester dormir et nous avons fait l'amour, comme jadis.

Je suis irritable et irrité, fatigué des autres, fatigué de moi-même, fatigué de vivre. Pourtant j'aime la vie, quand elle a le [461] visage de mes jeunes amantes, mais je me sens vieux, et totalement désespéré.

Mes livres sont mes juges et mes bourreaux. Ah ! partir pour les Philippines, à jamais, comme Rimbaud pour l'Afrique, ne plus jamais publier une ligne, ne plus jamais voir que des êtres à qui mon nom ne dit rien, qui n'ont pas de stupides jugements a priori sur moi ! Quel repos ! Mais le plus sûr des repos sera encore la mort.

Mardi 4. Hier, sortant de chez Nizet, où j'ai acheté un Du Bellay, j'ai inopinément rencontré sur le boulevard Saint-Michel Marie-Pascale, accompagnée d'une de ses amies, étudiante à Assas, Sabine, que j'ai trouvée très attachante, troublante et belle. Nous sommes allés boire un jus de mangue dans un salon de thé (enfin ! un salon de thé style quartier Latin 1982) situé quai des Grands-Augustins, proche mon ancien logis. Marie-Pascale a bien vu que son amie me plaisait, et quand j'ai proposé que nous allions chez moi, elle a fait de tels « gros yeux » à Sabine que celle-ci s'est soudain rappelé qu'elle devait, d'urgence, rentrer chez elle.

Ma vieille voisine du cinquième étage, Mme Bernard, me dit :
— La nuit, quand je vous entends marcher au-dessus de ma tête — le plancher grince un peu, vous savez — , je me dis : « Il pense ! »
Mme Bernard me flatte. En fait, je pense très peu, je suis même sans doute, parmi les intellectuels français d'aujourd'hui, celui qui pense le moins.

Je réponds à un lecteur qui exprime le désir de me rencontrer :
« Me rencontrer ne vous apportera rien d'autre que ce que vous avez trouvé dans mes livres. Je n'ai jamais rencontré Nietzsche et Baudelaire ; pourtant je les connais aussi intimement [462] que Montherlant et Cioran avec qui j'étais et suis lié d'amitié. »

La passion ne captive réellement que tes adolescentes et les poètes ; et c'est sans doute parce que je suis poète que j'ai un tel succès auprès des adolescentes.

Mardi soir, dans l'autobus 27 (20 h 25). J'ai été heureux d'être présent à la liturgie célébrée dans la chapelle de la rue Pascal, et de communier (ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps). Beau sermon du père Roger-Michel Bret sur les gardes et la porte (l'épître de Jacques) qui nous emprisonnent, qui forment un écran opaque entre notre liberté et nous.

Auparavant, travail à l'hôtel, puis thé chez Marie-Pascale à qui j'ai avoué le trouble qu'ont éveillé en moi le charme et la beauté de son amie Sabine.

— Je ne puis me préserver d'un mouvement de jalousie, me dit-elle avec un petit sourire résigné.

Je lui rappelle que nous avons à plusieurs reprises fait l'amour à trois, elle, son amie Pascale M. et moi, et que nous en avons tous les trois été très heureux. Pourquoi ne serait-ce pas la même chose avec Sabine ?

Surplombé d'amantes, n'ayant pas le temps de les honorer toutes (je n'ai pas revu Zohra depuis mon retour de Corse, elle qui est pourtant si drôle et qui me donne tant de plaisir !), qu'ai-je besoin d'entreprendre la conquête de cette Sabine ? C'est fou, mais c'est plus fort que moi. Ma vie, c'est l'enlèvement des Sabines à perpétuité.

Philippe Barthelet avec qui j'ai dîné lundi soir m'a cité cette phrase terrifiante (je veux dire : terrifiante pour celui qui l'a prononcée) d'un philosophe dont je n'ai jamais rien lu, mais dont Christian Chabanis me parle souvent, Gustave Thibon : « Si notre sainte mère l'Église autorisait le suicide, il y aurait longtemps que je me serais fait sauter la cervelle. »

On n'a jamais rien dit d'aussi cruel, d'aussi sévère sur [463] l'Église romaine, cette cocotte-minute à étouffer les libertés et les passions.

Barthelet m'a cité également un curieux mot de Maurras que, comme celui de Thibon, j'ai noté sur un coin de la nappe en papier du restaurant, mais que je ne parviens pas, maintenant, à déchiffrer, tant mon écriture est mauvaise.

6 mai. Il fait froid. Après le déjeuner avec Alfred Eibel, je serais volontiers allé à la piscine, mais un vent glacial souffle sur Paris. J'écris ceci à la terrasse du Rostand devant un pamplemousse pressé. Je viens de poster deux lettres : l'une à Marie-Pascale pour la convaincre de me laisser avoir une aventure avec son amie Sabine, l'autre à Zohra pour lui donner envie que nous glissions son amie Brigitte (pas ma Brigitte C., une autre que je connais à peine) dans notre lit. *Lassatus, nondum satiat.*

Hier, en fin d'après-midi, **Élisabeth** chez moi. Amoureuse et légèrement pesante. Pendant qu'elle était là, j'ai reçu deux appels de **Marie-Élisabeth**, un appel de **Brigitte C.**, un appel de... **Nathalie** (l'amie de **Bernard Volker**), de qui encore ? Bref, à cause de la présence d'**Élisabeth**, j'ai dû être froid avec ces jeunes personnes, alors que j'aurais voulu être tendre, pouvoir leur parler librement (surtout avec **Nathalie**, cette inconnue).

À Paris, dans le milieu littéraire, je me méfie comme de la peste des types qui se poussent, des agités, des histrions, des arrivistes, des m'as-tu-vu. Ce sont toujours des natures méchantes, superficielles et traîtresses. Une seule règle : les tenir à l'écart, ne pas les voir.

7 mai, 20 heures, Chez Albert, avenue du Maine, où j'attends **Alain de Benoist**. Délicieuse nuit d'amour avec **Maria**, dont j'ai retrouvé le corps — mais aussi la voix, l'intelligence, le regard — avec un plaisir vif. Nous nous sommes aimés longuement [464] avant de nous endormir à une heure avancée de la nuit, et à nouveau le matin.

Cet après-midi, promenade avec **Élisabeth** (les quais, le Luxembourg), qui m'a raconté cette histoire bien plaisante, qui illustre à merveille ce que je disais ce matin à **Sylvie Crossman**, venue me visiter, de l'aveuglement des parents :

La mère d'**Élisabeth** s'est enfin aperçue que dans la chambre de celle-ci, entre les photographies de Baudelaire et de Dostoïevski, trônait la mienne. La scène se passe à table.

— Je ne comprends pas, s'exclame la mère d'un ton aigre, que tu aies dans ta chambre la photographie d'un écrivain qui aime les petits garçons, d'un pédéraste !

— On dit « pédophile », objecte le père.

Et il ajoute :

— L'importance d'un écrivain ne dépend pas de ses mœurs.

Le père est, en cette occasion, moins con que la mère, mais l'un et l'autre sont également aveugles. S'ils savaient que l'homme dont ils parlent est l'amant de leur fille depuis dix-huit mois !

9 mai. Hier, **Brigitte**, de retour de vacances, mais enrhumée et fiévreuse, n'est pas venue chez moi. J'ai été frustré du plaisir que j'attendais. Du coup, c'est **Pascale** qui a passé la nuit avec moi.

Il pleut, il fait froid, le ciel est noirâtre. Fors mes amoureuses, mes dévoreuses, rien ni personne ne me retient à Paris. Pourquoi ne pas partir *ailleurs*, pour y chercher la chaleur, le soleil, l'insouciance et l'oubli ?

Lecture de *Flèches* d'**Olivier Poivre d'Arvor**. Pages d'une grande beauté sur **Mishima**, sur la mort du **Caravage** et celle de **Pasolini**.

Nuit du dimanche 9 au lundi 10 (à l'hôtel, où je dors). Dimanche : départ de **Pascale** vers 11 heures. Arrivée d'**Élisabeth** vers 12 h 30. Déjeuner et amour avec **Élisabeth**. [465] 16 h 30 : départ d'**Élisabeth**. 17 h 30 : arrivée de **Marie-Élisabeth**. Nous allons chez **Périmony**, qui me donne la cassette où il a enregistré *Douze Poèmes pour Francesca*. Retour chez moi. Dîner et amour avec **Marie-Élisabeth**, que je raccompagne chez elle à minuit.

— Dites-moi que vous m'aimez à mort ! me dit-elle au moment de notre tendre au revoir dans le hall de son immeuble.

Je le lui dis, et je ne mens pas. Je l'aime à la vie à la mort. Au lit, ce n'est pas un foudre de guerre, mais je n' imagine pas ma vie sans elle, sans son beau visage, sans sa voix, sans son humour, sans nos amours.

Lundi 10, dans le train de Bruxelles. Enfin seul. Ce matin, **Pascale**, venue déjeuner avec moi, avait les larmes aux yeux, comme si je partais pour faire le tour du monde; hier soir, **Marie-Élisabeth** m'a redit que si je rompais avec elle, elle se tuerait (et que son père me tuerait ensuite, par représailles).

Je lis *L'Illustré écrivain*. C'est assurément un des meilleurs livres qu'ait écrits **Roger Peyrefitte**, en tout cas un des plus intéressants.

Page 51, il cite ce mot étonnant de **Max Jacob** se rendant à confesse : « Je vais tromper Dieu. »

11 mai. Promenade dans le parc des Gémieux, la propriété des **Janssen**, où j'ai passé la nuit (dans la chambre du jeune **Sébastien**, et dans son lit, car il est pensionnaire à l'École abbatiale de Maredsous).

Hier, délicieuse soirée chez les **Hergé** avec **Stéphane Janssen**. **Deniz** n'étant pas à Bruxelles, j'aurai fait ce voyage uniquement pour voir **Hergé** et **Fanny**. Je ne le regrette pas. L'amitié que je leur voue me ferait aller beaucoup plus loin.

Au cours du dîner (nous parlions du succès, de l'insuccès, des biens de ce monde, etc.), Stéphane a eu ce mot :

— De toute façon, on ne peut manger qu'une crème au chocolat le soir.
(Celle que nous savourions était délicieuse.)
C'est un mot drôle, profond, et qui s'applique à tout.

De Pauline à Maria, mes amours de cette semaine avec des ex (pour ne rien dire des actuelles) témoignent que je suis de moins en moins capable de rompre, qu'en réalité j'ai horreur de rompre. Est-ce faiblesse, ou pitié, ou bouffée de désir, ou tout cela conjugué ? Le fait est que je ne sais pas tourner la page et qu'une jeune personne que j'ai vraiment aimée, je ne cesse jamais de l'aimer, et même de la désirer.

13 h 50. Le train entre en gare. Le soleil brille. Si je n'étais encombré par l'immense dessin que m'a offert Hergé, je filerais directement à Deligny avant de retrouver chez moi, à 16 h 45, ma délectable Zohra.

Nuit du mercredi 12 au jeudi 13, à l'hôtel. Je viens de me coucher après une longue promenade nocturne avec Cioran (en sortant du dîner chez les Christian Chabanis, rue de Varenne). Hier, de retour à Paris, j'ai fait un saut à la piscine puis l'amour avec Zohra. Elle a joui deux fois, moi une, c'était très bien. Ensuite, dîner avec Dominique d'Ollone et Alexandre Rozier. Ce matin, j'ai écrit ma chronique pour *Le Monde*, « Les bas-fonds », puis piscine jusqu'en fin d'après-midi. À mon retour, je trouve Élisabeth assise sur les marches de l'escalier, boudeuse. Elle aussi devient jalouse, possessive, furieuse que je lui échappe. Elle aussi voudrait contrôler ma vie, s'y impatroniser. *Così fan tutte*.

Lundi 17, chez Lamazère où je dîne avec Stéphane Janssen (21 h 30). Ces jours derniers, piscine, piscine, piscine. La fuite. Je fuis les amoureuses, je fuis les raseurs, je fuis les mini-corvées de la vie sociale. À Deligny, en maillot de bain, au soleil, au bord de l'eau, je suis hors d'atteinte.

Mercredi, 14 h 25, à la terrasse du Rostand où j'attends cette inconnue avec qui je dois aller voir les marionnettes, au Luco. [467] Hier, le déjeuner avec Roger Peyrefitte que Stéphane Janssen, qui brûlait d'envie de faire sa connaissance, m'avait prié d'organiser. Puis je suis rentré chez moi pour y accueillir Zohra. À 17 h 15, elle m'a téléphoné qu'elle ne pouvait pas venir. J'ai sauté dans un taxi et me suis fait conduire chez Brigitte, boulevard B. (un quartier sinistre). Par chance, elle était là, et c'est dans sa chambre, parmi ses poupées et ses posters de Hamilton, que nous nous sommes aimés. Je l'ai sodomisée, puis j'ai joui dans sa bouche. Elle a tout avalé, gourmandement. « De la crème, monseigneur, de la crème, je n'en ai jamais mangé de meilleure ! » La pilule, qu'elle a commencé à prendre, ne sera efficace qu'à partir de lundi prochain. Nous devons donc patienter quelques jours avant d'opérer sa dévirginisation avant. Cet ultime dépucelage n'en sera que plus excitant.

La veille, lundi : piscine, puis sous l'orage (j'étais rentré à temps) amour bref avec Marie-Pascale. Boulevard Saint-Germain, émouvante rencontre dans le bus avec Isabelle S.

À la piscine, un copain, Serge, vieil habitué, a eu ce mot :

— Je suis beaucoup trop paresseux pour faire mon âge.

Résumé de la semaine :

Lundi soir, dîner avec Stéphane Janssen chez Lamazère. Mardi : déjeuner chez Jamin avec Stéphane Janssen et Roger Peyrefitte. Mardi soir : dîner avec Pascale chez moi. Mercredi matin : j'écris ma chronique pour *Le Monde*, « Maison d'A triche et Maison Blanche ». L'après-midi, amour avec Pascale. Le soir, dîner avec Saint Robert au Tourtour. Jeudi : amour avec Élisabeth. Je jouis dans sa bouche (15 heures). Puis amour avec Manon. Je jouis dans son con (19 heures). Dîner chez les P. G., mais bien qu'Élisabeth soit une amie de Christine j'ai préféré y aller seul, ayant horreur de sortir « en couple ».

Mercredi soir, au Tourtour, Philippe m'a appris que le père de M. avait acheté 30 % des actions de Beuve-Méry et qu'il entrait au conseil de surveillance du *Monde* ! [468]

Samedi, 16 h 30. À la piscine (premiers rayons de soleil depuis le gros orage de lundi dernier). Je sors du lit de Brigitte et désire me reposer après ma nuit quasi blanche avec Marie-Pascale et Sabine. L'histoire ne se répète pas, et cette nuit ne fut pas aussi délicieuse que celles que j'ai

vécues avec Marie-Pascale et Pascale M. En effet, Sabine est beaucoup plus farouche que ne l'était Pascale, qui désirait fort avoir une aventure avec moi. Je n'ai fait l'amour qu'avec Marie-Pascale, qui m'a dit :

— Sabine est tentée, mais elle a peur. Elle hésite à s'investir dans cette relation.

Moi, explosant :

— Je vous en prie, ne parlez pas charabia ! « S'investir dans cette relation », je te demande un peu ! Laissez ce grotesque jargon aux journaux féminins ! Si vous prononcez encore une fois devant moi des mots de ce genre, je romps illico !

Si j'aime Marie-Élisabeth, c'est aussi parce que, elle, elle n'utiliserait jamais ce vocabulaire impropre et hideux. Elle parle une très jolie langue française, originale, singulière, pleine de trouvailles cocasses qui m'enchantent.

Marie-Élisabeth qui m'a dit l'autre jour, entre deux baisers :

— C'est excellent pour votre santé personnelle de faire trois grimaces par jour.

Dimanche 23 mai. De 11 heures à 14 heures, au lit, chez moi, amour avec Marie-Élisabeth. De 16 heures à 19 h 30, au lit, à l'hôtel, amour avec Élisabeth. Je vais y laisser ma peau.

Du coup, je n'ai pu voir ni Marie-Pascale, ni Manon, ni Pascale, ni Brigitte qui étaient libres et espéraient me voir. Pour baiser. Oui, soyons clairs, c'est pour baiser qu'elles veulent me voir, pas pour que je leur parle de Heidegger. Surtout Brigitte que je dois dévirginiser avant mon départ pour Venise avec Sabine et Marie-Pascale. L'idée de ce petit voyage à trois, je l'avais lancée l'autre soir chez Marie-Pascale, et celle-ci vient de m'appeler pour me dire que Sabine, qu'elle a vue dans [469] l'après-midi (pendant que j'étais au lit avec Marie-Élisabeth, puis avec Élisabeth), est d'accord pour partir avec nous.

Sylva Maubec me raconte que des siens amis, des Canadiens français, persuadés que le Canada risquait d'être entraîné dans un conflit entre les U.S.A. et la Russie soviétique, décidèrent il y a deux ans de s'expatrier dans un coin du globe bien tranquille, à l'abri de tout risque de guerre : les îles Malouines.

Cette histoire m'enchant, comme elle aurait enchanté les stoïciens, Spinoza, Schopenhauer, Nietzsche, bref tous ceux qui croient au *Fatum*.

Souvent je me dis que je suis avec mes petites amoureuses comme le métropolitain Antoine (de Souroge) est avec ses enfants spirituels : présent, attentif, dans le moment du tête-à-tête, de la rencontre, mais négligent, oublieux, dès qu'elles sont loin et que je suis avec une autre.

Lundi soir (avant d'aller à la générale des Corbeaux). D'ici vendredi je dois : être interviewé sur le suicide ; écrire ma chronique pour *Le Monde* ; dépuceler Brigitte ; emmener Élisabeth au cinéma ; voir aussi les autres.

Vendredi, nous partons pour Ajaccio, Marie-Pascale, Sabine et moi. Venise, en ce week-end de Pentecôte, c'est trop compliqué : nous aurions dû nous y prendre plus à l'avance.

Mardi matin. Hier soir, avec Marc Lacroix, Les Corbeaux de Becque, au Français. Spectacle très remarquable, puis souper chez Ruc. À cette générale, j'aurais pu amener Marie-Élisabeth ou Élisabeth, qui l'une et l'autre aiment le théâtre, mais j'avais envie, après le souper, de dormir seul.

Mercredi, 12 heures, à la piscine. Hier, j'avais rendez-vous avec Brigitte en début d'après-midi pour opérer cet ultime dépucelage, mais il faisait si beau que je l'ai repoussé à 18 heures. Tout s'est déroulé pour le mieux, et c'est avec plus [470] de plaisir que de douleur que Brigitte est devenue totalement femme (comme on dit).

Cet après-midi, je vois à 17 heures Sabine pour lui prêter un sac de voyage, et à 18 heures Élisabeth.

20 h 15, au restaurant chinois de la rue Royer-Collard où j'attends Pascale.

Cela tourne au vaudeville.

J'étais donc avec Sabine au Luxembourg, assis sur le banc devant la statue de Watteau (le banc où, l'an dernier, j'ai embrassé cette fille blonde très belle et très snob dont j'ai oublié le nom). Je lui ai dit des trucs gentils propres à la rassurer, puis nous sommes allés dire bonjour à la dame des balançoires. Celle-ci a complimenté Sabine sur la beauté de ses yeux (elle fait toujours des commentaires sur le physique des jeunes personnes que je lui présente). Juste à ce moment,

nous croisons Marie-Élisabeth et Marie-Laurence. Bisous, légère gêne. J'accompagne Sabine jusqu'à l'arrêt du 82. Elle me tend une joue à baiser, avec ce mouvement ostensible des filles qui veulent vous faire comprendre que sur la bouche il n'en est pas question. Resté seul, je guette Élisabeth qui doit arriver de la Catho d'une minute à l'autre. La voici. Nous montons chez moi, nous faisons l'amour. À 19 h 30, nous sortons. L'air est doux, nous décidons de traverser le jardin : elle prendra le 82 rue d'Assas. À peine entrés au Luco, nous entendons un « Gabriel ! » derrière nous. C'est Marie-Élisabeth qui accourt, pâle comme la mort, les lèvres tremblantes.

— Deux, trois, quarante minettes dans la même journée, c'est trop !

Elle suffoque d'indignation. Je m'énerve. Nous nous lançons quelques paroles désagréables. J'entraîne Élisabeth.

— Pourquoi a-t-elle parlé de quarante minettes ? me demande celle-ci.

J'élude. Élisabeth montée dans le bus, je reviens sur mes [471] pas. Je passe non loin de Marie-Élisabeth et de Marie-Laurence, mais je ne m'arrête pas, car je dîne avec Pascale.

Mercredi 26. Pascale a dormi chez moi. Je me lève à 7 heures. À 9 heures je prends le petit déjeuner chez Betty (revue hier à la piscine avant mon rendez-vous avec Sabine), puis je file chez Manon. Matinée passée à faire l'amour. Cerises, chocolat et café turc. J'adore cette délicieuse et spirituelle maîtresse. Je rentre chez moi, appelle Marie-Laurence. En effet, ce matin, à ma porte, j'ai trouvé une lettre de Marie-Laurence et, dans ma boîte, une autre, tendre et désespérée, de Marie-Élisabeth. Je retrouve Marie-Laurence au Rostand. Elle me dit que, l'an dernier, elle était amoureuse de moi, et que si Marie-Élisabeth n'avait pas été dans ma vie... Celle-ci nous rejoint. Je lui remets la lettre, tendre elle aussi, que je lui ai écrite à la hâte. À 16 h 45 je retrouve Élisabeth à Sèvres-Babylone. Promenade au Luco. Le soir, je dîne avec l'attaché culturel de l'ambassade des Philippines, Ray Carandang, qui parle un français parfait, adore notre cuisine et me fait découvrir un restaurant rue Cujas, Chez Pento !

Vendredi 28. Cette nuit, j'ai tapé un « Carnet » pour *Impact*. Ce matin, pédicure, manucure et coiffeur. Emplettes boulevard Saint-Germain. Je suis très heureux de partir pour la Corse. Très heureux de partir.

Je songe à ce que m'a dit Marie-Laurence. Si Marie-Élisabeth l'avait voulu, quel trio génial nous eussions formé !

Ajaccio, 19 h 45. Nous sommes bien arrivés. Jeannine Fanucci nous attendait à l'aéroport, et l'hôtel en bord de mer où Jean-Jacques Colonna d'Istria nous a réservé deux chambres à l'air agréable. À mon avis, une aurait suffi. Dans l'avion, j'ai tenu la main de Marie-Pascale et de Sabine. Celle-ci m'a furtivement caressé les doigts, mais elle n'est guère expansive. Que se passera-t-il ce soir après le dîner, cette nuit, les jours suivants, j'avoue n'en rien savoir. Il y a dix-huit mois, [472] avec Pascale M., c'était clair : elle désirait ces amours trinitaires et nous les avons vécues. Sabine, elle, biche farouche, effarouchée, ne veut rien de précis. Surtout, ne pas la brusquer. L'attente, elle aussi, est une divinité.

Recette pour dérouter les moustiques et les abeilles : se mordre la langue.

29 mai, 17 heures, sur la plage. Je suis heureux d'être ici, mais pour d'autres raisons que celles que j'espérais. Sabine est gauche, timide, peu à l'aise dans son propre corps (bien qu'elle soit fort jolie), peu sensuelle, peu curieuse, et à l'évidence il ne se passera rien. Hier soir, nous étions tous trois dans la plus grande des chambres, et le silence qui s'épaississait entre nous a créé une telle tension que Marie-Pascale s'est levée brusquement et, avec un rapide « bonsoir », est partie se coucher. « Attends Gabriel ! » s'est écriée Sabine. Si elle avait crié « Reste ! », j'eusse tenté quelque chose, mais ce niais et froussard « Attends Gabriel ! » a eu sur moi l'effet d'une douche froide. Me levant à mon tour, j'ai suivi Marie-Pascale dans la seconde chambre. Sabine ne nous a ni téléphoné ni rejoints. Nous nous sommes caressés, aimés, nous avons même joui l'un et l'autre, mais avec nervosité, la tête pleine de la désillusion causée par Sabine.

Aujourd'hui, Sabine, à peine sur la plage, a attrapé un coup de soleil.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demande-t-elle de son ton perpétuellement maussade.

J'aimerais lui répondre : « L'amour ! », mais elle, ce qu'elle veut, c'est visiter la maison de Napoléon. Elle s'ennuie, elle n'aime pas le soleil, elle n'a aucune envie de coucher avec Marie-Pascale et moi. Elle manque d'imagination, de sensualité, de curiosité. Serait-elle sosotte ? Je le crains.

Je fais contre mauvaise fortune bon cœur, mais je regrette de n'être pas venu ici avec Marie-Élisabeth et Marie-Laurence, ou avec Zohra et Brigitte. [473]

18 h 30 (en attendant le bus). Mer, ping-pong, mais pas trace d'amour. Journée languissante. Ce voyage est fort précieux, puisqu'il me remet en mémoire — au cas où je risquerais de l'oublier — ce qu'est la cohabitation forcée.

Si Sabine était drôle, vivante, je me passerais plus facilement de coucher avec elle (et d'ailleurs je n'aurais pas à m'en passer, car si elle était intelligente elle serait déjà dans notre lit) ; mais son insignifiance, l'ennui qui émane d'elle sont tels que seul le plaisir pourrait les compenser.

À comparaison, les adolescentes corses que nous avons côtoyées aujourd'hui sur la plage me paraissent lumineuses.

Elle ne supporte pas le soleil. Elle ne joue pas au ping-pong. Elle n'a rien à raconter. Elle ne baise pas. Elle s'ennuie et nous ennue.

J'ai manqué de discernement (très important, le discernement, voir l'apôtre Paul), mais mon excuse est que Sabine était pour moi une belle inconnue. La fautive, c'est Marie-Pascale, qui la connaît bien et aurait dû savoir que ce n'est qu'un emplâtre.

Le suicide de Razvratcheff dans *L'Archimandrite*. Il s'inscrit en filigrane tout au long du récit. Avec même, dès le début du roman, un clin d'œil au Svidrigaïlov de Dostoïevski.

L'unique argument contre le suicide est que la vie est une aventure si brève — si passionnante et si brève — qu'il est dommage de l'abréger. Les autres ne tiennent pas la route.

Le reproche de lâcheté. D'abord, il faut un sacré courage pour se donner la mort. Ensuite, on s'en fout. Vous dites lâche ? Eh bien, s'il me plaît à moi d'être lâche ? Votre opinion, je m'en tamponne le coquillard vivant, et je me le tamponnerai aussi une fois mort.

L'offense à Dieu. Et s'il me plaît à moi d'offenser Dieu ?

C'est beau, la nature, la campagne, mais très vite je m'y barbe. Contempler les couchers de soleil, ce n'est pas mon [474] genre. Je n'aime que les grandes villes. Je suis l'homme de l'asphalte.

Lundi de Pentecôte (catholique). Hier soir, Marie-Pascale, qui mélancolise ferme, s'est retirée avant la fin du dîner, nous laissant tête à tête. Du coup, Sabine s'est pour la première fois expliquée :

— Je suis froide, les contacts sexuels me font peur. Je suis certaine que je n'y éprouverais aucun plaisir. Vous êtes beau, intelligent, vous êtes Gabriel Matzneff, je devrais tomber dans vos bras, comme le ferait n'importe quelle fille à ma place. Mais moi, j'imagine d'autres relations entre les êtres. Vous devez me juger bien naïve, bien nulle...

Etc. pendant une bonne demi-heure.

Je me montre très gentil, je lui dis des paroles faites pour la rassurer, la consoler, mais *in petto* je suis furieux contre Marie-Pascale. Elle savait qui était Sabine. Elle ne pouvait ignorer sa timidité, son manque de tempérament. Sabine est une jolie fille avec laquelle j'aurais volontiers pris le thé chez Pons une fois par an, mais quel besoin de l'amener avec nous en Corse ?

Mardi 1^{er} juin, sur la plage. Je travaille à mon *Byron*.

Au creux de la grotte, tels les héros de *The Island*, Neuha et Torquil, nous croyons être à l'abri, hors d'atteinte. Et nous le sommes d'une certaine manière. Mais le monde extérieur est là qui nous encercle, hostile, menaçant, prêt à nous dévorer.

Comme nous nous trouvons à nouveau tête à tête, Sabine me redit qu'elle me trouve très beau, attachant, et que je ne dois surtout pas expliquer par l'indifférence son refus de coucher avec moi, avec nous, durant ce bref séjour ajaccien :

— Vous penserez plus à moi si je me refuse à vous que si je vous cède.

Mais une demi-heure plus tard (j'étais parti en ville avec [475] Santa Simonpietri), Sabine fait une scène presque hystérique à Marie-Pascale :

— Je ne peux plus le supporter, je ne veux plus le voir, il m'a dit qu'il me tuerait si je ne me donnais pas à lui !

Marie-Pascale, qui me connaît très bien, sait que ce sont des mots que jamais je ne dirais à une femme, que Sabine a inventé ça de toutes pièces.

— C'est ma présence qui l'empêche de devenir votre maîtresse, elle s'exaspère de cette situation, et c'est de vous qu'elle veut se venger en tentant de nous brouiller. Telle est l'explication

de Marie-Pascale, et je crois que c'est la bonne. N'importe ! Les femmes sont toutes un peu folles, mais cette jeune Sabine, cette vipérine sainte nitouche, l'est particulièrement. Quelle déplaisante petite personne !

Byron écrit dans *The Siege of Corinth*, XII :

*They did not know how pride can stoop
When baffled feelings withering droop.
They did not know how hate can burn
In hearths once changed from soft to stern.*

Voilà qui exprime EXACTEMENT ce que je suis devenu après l'abjecte trahison de Francesca.

3 juin. Ce matin, je vais au *Monde* apporter ma chronique (écrite sur la plage, à Ajaccio). André Fontaine est submergé par les lettres furibardes qu'inspirent mes dernières chroniques à Crétinus et Crétina, lecteurs de ce digne journal. Que répondre ? Je songe à la phrase de Schiller que Montherlant aimait à citer : « Les dieux eux-mêmes luttent en vain contre la bêtise. » Puis je vais à la piscine où je retrouve Serge Camps et son amie Olga. Plusieurs jolies filles draguables, mais j'ai rendez-vous à 17 heures avec Élisabeth. Je suis impatient et heureux de retrouver celle-ci, passionnée, belle, amoureuse, vivante, intelligente, drôle, lumineuse. Je l'aime. Son amour est dans ma vie quelque chose de très important. [476]

Dimanche. Amour avec Marie-Élisabeth, puis avec Brigitte C. Marie-Élisabeth étant chez moi, François Coste (le journaliste du *Bien public* qui a une femme ravissante prénommée Aleth) me téléphone de Dijon : notre ami Jacques S. s'est suicidé. Il s'est donné la mort au moment même où sa fille accouchait. Cette mort me navre mais ne me surprend pas. Jacques m'avait souvent dit que *jamais* il ne se laisserait arrêter par les flics, jeter en prison.

Mardi. Reçu ce matin une lettre de Zohra, adorable de sensualité fraîche et poétique. Hier, je ne suis allé à aucun des cocktails littéraires où j'étais convié, ni à la projection du film de (*un blanc*). Je suis resté au lit avec Élisabeth, montée chez moi après son oral à la Catho.

Je lis *Cinéma 82* (livraison de juin).

En 1964, Godard disant à Fritz Lang : « Vous avez fait quarante-deux films... » Et Lang de s'écrier : « Ô mon Dieu, c'est beaucoup trop ! »

Fritz Lang : « Un metteur en scène ne doit pas parler, il ne doit pas écrire, parce qu'il doit dire ce qu'il a à dire avec le film. S'il a besoin du mot, de l'écriture, pour dire ce qu'il voulait dire, ce n'est pas un bon film, ni un vrai metteur en scène. »

Jeudi. Hier, à la piscine, Nadia D. a surgi près de moi, plus belle, plus émouvante que jamais. Elle me parle d'*Ivre du vin perdu* qu'elle a beaucoup aimé.

— Il m'a rappelé l'atmosphère un peu mélancolique de *Nous n'irons plus au Luxembourg*.

— Et tu y as retrouvé M. Dulaurier !

Elle approuve, rieuse, battant des mains.

J'adore son rire, sa magnifique denture, ses lèvres pleines que j'ai tant et tant baisées, sa belle santé.

C'est la première fois qu'on me dit que *Nous n'irons plus au Luxembourg* est un roman mélancolique. [477]

Le soir, dîner avec Ray Carandang, l'attaché culturel philippin. Il est amoureux de Paris, moi de Manille, et nous nous entendons bien.

11 juin. 11 h 15, dans l'autobus. Je viens de faire l'amour avec Brigitte, débarquée chez moi aux aurores. Hier, en fin d'après-midi, avant le dîner avec Dominique d'Qllone et Alexandre Rozier, deux heures et demie d'amour, délicieuses, avec Zohra. Cet après-midi, à 17 h 30, Élisabeth sera chez moi et nous nous aimerons. Demain matin, à 9 heures, ce sera le tour de Manon, qui me téléphone sans cesse et paraît très amoureuse de moi.

Je suis sans nouvelles de la jeune Marocaine, rencontrée vendredi dernier lors de ma causerie devant les élèves du Cours X., qui devait m'écrire, me téléphoner...

17 h 40, entre la piscine et le grenier. **Élisabeth** doit poireauter depuis dix minutes devant ma porte. J'ai été retardé par **Isabelle de L.** rencontrée impromptu à 15 heures, alors que je quittais la piscine — où j'avais fait un saut après la réception philippine au Crillon et le déjeuner avec **Alfred Eibel** — pour me rendre au *Monde* où j'avais rendez-vous avec **Jacques Fauvet**. **Isabelle** m'a accompagné rue des Italiens, puis nous sommes retournés à la piscine où nous avons flirté au solarium du premier étage, et de façon très poussée, car nous étions presque seuls. Puis, dans la cabine 41, **Isabelle** s'est agenouillée devant moi, a baissé mon maillot de bain et m'a moelleusement sucé.

Je vais être en retard, mais pour me faire pardonner je vais me jeter sur **Élisabeth**, la dévorer, la posséder en con, en cul, la faire crier de plaisir.

« Créé par la nature avec des goûts très vifs, avec des passions très fortes ; uniquement placé dans ce monde pour m'y livrer et pour les satisfaire... » (Sade, *Dialogue entre un prêtre et un moribond*).

Samedi. Amour de 9 à 11 avec **Manon**, chez moi, après une nuit blanche, due sans doute au café très fort bu hier soir chez **Roger de La Chavonnery** (un dîner amical avec **François Jarricot**, **Jean-Paul Cluzel**). J'étais plutôt vasouillard ce matin (insomnie et cauchemars mêlés), mais l'arrivée de l'adorable **Manon** a tout rétabli.

« Tut-tut. Bye bye. Ça s'écrit avec un *i* grec. »

Marie-Élisabeth. Son beau regard, inquisiteur et vert. Elle me dit :

— Quand vous êtes avec moi, vous louchez toujours sur les petites minettes qui passent, j'en ai marre, je vous déteste, bye by e! Je suis persuadée qu'Antoine se comportait beaucoup mieux avec Cléopâtre.

Couturière de *L'Alouette*. **Jean Desailly** est pris d'un malaise après l'entracte. Derrière moi, une fille brune, aux cheveux courts, très belle. Malheureusement je suis avec **Pascale**. Il faudrait toujours être seul, et cela me fortifie dans le peu de goût que j'ai de sortir « en couple » avec mes maîtresses, de les voir en dehors du lit.

La Rochefoucauld, **Byron**, **Schopenhauer**, **Cioran**, loin de me saper le moral, me rendent fier d'être celui que je suis. Ils me ragaillardissent. Le pessimisme est une vitamine. La meilleure.

Mardi après-midi. Je travaille à mon entretien sur le suicide. **Élisabeth**, allongée sur mon lit, révise son latin.

ÉCRITURE D'**ÉLISABETH**. *Virgo est amore pulchrior facta est.*

Ce matin, lettre très vibrante de **Hadda**, l'élève de **X.** entrevue le 4 juin, lors de ma causerie. Elle a lu *Ivre du vin perdu*. Je recopie ici un fragment de cette lettre si sensible :

« Depuis ce 4 juin 1982, je ne cesse de penser à vous. J'ai [479] été assaillie par votre présence, assaillie par votre regard, en plein cœur, l'étincelle de votre œil (vos yeux en un seul feu bleu), d'une façon tellement, tellement agréable. [...] J'ai lu *Ivre du vin perdu*, je poursuivais cette rencontre qui peu à peu m'effrayait et plus tard me captivait entièrement. Je voyais Nil vivant la mort au quotidien et je ne l'ai aimé que lorsque j'ai su qu'il le savait.

« Pendant toute la lecture, j'ai eu l'impression d'un être invisible, manipulant les fantômes de son passé, dans un laboratoire, avec une précision exacte. Votre écriture. Parfois laissant apparaître, rugir ce qui a été [...] comme finalement dans un laboratoire, une morgue. Et cet être : un fantôme. J'ai eu tellement peur dans ce livre et je l'ai aimé tellement. J'ai envie de vous rencontrer. »

Tout me plaît dans cette lettre, y compris la bizarre ponctuation.

Hier, autre belle lettre, de **Zohra** cette fois :

« Mon amour cristal, le flash de l'éclair orageux ne sera plus jamais synonyme pour moi de peur. Ce sera désormais l'éclair de ton sourire quand j'étais dans tes bras jeudi soir. C'est la fuite éperdue de nos corps enlacés qui se désiraient face à l'orage, face à la pluie qui cognait de son eau le sol [...]. **Gabriel**, mon amour, comme c'était fantastique le rire enfantin de notre joie commune, de notre plaisir à être ensemble. J'ai raconté à **Brigitte** tout cela, le flash du Bon Dieu, le petit ange qu'il avait envoyé. Oui, tout cela relevait du paradis. [...] Voilà, mon tendre amour, toute ma gourmandise de toi. Je t'embrasse plein et partout, partout. A vite de te retrouver. Ton

amante pleine de désir de toi. »

Marie-Élisabeth, Élisabeth, Pascale m'écrivent, elles aussi, de très belles lettres d'amour, mais ce sont des jeunes filles de la bonne société, des filles qui font des études. Hadda, Zohra sont des enfants d'émigrés nord-africains, des pauvres, et c'est pourquoi ce qu'elles m'écrivent m'émeut tant, me semble si digne d'être noté.

J'ai téléphoné à Hadda. Je la vois vendredi soir (elle ne peut [480] pas avant). Pour elle, j'ai décommandé Olivier Mauraisin avec qui je devais dîner ce jour-là. Mauraisin est un excellent journaliste qui a écrit un bel article sur *Ivre*, mais la littérature, chez moi, passe après l'amour, le désir, la curiosité d'une nouvelle conquête.

C'est toujours avec jubilation que j'ouvre le *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* de mon cher Sainte-Beuve et en relis quelques pages au hasard. Sainte-Beuve compare Chateaubriand à ces courtisanes qui ont dans leur chambre un crucifix et qui, lorsqu'elles se mettent au lit avec un client, tirent un rideau qui voile l'image du Christ. Selon lui, le christianisme de Chateaubriand ressemblerait à ce mixte de crucifix et de rideau « qu'on tire à volonté, qui permet tout et n'empêche rien ».

Comme c'est bien vu ! et spirituellement dit ! Quand je lis ça (tome 1, page 288), je ressens une grande complicité avec Chateaubriand (ma religion ressemble beaucoup à la sienne), et une admiration vive pour Sainte-Beuve, ce fin scrutateur des âmes.

Vendredi, Jacques Fauvet, que j'ai vu entre mon déjeuner avec Fred et mon flirt avec Isabelle de L. à la piscine, m'a dit :

— Toute ma vie, j'ai eu les ennuis. Maintenant, ce sera l'ennui. Je ne suis pas un homme de pensée, mais un homme d'action. Je ne suis pas un écrivain, mais un journaliste. Je ne suis pas, comme vous, un créateur. Et je n'ai pas votre style de cristal.

Tout cela parce que je lui demandais si, après avoir pris sa retraite (il quitte *Le Monde* cet été), il pensait écrire ses Mémoires.

Ce matin, il m'a parlé, un sourire aux lèvres, du père de M., qui demain participe pour la première fois à une réunion du comité de surveillance du *Monde*, où il a été élu.

— Sait-il que je sais que vous êtes l'amant de sa plus jeune fille ? m'interroge-t-il. [481]

Je lui réponds en riant :

— Il doit bien se douter que je n'ai rien à vous cacher ; que vous êtes mon directeur... de conscience.

Précisément, hier après-midi, M. m'a fait une scène (méritée) : elle a téléphoné chez moi et c'est Élisabeth qui a répondu.

Avant-hier, en fin d'après-midi, amour fou avec Zohra. Je dîne avec elle et son amie Brigitte (qui n'est pas Brigitte C.) lundi prochain. J'espère que Brigitte se montrera plus curieuse et sensuelle que cette peste morne de Sabine.

Chateaubriand sur la religion de Rousseau : « Ce fantôme de christianisme, tel quel, a quelquefois donné beaucoup de grâce à son génie. »

Ce matin (16 juin, 8 h 30), à Saint-Louis-en-l'Isle, obsèques de Georges Ferney. L'église était presque vide. Nous avons en commun certains goûts, et aussi le courage. C'est pourquoi, bien que je ne fusse pas de ses intimes, j'étais là, moi.

Dans la vie publique, comme chez les filles publiques, ce qui me gêne, ce n'est pas le nom, c'est l'adjectif.

En deux jours, deux femmes — Odette Goncet et la journaliste des *Nouvelles littéraires* — m'ont dit qu'elles ont lu *Ivre* et qu'elles ont été frappées par le caractère totalement désespéré de ce roman. C'est vrai, mais quoi ! J'avance dans la vie avec un œil fixé sur mon passé et l'autre fixé sur ma tombe. Qu'on ne me demande pas d'écrire des romans optimistes. J'ai déjà bien du mérite à ne pas *loucher* !

19 juin. Délicieuse (et épuisante) nuit d'amour avec Hadda. Il est 11 heures et je me plonge dans Constantin Léontieff, mais je n'ai pas la tête au byzantinisme : j'ai la tête, le cœur, la peau pleins de la passionnée Hadda. « A présent, nous sommes amants. Si une autre femme vous touche, [482] je la tue », m'a-t-elle dit ce matin. Bigre ! Cette belle sectatrice de Mahomet va m'en faire voir de toutes les couleurs, je le sens !

Deux phrases de **Léontieff** que je citerai cet après-midi (mon intervention lors du colloque sur la Russie, à la faculté Dauphine) :

« Nous tous, et moi le premier, nous sommes impuissants ; l'Orthodoxie manque de vrais défenseurs. Pouvons-nous réellement espérer une renaissance profonde et durable de la Vérité et de la Foi dans notre misérable et infortunée Russie ? »

« Je ne comprends pas les Français. Ils sont capables d'aimer et de servir *n'importe quelle* France. Je veux pour ma part que ma patrie soit digne de mon estime. Et il faudrait user de contrainte pour m'amener à supporter *n'importe quelle* Russie. »

Samedi (après mon exposé, pendant celui de **Dimitri Stolypine**).

Manon, Brigitte, Marie-Élisabeth, Pascale, Marie-Pascale, qui n'ont pas cessé de me téléphoner ces derniers jours et que je n'ai pas pu voir, que je n'ai pas pu aimer.

— Dès que je vous ai vu, chez **X.**, j'ai eu envie que vous deveniez mon amant, m'a dit **Hadda**.

De fait, au Dôme, où je l'avais invitée à dîner, c'est elle qui, la première, m'a pris la main, m'a baisé les lèvres ; c'est elle qui m'a demandé de « dormir » chez moi. Nous nous sommes couchés vers 23 h 30 et ce n'est qu'après 3 heures du matin que nous nous sommes assoupis — après avoir fait l'amour de toutes les façons.

Sur une feuille de papier datée de 64, je lis ces lignes, écrites de ma main :

« Quand je scrute mon cœur, qu'y vois-je ? La négation, l'orgueil, le désir de jouir, le dédain et le doute. »

Seigneur ! comme j'ai peu changé ! [483]

Mardi 22 juin, 17 h 30. **Élisabeth** me quitte à l'instant. Nous nous sommes aimés. La nuit dernière, c'est avec **Zohra** et son amie **Brigitte** (cela me fait deux **Brigitte** maintenant) que j'ai dormi, ou plutôt peu dormi.

— Je n'ai jamais fait l'amour. Je ne prends pas la pilule.

Ce n'est qu'avec **Zohra** que j'ai, au sens propre, fait l'amour. Avec **Brigitte**, je me suis borné aux baisers, aux caresses, mais c'était follement excitant d'être ainsi au lit avec ces deux jolies filles nues. J'avais mon sexe au plus profond de **Zohra** et simultanément je dévorais de baisers la bouche et les seins vierges de **Brigitte**. Très excitant et voluptueux. La nuit précédente, j'avais dormi chez l'autre **Brigitte**. Ce fut, là aussi, des heures d'une extrême sensualité. Beaucoup de plaisir.

Ce soir, à 19 heures, **Hadda** — qui semble absolument toquée de moi — vient dans mon placard. Là encore, cela va être une nuit blanche. Pourtant, il faut que j'achève de revoir mon entretien sur le suicide. **Christian Chabanis** rentre ce soir de Rome et va certainement me téléphoner dès demain.

Mercredi 23. Soirée et nuit d'amour avec **Hadda**. Elle est très amoureuse de moi et me le prouve de manière délicieuse. Nous nous sommes aimés de toutes les façons possibles (« Prends-moi comme un petit garçon ») de 19 heures à 2 heures du matin — avec la roborative pause du dîner. Je suis très fatigué, car ces prouesses s'additionnent à celles de ces trois dernières nuits : **Brigitte** n° 1, **Zohra** et **Brigitte** n° 2, **Élisabeth**.

Véronique Blamont m'interroge sur la beauté (pour *Playboy*).

La beauté est, avec l'amour, l'un des noms humains de Dieu. Elle est, avec l'amour, l'une de nos deux voies d'accès au divin.

Pour un homme, être beau n'est pas très important, mais cela lui rend la vie plus facile. Les gens sont volontiers platoniciens [484] et pensent que derrière un beau visage se cache nécessairement une belle âme. Ils vous font confiance.

Je trouve les hommes adultes fort laids. Si j'étais une femme, je serais lesbienne.

24 juin. Le plombier campant chez moi, je ne vis plus qu'à l'hôtel où j'ai fait, hier après-midi, l'amour avec **Élisabeth**, et cette nuit avec **Maria**.

J'avais retrouvé **Maria** chez **Béatrice** et **Giuseppe**. Ai fait à cette occasion la connaissance d'une amie de **Béatrice**, **Virginie**, dix-huit ans, plutôt belle et attirante.

« Laisse-moi t'aimer », m'a dit, dans la nuit de mardi à mercredi, **Hadda** (nuit délicieuse et, à nouveau, épuisante). Et **Manon** qui débarquera demain matin à l'hôtel ; et **Brigitte** que je verrai peut-être ce soir ; et **Élisabeth** que j'attends d'un instant à l'autre (il est midi).

J'ai dit en décembre à **Chancel** que j'avais le sentiment d'avoir donné avec *Ivre du vin perdu* mon *opus magnum* et que je n'avais pas l'intention de faire de sitôt gémir les presses d'imprimerie. Oui, heureusement que *Ivre* est derrière moi, car je suis totalement dévoré par ma vie amoureuse et n'ai pas le loisir, ni d'ailleurs l'envie, d'écrire une ligne.

Guy Hocquenghem, qui m'a interviewé hier après-midi à Europe 1, m'a dit qu'il avait lu dans la presse que le C.N.L. m'avait accordé une année sabbatique. Mais toute ma vie depuis le temps du quai des Grands-Augustins n'aura été qu'une éperdue année sabbatique. Oui, en vérité, le sabbat.

— Vous avez déjà tout vécu, ce n'est pas drôle avec vous (**M.-É.**, à la terrasse de Pons, le samedi 26 VI, 13 h 25).

ÉCRITURE DE **MARIE-ÉLISABETH**. Bisous **M.-É.**

— Vous avez l'air d'un chasseur caché derrière un arbre, qui guette sa proie ; vous avez l'air d'un braconnier.

(**Marie-Élisabeth**, à propos de mon comportement avec les jeunes personnes qui passent devant nous.) [485]

Dimanche matin (à l'audition X., la première année, où je suis venu pour **Lydia Blimovitch**).

Vendredi matin, amour avec **Manon**, puis audition au théâtre de la Madeleine (je trouve **Hadda** très bien, mais ses professeurs ne partagent pas mon avis ; je sens, et j'en souffre, contre elle une injuste animosité). Après l'audition, **Hadda** et moi nous nous sommes embrassés dans un coin sombre, nous cachant de ses camarades et des profs. Cela m'a rappelé l'époque où j'allais dans la cuisine des **Struve** embrasser Tatiana en cachette. Puis réception du *Monde* à l'Opéra et dîner avec **Thierry Garcin**.

Samedi: le matin, flirt avec **Marie-Élisabeth** ; l'après-midi, amour avec **Élisabeth**. Dernière séance amoureuse avant son départ pour la Corse. Je dîne chez les **X**. Mon filleul et son ami **Paul** sont très bien élevés, ils ressemblent au petit garçon que j'étais à leur âge. Après le dîner, ils fabriquent des bombes à eau en papier qu'ils jettent du balcon.

— Nous visons les vieilles dames parce que c'est plus mou, m'explique **Laurent**.

Raskolnikov est un byronien, un beau garçon fier dont le modèle est **Napoléon**. Les metteurs en scène qui adaptent *Crime et Châtiment* sur la scène se trompent lorsqu'ils en font un pauvre hystérique, une sorte de voyou hirsute. Raskolnikov n'avance pas dans la vie la tête penchée, le dos courbé. C'est un complet contresens que de le représenter ainsi. J'aimerais une fois dans ma vie, au théâtre, voir un Raskolnikov cynique, hautain, froid, supérieur. C'est un tel homme, et non une larve molle, que rachète, et convertit, et sauve l'amour christique que lui voue Sonia. C'est cela le sens du roman, son mouvement profond.

Svidrigaïlov, lui aussi, est un *gentilhomme*.

Lundi 28. Hier, audition **X**. (1^{re} année). Les élèves — même **Blimovitch** — me traitent avec froideur : à l'évidence, mes amours avec **Hadda** font des jaloux (et peut-être des jalouses). [486]

Puis je vois **Christian Chabanis** à qui je remets mon texte sur le suicide, je passe à l'hôtel faire l'amour avec **Brigitte** et retourne chez **X**. : dîner et délibération du jury. Les élèves attendaient dans un café de l'île Saint-Louis. À 23 h 30, nous sommes descendus leur dire les résultats. **Blimovitch** — reçue en partie grâce à mon intervention — n'est pas là.

Il est 11 heures du matin. J'écris ceci à l'hôtel. Ce matin, j'ai écrit à **Élisabeth** (dont j'ai reçu une lettre très amoureuse) ; j'ai téléphoné à **Pascale**, à **Manon** et à **Hadda** qui me rejoint ici dans une heure. Le tourbillon.

Je lis *Sources* d'**Olivier Clément**.

Les deux « passions-mères » : la gloutonnerie et l'orgueil (p. 121).

« Le péché et l'humilité valent mieux que la vertu assortie d'orgueil » (p. 139).

Au désert d'Égypte, des frères rassemblés autour de l'abbé Sisoé, mourant, lui demandent une « parole ». Et lui de répondre : « Comment pourrais-je vous dire une parole, alors que je n'ai pas encore commencé de me repentir ? » (p. 143).

Pour l'ascèse chrétienne, les passions sont des « usurpations », des « déviations destructrices », des formes d'« auto-idolâtrie » (p. 152).

Olivier Clément cite le Pseudo-Macaire : « Le cœur est un abîme » (p. 153).

Le bouleversant texte de Denys l'Aréopagite sur le débauché qui « participe au Bien par l'écho affaibli qui demeure en lui de la communion et de la tendresse » (p. 160).

L'ennui, c'est qu'après avoir lu ce livre j'ai la sensation d'avoir tous les défauts, de commettre tous les péchés, tel ce personnage de *Trois Hommes dans un bateau* qui, lisant un dictionnaire médical, a l'impression d'être atteint de toutes les maladies (excepté l'hydarthrose des femmes de chambre).

Dimanche, fin d'après-midi. Scène hystérique d'Isabelle de L. qui m'a guetté pendant plusieurs heures, à mon retour m'a [487] suivi dans l'escalier, a tenté de rentrer de force chez moi, m'a griffé tandis que je l'en empêchais. Voilà quelques mois, c'est une autre Isabelle, Isabelle E., qui avait eu un semblable comportement. Les femmes sont folles.

« Tu es un amant merveilleux », m'a dit, avant-hier, Hadda. Je pense qu'elle exagère, mais il est exact qu'au lit je fais tout ce que je peux pour donner du plaisir aux jeunes personnes. Il y a plein de types qui sont plus jeunes, plus vigoureux, mieux montés que moi, mais avoir vingt ans et une grosse queue ne suffit pas. Il faut avoir aussi le feu sacré, et ça, c'est beaucoup plus rare.

Nuit du 5 au 6 juillet, après une soirée avec l'autre Brigitte (l'amie de Zohra). Nous nous sommes très bien caressés et (elle ne prend toujours pas la pilule) je l'ai proprement pédiquée.

Mardi. Diagnostic de Jacques Brousse sur mes maux : abus de soleil et surmenage sexuel.

Mercredi matin. Hier, de retour de la piscine, les appels des petites se sont succédé : Brigitte C., Hadda, Marie-Elisabeth, Marie-Pascale, Élisabeth (de Corse, en p.c.v.). Pascale a débarqué. C'est miracle qu'ainsi perpétuellement dérangé, sollicité, réclamé — car c'est moi que veulent toutes ces filles, moi dans leur lit, à leurs pieds, à leur disposition —, j'aie pu écrire ma chronique pour *Le Monde*. Enfin, « écrire » est un bien grand mot, car pour l'essentiel elle se compose d'un paragraphe de mes « Carnets » des *Nouvelles littéraires*, d'un paragraphe du *Carnet arabe* et d'un paragraphe de *Nous n'irons plus au Luxembourg*.

Cette nuit, rêve étrange qui, au réveil, me donne l'envie d'écrire un roman où j'utiliserais mes souvenirs de petite enfance sous l'Occupation. Mais je ne pense pas le faire jamais, ce serait trop triste. [488]

8 juillet. Piscine puis, de 19 à 21 heures, amour avec Brigitte C. À présent, nous sortons dîner et elle a exprimé le désir de dormir avec moi à l'hôtel. Cela ne me fait aucun plaisir. Après l'amour, j'aime à me retrouver seul ou avec des copains. Vive les lycéennes avec qui je couche à la sortie du lycée et qui à 19 heures rentrent chez papa-maman !

9 juillet. Brigitte n'est plus une lycéenne. Elle travaille à la poste, elle a vingt-trois ans et trouve naturel de passer la nuit avec son amant. Nous avons donc dormi ensemble à l'hôtel, mais je ne l'ai pas touchée. Ce matin, je n'avais qu'une idée : m'enfuir à Deligny. Et elle, pareissant au lit, n'en finissant pas de boire son chocolat. Bref ! *un poids*. Les femmes ! Quelle source d'encombrement, de perte de temps, de tourments inutiles ! Quelle plaie ! En vérité, la « drogue dure » dont parle Rodin dans *Ivre*.

Cet après-midi, je vois Hadda. Hadda qui me bombarde de lettres, de téléphones, d'une tendresse que je ne lui ai pas demandée et dont je n'ai pas besoin.

Dimanche, à la piscine. Hier, de 16 h 30 à 19 heures, exquise séance avec Hadda. Nous nous caressons très bien, je la possède en con et en cul, puis elle me fait jouir dans sa bouche. À 20 heures, je retrouve Pascale. Nous dînons, dormons ensemble à l'hôtel, mais nous ne faisons pas l'amour. Voilà combien de temps que Pascale et moi nous n'avons pas fait l'amour ? Ce matin, je me suis réveillé à 9 heures de mauvais poil. De mauvais poil pour n'avoir pas envie de baiser Pascale et de mauvais poil pour m'être levé si tard, car en été, lorsque je suis seul, je me lève à 7 h 30. Décidément, j'aime la solitude, j'aime me réveiller seul.

12 juillet. Dîner à La Coupole avec Marie-Élisabeth.

— Vous faites des grimaces ou vous mâchez ?

Je lui montre un couple en face de nous : un vieux petit bonhomme gesticulant et son gigolo style macho méditerranéen. [489]

- Tu vois, c'est l'enfer.
- Et nous, ce n'est pas l'enfer?

14 juillet. Après une soirée et une nuit délicieuses mais épuisantes, d'abord avec **Zohra** et **Brigitte**, puis avec **Brigitte** seule, je m'apprête à me rendre à la réception donnée par **Mitterrand** à l'Élysée. Ce matin, après le départ de **Brigitte**, téléphones successifs de **Manon**, de **Pascale**, de **Hadda**. Je vais mourir dévoré par toutes ces femmes.

Ce qui me manque, c'est un valet de chambre qui, quand le téléphone sonne, décroche et répond :

- Monsieur le comte est sorti.

Brigitte et **Zohra**. Ce que je vis avec ces deux filles mériterait assurément mieux que les quelques notes sèches, les brefs détails érotiques que je griffonne après que j'ai couché avec elles, mais je suis à ce point dévoré par le temps, par mes intrigues galantes, que je n'ai ni le loisir ni l'énergie de développer. Ce n'est plus le journal d'un amoureux, c'est la sténographie d'un libertin.

14 h 30. Je sors de l'Élysée. J'y ai échangé quelques mots avec **François Mitterrand**, bavardé avec **Laurent Dispot**, **François d'Orcival**, **Jean-Paul Aron**, **Charles Hernu**, mais le seul que j'aie été ému de voir, c'est le père de **Francesca**. Je l'ai laissé passer devant moi sans lui parler, et c'est seulement parce que la jeune femme qui se trouvait avec lui a remarqué mon regard qu'il s'est retourné et m'a vu. J'étais comme pétrifié. Chaque fois que je le revois, je pense violemment à **Francesca** et le passé ressurgit, infrangible.

C'est lui qui le premier a prononcé le prénom de **Francesca**. Dieu merci, il ne m'a pas dit « ce qu'elle devenait ». Nous n'avons évoqué que le passé, et l'été 74 où j'étais venu à Tournettes.

ÉCRITURE DE **MARIE-ÉLISABETH. M.-É.** chez **Guillemette de L.** 113 viale Rigghi 50137 Firenze. Bye Bye. XXX. Je vous aime. [490]

Rencontres avec Léon Chestov de **Benjamin Fondane**. Je me jette sur ce livre, je le dévore, je le savoure. C'est une lecture que j'attendais depuis l'âge de dix-huit ans (où j'ai découvert l'œuvre de **Chestov**). Comme j'en aurai quarante-six le 12 août prochain, il y a donc vingt-huit ans que je guette la publication intégrale de ces *Rencontres* dont je ne connaissais que des fragments. En certaines occasions, l'attente décuple le plaisir.

Vendredi 16. Hier, j'étais mort de fatigue après une soirée et une nuit d'amour très brillantes avec **Manon**. Cet après-midi, j'ai vu avec **Pascale Hammett** de **Wim Wenders**. Très bon.

18 juillet. Piscine, puis amour avec **Hadda**. Maintenant, je dîne seul dans un restaurant des Grands Boulevards. Ce matin, comme presque chaque jour, j'ai écrit une lettre très passionnée à **Élisabeth**, que j'ai eue au téléphone hier après-midi.

Hier, bon dîner avec **Richard Garzarolli** à La Coupole. Après, nous allons voir un navet, *Les Nuits folles de Caligula*, au Delambre, à côté du Dietetic-shop, parce que, trompé par l'affiche, j'ai cru qu'il s'agissait du *Caligula et Messaline*, ce film italien où joue **B.** et qui, en fait, ne sort à Paris que mercredi prochain. J'ai cru comprendre que c'est un film érotique. J'espère que **B.** y fait à l'écran ce que nous faisons dans mon grenier (et dans la cabine 41 à Deligny).

Une femme amoureuse veut toujours voir des photos de son amant quand il était petit. C'est une manière de court-circuiter son passé, de partir avec lui de zéro, de nier tout ce qu'il a pu vivre entre son enfance et l'instant où elle est entrée dans sa vie.

19 juillet. J'écris ma chronique pour *Le Monde*, « Les singes nus », assurément une des meilleures pages que j'aie écrites de ma vie. [491]

Mardi 20. Piscine, amour avec **Brigitte C.** de retour de Normandie, dîner avec **Philippe de Saint Robert** et **François d'Orcival**, qui s'est fait, voilà quelques jours, attaqué place de la Bourse par un type armé d'un couteau. Exactement le sujet de mes « Singes nus » !

Mercredi, 5 heures du matin. Je suis réveillé par une odeur âcre de fumée. Je pense tout d'abord que c'est dans mon rêve que ça fume, mais non je suis éveillé, et c'est cette odeur, ce parfum de fumée, qui m'a tiré du sommeil. Je me lève, vais à l'une des fenêtres de ma chambre

située au premier étage, tire les rideaux : devant l'hôtel, la rue est totalement encombrée de voitures rouges et les pompiers s'affairent en silence, comme dans un film muet.

Plus tard, je passe au *Monde* apporter ma chronique à **André Fontaine**. Pour la première fois, je serre la main du nouveau directeur, **André Laurens**, mais en fait ce ne doit pas être la première, car il m'affirme que nous nous sommes déjà rencontrés chez **Mitterrand** du temps de la Convention des institutions républicaines et du Club des Jacobins. Je n'en ai nul souvenir. Ensuite, piscine et amour avec **Manon** qui, après le plaisir, m'a fait un excellent massage chinois. Dîner avec **Sigfrid Burvenich** qui m'assure qu'un jour je lui aurais dit : « Je suis un rebelle profond ». De cela aussi, je n'ai nul souvenir, et en outre je m'imagine mal usant de l'adjectif « profond » de manière aussi impropre. Un regard, une nuit peuvent être profonds, et, à la rigueur, une rébellion ; mais un rebelle, non.

Sortant du couscous de la rue Monsieur-le-Prince, nous avons été surpris par un fort orage. Dans le café où nous nous sommes réfugiés, il y avait deux Anglaises, draguables, mais **Manon** m'avait vidé les couilles et j'avais surtout envie de dormir.

J'écris ceci en me rendant chez **Roger Peyrefitte** avec lequel je déjeune. Ce matin, appels successifs de **Brigitte C.** et de **Brigitte L.** Nous sommes le jeudi 22 juillet, 13 heures. [492]

Samedi. Le matin, amour avec **Pascale** ; l'après-midi, amour avec **Brigitte L.** et **Zohra**. En fait, **Zohra** ayant oublié pendant deux jours de prendre la pilule, nous nous bornons à des caresses. Elle nous regarde faire l'amour, **Brigitte** et moi. Beaucoup de tendresse complice. Jeudi soir, j'ai fait l'amour avec l'autre **Brigitte**, chez elle. Hier, j'ai passé une heure au Rostand avec **Bertrand Boulin** et **Philippe**, un gosse charmant, malicieux, passionné de Balzac.

À propos du suicide de **Jacques S.**, **Peyrefitte** m'a dit d'un ton pénétré :

— **Montherlant** m'a toujours conseillé de me tenir à l'écart des réseaux de la secte, de ce qu'il appelait les conventicules.

20 heures. Je dîne, seul, Chez Pento, rue Cujas, après avoir vu **Caligula et Messaline**. Cela m'a amusé, et légèrement ému, de voir **Betty** à l'écran, **Betty** qui, hier, en fin d'après-midi, de retour de Saint-Tropez, m'a passé un adorable coup de téléphone, me parlant de ce film avec beaucoup de drôlerie.

— Ma belle-mère l'a déjà vu et m'a trouvé moins mauvaise qu'elle ne le craignait. Je suis impatiente d'avoir ton avis. Juge-moi sans indulgence.

Elle me dit qu'elle a dévoré *Ivre du vin perdu* et qu'à la dernière page elle a regretté que le roman fût déjà fini.

Je suis épuisé. Je ne peux pas suivre le rythme.

Marie-Élisabeth m'a appelé de Florence ! Lettre d'amour de Manon.

Présentement, mes maîtresses en titre sont : **Marie-Élisabeth**, **Élisabeth**, **Pascale**, **Deniz**, **Manon**, **Hadda**, **Brigitte C.**, **Brigitte L.** et **Zohra**.

Je considère que je ne suis plus l'amant de **Marie-Pascale**, de **Pauline**, de **Betty**, d'**Isabelle E.**, etc., mais chaque fois qu'elles se pointent à l'horizon nous recouchons ensemble, ce qui prouve que ces ruptures ne sont pas de vraies ruptures.

Télégramme de **Jean-Jacques D.** Soudain, les Philippines me sautent à la figure. « Djane-Djack ! » [493]

Le couronnement des empereurs à Constantinople. Après le chant du *Trisagion*, le patriarche pose la couronne sur la tête de l'empereur au chant de l'*Axios*, repris par les évêques et toute l'assemblée. Pendant ces acclamations, un officier présente d'une main à l'empereur un vase rempli de poussière et d'ossements, de l'autre un flacon d'étoupe auquel on met le feu, « pour lui rappeler, au milieu de cette pompe flatteuse, la brièveté de la vie et le néant des grandeurs humaines » (Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, tome XVII, p. 164-165).

Dimanche 25 juillet, 19 heures. Ce matin, j'ai quitté l'hôtel à 10 heures. De 10 h à 11 h 30 je suis resté chez moi : j'ai fait ma toilette, j'ai écrit à **Élisabeth**. Durant ce temps, nombreux appels téléphoniques, mais j'avais branché le répondeur qui diffusait une chanson de **Charles Trénet**, « Que reste-t-il de nos amours... »

À 11 h 30, je suis parti pour la piscine. Il n'y avait que quelques habitués (**Pernod**, **Serge**). J'ai dragué une petite blonde, **Patricia**, mais elle était si con que je n'ai pas voulu pousser mes avantages : l'idée de passer la soirée et la nuit avec elle était au-dessus de mes forces. De retour chez moi — après avoir déposé ma lettre à **Élisabeth** avenue B. (elle rentre de Corse demain) —, j'ai trouvé sur mon palier un bouquet de fleurs et une lettre de **Brigitte**. Ce matin, sortant à 11 h 30, j'avais semblablement trouvé une lettre de **Pascale**. Appel de **Hadda** qui m'invite à l'Olympia

écouter **Montand** et à passer la nuit ensemble. Désirant être en bonne forme pour mes retrouvailles avec **Élisabeth** demain après-midi, je refuse. Au reste, je suis déjà convenu de dîner au Tourtour avec **Martin Spinga**, jeune énarque passionné de mes livres. Appel éploré de **Pascale**.

1^{er} août. Midi. Je suis dans le 82. Pour la première fois, je vais pénétrer dans l'appartement d'**Élisabeth**, profitant de l'absence de ses parents, de son frère, de sa sœur.

Depuis lundi dernier, le 26 juillet, je me suis consacré [494] presque entièrement à **Élisabeth**, rentrée de Corse. « Presque », car j'ai passé une soirée et une nuit avec **Hadda**, mais j'en ai gardé un vif malaise et le désir de ne pas recommencer. Je veux me resserrer dans mon amour pour **Élisabeth**, et toutes celles qui m'en distraient me pèsent, m'importunent, surtout celles qui me relancent inlassablement par lettres, au téléphone.

2 août. Piscine, puis avec **Élisabeth** photocopie de certaines lettres de **Montherlant** que m'a demandées **Sipriot**. Hier, journée adorable avec **Élisabeth**, d'abord chez elle, où nous avons fait pour la première fois l'amour dans son petit lit, puis à Notre-Dame, et enfin chez moi, où nous nous sommes aimés à nouveau. Je l'ai quittée à 19 h 30 et suis allé chez **Brigitte C.** Nous avons dîné en regardant un film (avec **Gabin** !) à la télé (!), puis nous nous sommes mis au plume. Elle avait ses règles. Je l'ai sodomisée, elle m'a caressé, sucé, mieux peut-être qu'**Élisabeth**, mais c'est **Élisabeth** que j'aime, c'est avec elle que j'ai le plus de plaisir à être.

Cet après-midi, **Élisabeth** étant là, appels de **Marie-Élisabeth** et de **Pascale**. C'est **Élisabeth** qui, à ma demande, a décroché le téléphone, qui me les a « passées ». Que leur dire ? « Vous êtes encore avec une petite minette », s'est plainte **Marie-Élisabeth**. Quant à **Pascale**, toujours sublime, elle s'est excusée de me déranger.

3 août. « T'écrire, quand j'avais seize ans, est ce que j'ai fait de plus intelligent dans ma vie », m'a dit **Élisabeth**, dimanche. **Pascale**, elle aussi, m'a écrit parce qu'elle aimait mes livres. Je me souviens encore des premiers mots de sa première lettre : « Ni Vénus, ni Junon... » En revanche, c'est moi qui ai dragué, séduit **Pauline**, **Betty**, **Marie-Élisabeth**, qui, lorsque nous nous sommes connus, n'avaient jamais lu une ligne de moi.

Hier soir, **Alain de Mijolla** m'a doctement fait remarquer que la différence d'âge demeure une donnée très importante.

— Nous sommes certains de deux choses: que nous mourrons [495] un jour et que nous sommes nés de gens plus âgés que nous. Si amoureuses qu'elles soient de vous, et si heureuses qu'elles soient avec vous, vos amantes savent que vous appartenez à la génération de leurs pères et de leurs mères, et non à la leur.

Ces psychanalystes sont indécrottables. **Mijolla** oublie que « Les jeunes avec les jeunes, les vieux avec les vieux » est une règle toute récente. Il suffit de lire l'ancienne poésie chinoise, ou persane, ou latine, ou arabe, ou de considérer les mœurs européennes au Moyen Âge, à la Renaissance et jusqu'au siècle dernier, pour comprendre que les amours d'un homme d'âge mûr avec une jeune fille n'ont été pendant des siècles, et sur la planète entière, ni un scandale ni une exception, mais la norme, la nature même.

Mijolla n'a encore rien vu. Un jour, j'appartiendrai à la génération, non des pères, mais des grands-pères de mes jeunes amantes. Ce sera encore plus chic !

Je donne toute l'œuvre de **Freud** pour les trois feuillets de *Booz endormi*.

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une Moabite...

4 août. Lundi, **Élisabeth** se trouvant chez moi, et moi relisant les lettres de **Montherlant**, je l'ai priée de répondre au téléphone qui sonnait sans arrêt. **Pascale** et **Marie-Élisabeth** ayant appelé, j'ai eu droit le lendemain à deux scènes de drame : pleurs de **Marie-Élisabeth**, palpitations cardiaques (*sic*) de **Pascale**. Que faire? Ce matin, lettres de **Brigitte C.**, qui s'imagine que nous vivons un grand amour, de **Maria**, qui veut me voir à son retour, de **Deniz**. Cet après-midi, séance amoureuse avec **Manon**. Ce matin, je vois **Hadda** qui, l'autre nuit, a oublié chez moi ses lunettes. Etc., etc. *Il faudrait faire le vide.*

À la bibliothèque du VII^e avec **Élisabeth**. Pendant qu'elle choisit des livres, je feuillette un recueil d'articles de **Guillemin**, [496] lis celui sur le *Rancé* de **Chateaubriand**, qui est d'une malveillance extraordinaire. **Guillemin** va jusqu'à reprocher à **Chateaubriand** d'avoir dans *Vie de Rancé* repris un passage de son *Essai sur la littérature anglaise*, comme si un écrivain n'avait pas le droit de se citer, de répéter plusieurs fois la même chose, et parle à ce propos d'« impudence » ! En cette

occasion, c'est **Guillemin** l'impudent.

À 11 h 30, ayant quitté **Élisabeth** au pied de sa maison (baisers d'adieu dans le bus, au cas où ses parents nous verraient dans la rue), je rejoins **Hadda** aux Champs-Élysées. Je lui rends ses lunettes, nous buvons un verre, puis elle m'accompagne sur la rive gauche. Libre jusqu'à 18 heures, elle avait très envie de venir faire l'amour chez moi, mais j'ai dû refuser, puisque à 16 h 30 j'ai rendez-vous avec **Manon**.

Samedi 7. Depuis le début de la semaine j'ai fait l'amour avec **Élisabeth** chaque jour, avec **Manon** mercredi, avec **Pascale** (nuit de jeudi à vendredi), avec **Marie-Élisabeth** vendredi.

Hier, vendredi, de retour de ma nuit chez **Pascale**, j'ai fait l'amour avec **Marie-Élisabeth** sous toutes les coutures, puis j'ai été interviewé pendant une heure au Poste parisien par **Sylvie Lamour**. **Élisabeth** m'y a rejoint et nous nous sommes promenés jusqu'à la fin de l'après-midi. J'ai dîné et dormi chez **Pascale** où j'ai vu, à la télévision, un film français, médiocre, mais au thème très matznevien : l'amour-passion unissant un garçon de quinze ans et une jeune religieuse.

Vivre à fond mon amour pour **Élisabeth**, « construire » quelque chose de durable avec elle ? Oui, je le désire. Pourtant, je le sais, j'en ai la confirmation chaque jour, les liens qui me lient à **Marie-Élisabeth**, à **Pascale**, voire (mais c'est différent, elle est mariée) à **Manon**, sont tels qu'il est hors de question que je puisse les rompre. Sauf à partir avec **Élisabeth**, à quitter la France.

Je pense à mon père, à celui de **Tatiana**, à ces adolescents de la noblesse russe qui avaient entre dix et quinze ans en 1917 : la génération perdue. [497]

« Une tentative de suicide exige une certaine somme de misère, de désespoir et de passion » (Agatha Christie, *L'Heure zéro*, page 58).

12 août. Lettre de **Deniz**, mot dans la boîte de **Marie-Élisabeth**, appel de **Pascale**, d'**Élisabeth** (que je verrai en fin d'après-midi), mais rien de **Tatiana**, ni de **Francesca**, ni de...

À la piscine, j'ai offert le champagne aux vieux de la vieille pour fêter mon anniversaire et mes vingt-cinq ans de Deligny. Il y avait là **Roger Perrin**, **André (Pernod)**, **Robert**, **Christian**, **Alain Lootgieter**, **Daniel Palas**. C'était amical, et aussi un peu mélancolique, comme le temps qui, déjà, un 12 août, sent l'automne.

Le soir, dîner chez **Pia Daix** avec **Nathalie George** (sa meilleure amie) et **Philippe de Saint Robert**. J'aurais pu amener avec moi **Marie-Élisabeth**, ou **Élisabeth**, ou **Pascale**, mais j'aimais autant être seul. En ville, je n'ai aucun plaisir à jouer au couple.

Philippe me parle un peu de mon thème astral. « La Maison 8, à la fin, c'est la sexualité et la mort. » Très intéressant. D'ordinaire, le sexe est associé à la vie, mais en réalité, il a partie liée avec la mort. Je le savais déjà et suis enchanté d'apprendre que les astres sont du même avis.

15 août. J'accompagne **Élisabeth** à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Ridicule messe à la guitare. En revanche, hier, très bel office de vêpres à Saint-Irénée avec **Marie-Élisabeth** qui avait passé l'après-midi chez moi.

Comment peut-on être catholique aujourd'hui ?

Hier, j'ai retrouvé avec plaisir le corps, les caresses de **Marie-Élisabeth**. Cet après-midi, je retrouverai ceux de **Hadda**. Mardi, je partirai pour Bruxelles où m'attend **Deniz**.

Manon est en Vendée. **Brigitte n° 2** est en Irlande. **Brigitte n° 1** me téléphone tout le temps, mais quand la voir ?

Je devrais achever d'écrire la préface de *L'Archange*. Je ne [498] le fais pas, je ne fais rien que l'amour et filer à Deligny dès qu'il y a un rayon de soleil.

Presque tous ces derniers jours j'ai dormi chez **Pascale**. Je dis « chez » et non « avec » (comme **Gide**, dans *Paludes*), parce que je suis tant épuisé par les autres que ce ne sont même pas des « simulacres anodins », et cela me met mal à l'aise car je sais que **Pascale** est trop fine pour ne pas deviner la cause de mon manque d'ardeur.

Mardi 17. Attendant le R.E.R. qui me conduira à la gare du Nord, je songe au déjeuner de dimanche avec **Jean-Claude B.** et son ami, l'éditeur suisse. Notre conversation sur les femmes. Ils sont l'un et l'autre plutôt beaux garçons, ils ont beaucoup d'argent, mais leurs propos, leurs récits montrent que ce ne sont pas des séducteurs. De fait, ma vie privée est inouïe à comparaison de celle de la plupart des hommes. Sans même parler de ceux qui, pour baiser, doivent prendre un avion pour la Tunisie ou la Thaïlande.

Dans le train. Dimanche après-midi, amour avec **Hadda** (délicieux). Le soir, je n'avais aucune envie de baiser **Pascale**, j'avais envie de dormir, **Hadda** m'ayant vidé, aspiré jusqu'à la moelle. J'ai néanmoins honoré **Pascale**, car c'était la dernière nuit que je passais chez elle — sa mère rentrant aujourd'hui de vacances. Je ne voulais pas qu'elle eût l'impression que je ne la désirais plus. Comme l'a écrit *// Nostro*, « le démon du bien ».

Hier après-midi, de retour de la piscine, amour avec **Élisabeth**. « Je n'ai pas de secrets, moi », m'a-t-elle dit. Parfois, chez elle, des pointes de jalousie, de possessivité. Au demeurant, adorable.

Le train roule à vive allure. Bientôt je serai dans une chambre du Hilton avec **Deniz**. Je suis assez excité à l'idée de la revoir. Et heureux de revoir **Hergé**.

Bruxelles, 18 août. Je suis enchanté d'être descendu au Hilton et de claquer, durant ces trois jours que nous vivons [499] ensemble, un fric fou avec **Deniz**, qui n'a plus seize ans, qui en a aujourd'hui dix-neuf, mais qui est toujours tendre et voluptueuse. L'argent est fait pour être dépensé, et j'ai bien l'intention, jusqu'à ma mort, de ne jamais déchoir, de persister à tenir le haut du pavé. Il ne me suffit pas d'être, grâce à mes livres, un seigneur ; il m'importe plus encore de l'être par mon style de vie.

19 août, 11 heures du matin. Le train pour Paris est sur le point de quitter Bruxelles. Hier, après-midi vécu avec **Deniz** (qui m'a présenté sa sœur), puis dîner chez les **Hergé**.

Hergé, très amaigri, m'explique pourquoi son nouvel album (qui se déroulera dans le milieu de l'art, des collectionneurs de tableaux) avance si lentement.

— Le dessin, c'est l'écriture à la puissance dix. Pour donner vie à un personnage, il faut beaucoup d'énergie, c'est épuisant. Or toute l'énergie dont je dispose à présent, je la réserve à lutter contre la maladie, à survivre...

Noli me tangere (Marc, 16, 9). Le tableau de **Fra Bartolomeo** (Florence, 1517) où le Christ, vainqueur de la mort, représenté avec la bêche du jardinier, repousse d'un geste de la main, exquis de tendresse et de dédain, Marie-Madeleine, à genoux et tendue vers lui.

ÉCRITURE D'ÉLISABETH. Suicide **Montherlant**, *Cette camisole*, pages 72, 186.

Vendredi. Après-midi avec **Élisabeth** : exposition Delacroix au Pavillon de Flore, promenade sur les quais. Je veille à être très gentil, très attentif. Elle m'a écrit qu'elle souffrait de ne participer qu'à une partie infime de ma vie, et lorsque je lui ai demandé ce qu'elle entendait par là, elle m'a répondu ceci (qui est quasiment une phrase d'*Ivre du vin perdu* dans la bouche d'Angiolina) : [500]

— Quand nous nous quittons, je rentre chez mes parents, et toi tu vas dîner avec des amis que je ne connais même pas... Bref — et c'est la preuve que **Mijolla** se fourre le doigt dans l'œil jusqu'au coude — , notre différence d'âge n'empêche nullement **Elisabeth** de gamberger, de souhaiter partager entièrement ma vie. Je suis prêt à parier que, si je la demandais en mariage, elle accepterait illico.

Dimanche. Longuement rêvé des **Struve**. Réveillé à 8 heures, j'écoute l'émission orthodoxe à la radio — une émission que je n'écoute jamais depuis que j'ai cessé d'y participer en 73. Dialogue sur la place de la femme dans l'Eglise entre le père **Gabriel Henry** et **Élisabeth Behr-Sigel**. Ce rêve, ces vieux amis... Pourtant, tout cela est affreusement loin de moi. Une autre planète, une vie antérieure.

Les nuages teintés de rouge. Le soleil se reflète sur les parois métalliques et les verres de la tour Montparnasse.

Tendre, je puis l'être. Patient, non.

Lundi 30 août. Piscine à 9 heures du matin. Le temps se couvre. Je vais à La Table Ronde. Je traînasse. Je rentre, désheuré. Appel de **Chantal Lapicque**, mon attachée de presse chez Stock. Je devais déjeuner avec elle et j'ai complètement oublié! Il est 13 h 30. Je sors en hâte, cours jusqu'au restaurant. Si les nuages n'avaient pas surgi, je serais encore à Deligny et aurais posé un lapin à cette fille (qui a pourtant de beaux yeux). Quelle distraction ! Quel manque de sérieux ! Il n'y a pas, je crois, d'écrivain français qui soit plus indifférent à l'administration de son œuvre, plus éloigné du monde littéraire, que je le suis.

Hier, très belle journée. J'ai quitté la piscine à 18 heures, j'ai retrouvé **Élisabeth** avec qui j'ai passé une heure au Champ-de-Mars, puis j'ai rejoint **Pascale** avec qui j'ai dîné ; mais je suis rentré chez moi et ai dormi seul. [501]

À l'encontre de tant de célébrités viagères, Je travaille pour l'éternité.

Gwinner, sur **Schopenhauer** : « Il n'avait aucun sens du confort raffiné, de la décoration de son cadre de vie. Son logement donnait l'impression d'être un campement où l'on ne pense pas demeurer; c'était un appartement pour étranger sur la terre. »

Ce lecteur inconnu qui m'aborde à l'arrêt du 84, place Edmond-Rostand, me parle d'*Ivre du vin perdu* qu'il a lu deux fois et dans la foulée me déballe sa vie, me raconte que sa femme l'a plaqué, le laissant avec leurs trois enfants, pour partir avec un professeur de sociologie à la Sorbonne, spécialiste de la famille.

1^{er} septembre. Audition de fin d'année chez **Périmony**. **Agnès Dusautoir**, parfaite, comme toujours. La présence de **Élisabeth** m'a contraint d'être très froid, presque distant, avec **H**.

3 septembre. Hier, **Isabelle E.** m'ayant relancé, j'ai dîné et couché avec elle. Elle est toujours aussi explosive.

— Encore, encore longtemps, comme ça, j'aime, c'est bon, j'aime comme tu me baisses, etc.

Cela de 23 heures à 2 heures du matin. Elle m'a quitté sur des « Je t'aime ! » passionnés, mais cet après-midi, je l'ai croisée dans la rue tenant par la main un moustachu style garçon coiffeur !

4 septembre, 8 heures du matin, place de la Bastille, sortant de chez **Pauline** avec qui j'ai passé la nuit. Le soleil se lève au-dessus des toits, derrière la colonne. Une matinée vierge, neuve, impollue. Que Paris est émouvant, beau, toujours inattendu et renouvelé !

Dimanche 5, à Deligny. **Marie-Élisabeth**, qui a dormi chez moi, est venue pour la première fois de l'année dans cette piscine qu'elle déteste. Nous nageons puis nous nous étendons au soleil. Soudain, une voix au-dessus de moi ! C'est **Anne-Marie M.** ! Deligny 1962 ! Le plus amusant est que cette nuit, relisant *L'Archange aux pieds fourchus*, dont je remets cette semaine le manuscrit à La Table Ronde, je suis tombé sur plein de pages où je parle d'elle.

Hier, malgré la chaleur, j'ai quitté la piscine à 14 h 30 pour rejoindre **Élisabeth** à la Cinémathèque de Chaillot où l'on jouait *Les Amants de Vérone*. Je lui avais dit que je ne viendrais pas, et sa joie en me voyant apparaître dans la salle m'a fait oublier le désagrément de m'être rhabillé à l'heure la plus chaude. Et puis, je lui avais tant parlé de ce film de **Cayatte** que j'ai été heureux d'être auprès d'elle pendant la projection; heureux aussi de revoir Salou et Dalio.

Après, chez moi, où nous nous sommes aimés, puis j'ai retrouvé **Marie-Élisabeth** à Saint-Victor, où nous avons assisté aux vigiles. J'ai noté une phrase au cours de l'office (extraite du Livre de la Sagesse) : « La fascination du mal obscurcit le bien. »

Dimanche soir, dans le bus qui me conduit chez **Pierre Sipriot**, avec qui je dîne.

Elles ont raison de s'opiniâtrer, de s'accrocher, puisque celles qui s'accrochent, qui s'opiniâtrent, emportent la timballe. Si Marie-Élisabeth, rentrée avec moi de la piscine, s'était incrustée dans mon placard jusqu'à l'heure du dîner, j'aurais sans doute laissé mon manuscrit et lui aurais fait l'amour; mais, me voyant travailler, elle est, par discrétion, partie vers 16 heures. Aussi, quand à 17 heures **Brigitte n° 1** m'a appelé et a insisté pour passer « juste un petit moment » (traduire : « j'uste le temps de me faire sauter »), j'ai dit oui et nous avons baisé pendant trois quarts d'heure, très bien.

Avec **Marie-Élisabeth**, c'est comme toujours un mixte de tendresse et de coups de griffes. À la piscine, elle m'a dit : [503]

— Moi, je ne serai jamais une ex, une bonne amie qu'on revoit de temps en temps. Que dalle !

Et puis, aussi, ses expressions favorites :

— Faites gaffe ! Plouck ! Ta gueule ! Bye bye ! Des baffes ! Miséricorde !

Pierre Sipriot me cite ce mot de **Lamartine** : « La France est un pays élastique. On s'y relève de tout, même d'un canapé. »

Lundi soir. Après-midi amoureux avec **Manon**, de retour de Vendée, et ensuite, avec **Élisabeth**, *Le Garçon aux cheveux verts* de **Joseph Losey**, un film de 1948 dont, depuis mon enfance, j'entendais parler au Mac-Mahon et que personne n'avait vu (il n'était pas distribué en France).

6 septembre. Dîner chez **Pia Daix** avec **Christian Giudicelli**, **Conrad Detrez** et **Roger Vrigny**, très brillant et drôle.

Mercredi 8. Je n'aurais pas dû revoir **Isabelle B.**, que je savais hystérique et méchante (il faudra que je demande à un médecin pourquoi l'hystérie, qui est une maladie, va si souvent de pair avec la méchanceté, qui est un trait de caractère) ; je n'aurais pas dû fixer rendez-vous à **Hadda** après le spectacle de danses indiennes de **Manon** (où j'écris ceci) ; mais au contraire leur annoncer ma décision de ne plus les revoir, de rompre.

Hier, **Pascale** que j'ai vue courtement au Luxembourg, m'a dit : « Je voudrais être morte. » Sa vie familiale n'est pas heureuse, et moi je suis si peu présent, elle me devine si loin... J'ai assurément des remords, mais que faire ? Les journées n'ont que vingt-quatre heures.

Ce matin, sont arrivées les épreuves de mon entretien sur le suicide (qui paraîtra chez Fayard) ; et j'ai écrit ma chronique pour *Le Monde*. Après avoir mangé sur le pouce au Tourtour avec **Jean-Pierre Dumas** et **Jean-Claude Arnaud**, j'ai retrouvé **Élisabeth** à la bibliothèque du Centre Pompidou où j'ai travaillé [504] à ma *Diététique*. Puis nous sommes rentrés chez moi, à pied.

J'ai écrit une lettre de rupture à **Brigitte n° 2. Zohra**, elle, ne donne plus signe de vie.

Cela va me faire un drôle d'effet de voir **Manon** danser sur scène. Son mari est-il dans la salle ? En tout cas, il viendra certainement l'attendre à la sortie. Moi, c'est **Hadda**, l'amoureuse **Hadda**, c'est-à-dire la promesse d'une nuit blanche. Demain, je vais être frais ! Demain où, le soir, je dîne avec **Yves Édel** et **Hugo Marsan**. Ah ! les homosexuels ne savent pas leur bonheur ! La femme, cette drogue dure.

Jeudi 9 septembre, 20 h 30. Cette année, surplombé par les filles de l'extérieur, je n'avais quasi pas dragué à Deligny ; mais aujourd'hui, après que **Hadda** m'a eu quitté, je suis allé à la piscine (il faisait très beau) et là, voyant une mignonne adolescente, je n'ai pas résisté au désir de lier connaissance. **Ghislaine V.**, dix-huit ans. Très vite, nous avons flirté. Pour être plus tranquilles, nous sommes montés au premier étage, qui était vide. Baisers passionnés. J'ai même sucé ses beaux seins.

10 septembre. **Ghislaine**, c'est parti mon kiki. Comme elle a, m'a-t-elle dit, des parents « autoritaires », ce sont encore des complications en vue. Hier, j'ai failli m'éloigner d'elle, ne pas lui adresser la parole, résister à la tentation, mais c'était impossible : ce corps adolescent bien en chair, ces jolis seins nus m'excitaient trop. Et puis, j'avais envie de vérifier une fois de plus le pouvoir de mon charme. Et c'est bien grâce à mon seul charme que, moins d'une heure après avoir fait la connaissance de **Ghislaine**, je dévorais sa bouche et ses seins de baisers. Ni mon nom ni mon visage ne disaient rien à cette fille : je n'étais pas pour elle un écrivain célèbre, mais un baigneur anonyme.

Je griffonne ceci au Luxembourg où je suis avec **Ghislaine** et l'équipe de F.R.3 (**Michel Vial**) qui me filme. Il fait beau Le soleil pâle de septembre. [505]

Samedi, à la piscine (11 h 30). Décidément, je suis voué au même type de fille. **Ghislaine**, draguée à Deligny jeudi et avec qui j'ai passé la journée d'hier, est, comme l'étaient **Marie-Élisabeth**, **Pascale**, **Élisabeth** lorsque je suis devenu leur amant, dotée de parents autoritaires, qui interceptent son courrier et qui ne toléreraient pas qu'elle prit la pilule. Résultat des courses :

— Sois sage, tu me promets d'être sage !

Bref, hier, après le tournage télé au Luco, nous sommes allés chez moi et y avons fait, au lit, tout ce qu'un homme et une femme peuvent faire dans un lit, sauf le coït proprement dit.

Ghislaine ne sait rien de l'amour. Elle a tout à apprendre. Et sentimentale avec ça. Jeudi, à la piscine, nous commençons à peine à nous embrasser, déjà elle me demandait :

— De quelle façon m'aimes-tu ?

Et hier, chez moi, tandis que je mangeais de baisers ses épaules, ses seins adolescents — c'est ce qu'elle a de mieux avec ses yeux verts et sa petite bouche d'infante — , elle a murmuré :

— J'espère que je ne suis pas pour toi qu'un jouet...

S'il est artiste, un homme qui a un tempérament religieux et qui, par ailleurs, vit ses amours avec intensité, nourrit naturellement son œuvre à cette double source spirituelle et charnelle. Il n'y

a là ni provocation, ni désir de choquer le bourgeois, mais la certitude que l'art n'a d'intérêt que s'il exprime les contradictions et les étrangetés du cœur humain.

Cet amalgame de l'éros et du sacré est d'ordinaire mal accepté par les cons, qu'ils soient de droite ou de gauche, athées ou dévots.

Si je choque, c'est parce que je n'ai pas honte de mes incohérences et confesse mes contradictions.

Mercredi 15. Hier, amour avec Marie-Élisabeth qui a débarqué chez moi avec sur ses belles lèvres sensuelles un charmant : [506] « J'ai très envie que vous me preniez dans vos bras. » Du coup, ce n'est que ce matin, me levant dès potron-minet, que j'ai écrit ma chronique pour *Le Monde*. Ensuite, piscine, déjeuner avec Péroncel-Hugoz, retour chez moi où Ghislaine me rejoint. Nous nous aimons pendant deux heures, je la gamahuche, je la sodomise, mais tant qu'elle ne prendra pas la pilule je m'abstiendrai de l'embrocher par-devant. Elle a une peau très agréable, des seins voluptueux, un mignon visage, et elle est pleine de bonne volonté, quoique fort inexperte. (J'écris ceci en marchant, boulevard Saint-Germain, je dîne chez Marc Lacroix, j'ai une faim de loup.)

17 septembre. Après avoir déjeuné chez Roger Peyrefitte, je rejoins Élisabeth à la bibliothèque de Beaubourg où je travaille à mon *Byron*. Faisant un tour pour me dégourdir les jambes, je vois une fille, plutôt jolie, genre américaine, qui lit *Vénus et Junon*, entourée de quatre ou cinq de mes livres étalés sur sa table. Seul, je l'aurais abordée. Avec Élisabeth, il n'en était pas question.

J'ai beau être blasé, ça m'a fait un curieux effet de voir une jolie fille plongée dans mon journal intime et prenant force notes. L'impudeur du diariste s'explique (en partie) par l'absence de contact entre lui et son public. D'ordinaire, je ne vois pas la tête des gens qui lisent mes carnets noirs, je ne vois pas l'expression de leur visage tandis qu'ils découvrent mes aveux, mes infamies, mes amours.

« Mais qui a vu, qui verra jamais l'homme tel qu'il est dans le secret de son âme mise à nu ?

» (Byron, *Le Corsaire*, I, X).

« Il se savait criminel, mais il ne lui paraissait pas que le reste de l'humanité fût meilleur que lui...

» (I, XI).

Le chant de Médora (I, XIV), c'est Laure devant Nil dans *Ivre*.

Samedi 18. Hier, j'ai quitté la bibliothèque pour retrouver Hadda, qui a passé la nuit chez moi et que je quitte à l'instant. Nuit épuisante — car avec Hadda il faut se donner à fond, [507] jouir plusieurs fois, et elle n'abandonne pas mon corps avant d'en avoir exprimé tout le suc — , mais bien voluptueuse.

J'écris ceci à la bibli. Officiellement, j'y ai rejoint Élisabeth, mais dans mon intime particulier j'espérais revoir ma jeune lectrice.

Mérimée note avec justesse que Byron, « au milieu des mouvements les plus impétueux de la passion », ne cesse pas de s'observer.

Sainte-Beuve écrit en 1843 : « J'ose affirmer que Byron et Sade ont été les deux plus grands inspireurs de nos modernes, l'un affiché et visible, l'autre clandestin, — pas trop clandestin. »

Samedi 18, le soir. Est-ce une fatalité ? Cette année, je n'ai guère dragué à Deligny, moins par vertu que par surpeuplement de ma vie érotique hors piscine ; et voilà qu'en moins de dix jours, et alors que la saison s'achève, j'y conquiers deux jolies filles avec une déconcertante facilité. Le jeudi 9 Ghislaine, et aujourd'hui Éa, une Vietnamiennne au ravissant visage (dents superbes, lèvres ourlées, pulpeuses, exactement comme je les adore), voix de contralto, intelligente, drôle. On s'est regardé, on s'est souri, et c'était parti mon kiki. Nous avons bavardé. Une heure plus tard nous flirtions. Nous sommes allés à pied jusqu'au Palais-Royal. Là, nous sommes passés à la librairie de Roger de La Chavonnery, où je lui ai offert *Vénus et Junon*, puis je l'ai déposée chez elle en taxi et je suis retourné en bibliothèque. Ma lectrice inconnue n'y était pas. En revanche, Élisabeth que j'avais quittée à 11 h 30 pour aller à Deligny y était encore ! À peine de retour chez moi (sans Élisabeth), appel de Ghislaine qui demande à venir : nous faisons mille choses et, pour finir, je jouis dans son petit cul. Je l'ai échappé belle : elle était venue me chercher à Deligny ! À quelques minutes près, elle me surprenait dans les bras d'Éa !

Ghislaine est une sentimentale.

— As-tu pensé à moi ? Trois jours sans se voir ! [508]

Dimanche 19. Journée divine avec Éa. À la piscine d'abord, où nous nous sommes retrouvés, puis chez moi où nous avons sublimement fait l'amour de 14 h 30 à 17 h 30. Elle est merveilleusement belle, tendre. C'est assurément une rencontre d'importance.

Tout ce qu'elle dit est brillant (« Quand je suis-arrivée en France, j'ignorais ce que signifiait le mot *intelligent* »), poétique (« La mort ? Je me la figure comme une sorte de balançoire noire »), délicieux. Elle chante avec un orchestre punk, elle tire à l'arc, elle est inattendue, fascinante.

21 septembre. Le temps est gris. Il y a dix ans, le soleil brillait d'un éclat pâle lorsque Montherlant s'est tué. Cette nuit, ce matin, j'ai été heureux d'avoir la douce et toujours amoureuse Maria auprès de moi. À 9 h 15, appel d'Alfred Eibel. Je lui fais remarquer qu'il y a dix ans, jour pour jour, heure pour heure, c'était Montherlant qui m'appelait. Son appel d'adieu. Puis je téléphone à Philippe de Saint Robert. Je ne veux surtout pas que notre différence d'appréciation sur le livre de Sipriot crée le moindre froid entre nous.

À 16 heures, j'étais au lit avec la belle Élisabeth et nous faisons l'amour. Montherlant, qui s'est tiré une balle dans la bouche à 16 heures précises, aurait approuvé cette manière de célébrer le dixième anniversaire de sa mort.

Après l'amour avec Élisabeth, je passe chez Julliard. La nouvelle attachée de presse me présente un petit monsieur, Vladimir Volkoff, qui s'exclame :

— Vous êtes la personne dont on me demande le plus souvent si je la connais !

Mercredi. Hier soir, avec Jean-Claude Barat. Je suis content de l'avoir convaincu de dîner à La Frégate. La patronne était heureuse de nous revoir, surtout en ce 21 septembre. Elle ne nous a d'ailleurs pas permis de régler la note.

Ce matin, j'ai écrit ma chronique pour *Le Monde*, où [509] j'évoque l'émotion de Nietzsche croyant, sur la foi d'une fausse nouvelle, que les Communards avaient incendié le Louvre, puis, après être passé au journal déposé mon texte, je suis allé, en flânant, au Louvre, où je note ceci.

J'ai eu le plus grand mal à écrire la préface de *L'Archange aux pieds fourchus*. Celles de *Cette camisole de flammes* et de *Vénus et Junon* ne m'avaient, elles, donné aucun mal. L'explication en est simple. J'ai écrit celle de la *Camisole* en Sardaigne et celle de *Vénus* aux Philippines ; mais celle de *L'Archange* à Paris. C'est Paris qui n'est pas propice au travail, c'est Paris qui me stérilise.

Je n'ai pas revu Éa depuis notre fabuleuse journée de dimanche. Ce matin, je l'ai appelée. Elle semblait heureuse de m'entendre. Peut-être nous verrons-nous demain.

Appels de Hadda (qui m'invite chez elle vendredi), de Manon, de Marie-Élisabeth, d'Élisabeth, de Pascale (avec qui je déjeune aujourd'hui aux Camionneurs, me remordant de n'avoir pas assisté aux obsèques de sa grand-mère, hier matin).

Mécontent de moi. Dispersé, tiraillé. Fatigué de moi, fatigué d'être. Cela dit, comme je le faisais observer l'autre soir à Le Rider et à Jaccard, le grand argument contre le suicide est qu'on se suicide toujours trop tôt. J'attendrai donc encore un peu.

23 septembre. Je participe à l'émission de Vigny sur Montherlant puis, de la Maison de la Radio, je téléphone à Éa. Elle est si lointaine que j'ai le sentiment que je l'importune, qu'elle désire que notre journée amoureuse de dimanche n'ait pas de lendemain. Mais non, elle me donne rendez-vous cet après-midi, à 14 heures. Au Châtelet. Irons-nous chez moi ? Il fait froid, humide, et je ne nous vois pas nous promener sur les quais

24 septembre. Il fait beau. Je vais aux Camionneurs où je déjeune avec Bertrand Boulin. Je tiens sous le bras *L'Archange* [510] *aux pieds fourchus* que je déposerai à La Table Ronde après le repas.

Le monde est petit. Ce matin, au téléphone, Bertrand Boulin m'a parlé... de la fille qui lisait mes livres à la bibliothèque ! Elle est mariée, passionnée de Gabriel Matzneff, « pétrifiée » (*sic*) à l'idée de me rencontrer.

25 septembre, 9 h 30, métro Charonne. Je sors de chez Hadda, qui est une fille certes fatigante — parlant trop, posant trop de questions — , mais émouvante par sa tendresse, son souci de faire plaisir, et captivante par sa sensualité. Hier soir, je l'ai bien bistourisée, puis elle m'a bouffé le cul et fait jouir dans sa bouche.

18 h 45. Élisabeth me quitte à l'instant. Au chevet du lit, j'aperçois le ruban de velours rouge bordeaux qui tient ses cheveux, et qu'elle a oublié. Je le porte à mes lèvres et le baise.

Ce matin, de retour de chez **Hadda**, j'ai eu juste le temps de prendre un bain, de me raser, bref de me rafraîchir : **Manon** est aussitôt arrivée. Après ma nuit marocaine je craignais de bander mou, mais les caresses de la belle **Manon** m'ont ressuscité et nous nous sommes aimés avec passion. Cet après-midi, ce sera le tour d'**Élisabeth** et ce soir c'est à **Marie-Élisabeth** que je m'appliquerai à donner du plaisir.

Ce n'est peut-être pas la première fois qu'en moins de vingt-quatre heures j'aurai fait l'amour avec quatre filles, mais aujourd'hui j'ai mal au dos et quarante-six ans : cette performance mérite donc d'être consignée dans ce carnet noir, oui, elle le mérite.

MARIE-ÉLISABETH : — Vous m'intimidez.

MOI : — Tu me connais depuis quatre ans et je t'intimide !

M.-É. : — Oui, vous m'intimidez.

Elle me dit aussi : « Ne buvez pas trop de vin, parce que je n'ai pas envie d'être paf (*sic*). »

Et aussi : « Vous avez toujours l'appétit du diable, quelles [511] que soient les situations. Cela n'indique pas une sensibilité très forte. Enfin, il ne faut pas trop vous demander. »

J'adore les jugements de **Marie-Élisabeth**, et plus encore la façon dont elle les formule.

Peut-être a-t-elle raison, peut-être suis-je insensible, mais je ne le crois pas.

Je suis en train de noter à la hâte ces phrases de **Marie-Élisabeth**, mais le garçon, au risque de m'en faire perdre le fil, persiste à nous réciter la liste de ses desserts, mousse d'amandes au coulis d'abricot, parfait glacé à la liqueur d'anis, etc.

Face à moi, **Marie-Élisabeth**, belle, amoureuse et agressive.

Dimanche après-midi. Nuit avec **Marie-Élisabeth**. **Hadda** chez moi de 11 heures à 14 h 30. Je sors acheter un cadeau pour **Saint Robert**. J'écris ça avenue B. où j'ai rendez-vous avec **Élisabeth**.

Éa a dû essayer de me joindre, mais comme je me suis rendu injoignable...

Mon dos me fait mal.

27 septembre. Hier, au dîner d'anniversaire de **Philippe**, **Jacqueline de Roux** a parlé du massacre des civils palestiniens par les milices libanaises de droite et les Israéliens avec des détails atroces qui m'ont fait frissonner d'horreur. Depuis la guerre d'Algérie, je ne supporte plus les descriptions de la violence. Égoïste, je me protège. C'est pourquoi, ces derniers jours, je n'ai lu aucun journal, ni écouté aucune information. J'en sais bien assez.

Mardi 28. Hier, après avoir vu le médecin, je suis allé — malgré mon mal de dos, malgré la pluie — attendre **Marie-Élisabeth** à la sortie de la Bibliothèque nationale, parce que je savais que cela lui ferait plaisir. Baisers, caresses, mais je souffrais trop pour faire l'amour.

Ce matin, soins du visage chez **Carita**, puis déjeuner avec **Maria**, rencontrée dans l'autobus. Ensuite, je suis allé à l'hôpital [512] Bichat — au diahle Vauvert — visiter mon vieil ami de la piscine, **André (Pernod)**.

Il est à présent 17 heures, et j'écris ceci à la terrasse d'un bistrot, à Sèvres-Babylone, où j'attends **Élisabeth** avec qui je dois rejoindre **Pierre-Guillaume** et **Laurence** qui nous feront visiter leur appartement de la rue Cler. Puis dîner avec **Thierry Garcin**.

29 septembre. Coiffeur et manucure chez **Henry Courant**, radio du dos au centre médical de la rue d'Assas (**Cioran** s'y fait soigner et il en est content), puis déjeuner chez les **Jean-François Lemaire** avec **Claude Imbert**, deux jolies femmes (dont **Odile Jacob** qui a l'air d'être un drôle de pistolet) et, l'oncle de **Marie-Élisabeth**, le fameux « **oncle Emmanuel** ». Avertie de ce déjeuner, **Marie-Élisabeth** craignait qu'il ne se passât très mal. Or il s'est déroulé au mieux, et je pense que le digne professeur est sorti de chez les **Lemaire** avec une opinion de l'amant de sa jeune nièce meilleure que celle qu'il avait en y entrant.

J'ai accompagné **Odile Jacob** jusqu'à la rue des Saints-Pères et suis remonté chez moi. **Nadia**, très belle, est arrivée vers 19 heures. Soirée au Tourtour : c'était l'inauguration du théâtre et la générale du *Mal court* d'**Audiberti**.

Vendredi. J'attends **Nadia** avec qui je dois jouer dans le film de **Marc Pierret**. Il est 10 heures et, comme il fait beau, le tournage aura lieu en partie à la piscine. Hier, après la messe pour la belle-mère de **Bertrand Boulin**, j'ai rejoint les **de Roux** à Beaubourg pour une projection privée du film sur **Pierre-Jean Jouve**. Émotion en voyant apparaître sur l'écran **Dominique** (parlant de **Jouve**), filmé dans la bibliothèque de la rue de Bourgogne. Sa voix, ses gestes, son visage, cela avait

toutes les apparences de la réalité, du charnel, et en même temps ce n'était, précisément, qu'une *apparence*, « l'ombre d'une ombre » (Pindare). Ce n'est pas sur cette pellicule que **Dominique [513] de Roux** vit désormais : c'est dans le cœur de ceux qui l'ont connu, aimé, et surtout dans ses livres.

Une nouvelle fois, j'ai éprouvé la supériorité souveraine de l'écriture. La victoire sur la mort, elle est là.

Puis, après-midi d'amour éperdu, fou, avec **Manon**. Je l'aime de plus en plus. J'aime sa beauté, son humour, ce mélange de légèreté rieuse de femme du monde et de gravité, voire de nihilisme angoissé, de révolte ; j'adore son corps, son odeur, sa peau.

Dîner chez **Roger de La Chavonnery**.

1^{er} octobre, 15 heures, au bar du Pont-Royal. Dieu merci, **Nadia** est avec moi, et sa douce présence rend supportable, et même amusant, ce tournage qui, sans elle, ne le serait absolument pas, tant **Marc Pierret** est brouillon, lent, indécis.

Le soir (20 h 45), seul, aux Camionneurs. Je suis venu tôt pour échapper au flot des moustachus. Nous avons donc, **Nadia** et moi, été filmés à Deligny, puis au Pont-Royal par **Marc Pierret**, gentil certes, mais si empêtré dans sa caméra que sa gêne en devenait gênante. Ce film sur la difficulté de l'écriture (! ! !) aurait été une bonne occasion d'étudier les difficultés personnelles de ce brave **Marc Pierret**, si ce genre d'observation n'était pas le dernier de mes soucis.

Après le tournage, j'ai accompagné **Nadia** jusqu'au bateau, amarré au pont de la Concorde, où vit ce garçon, **Claude**, âgé de dix-neuf ou vingt ans, qu'elle m'a présenté cet été à Deligny. La lumière du soleil sur les pierres était d'une extrême beauté, cette beauté pâle propre au soleil de septembre sur les pierres de Paris, que j'avais déjà notée en 72 — l'été terrible — et dont un reflet doit, si j'ai bonne mémoire, se trouver dans *Isaïe réjouis-toi*.

Nadia. J'accepte qu'après m'avoir aimé de manière si impétueuse, ce ne soit plus de moi, mais de ce sympathique jeune drôle qu'elle soit aujourd'hui éprise, oui, je l'accepte sans aigreur ni jalousie. La paix de l'acceptation. C'est ainsi qu'un [514] jour il me faudra accepter la mort, lorsqu'elle se présentera au chevet de mon lit d'agonisant. Mardi, à l'hôpital Bichat, je me disais que si j'étais dans une de ces chambres bien propres, bien blanches, je ne ferais aucune difficulté pour mourir, pour passer tranquillement (à condition de ne pas trop souffrir) et surtout en silence de l'autre côté du miroir.

Je trouve déjà parfait que **Nadia**, merveilleusement belle, spirituelle, vivante, qui n'a pas fait l'amour avec moi depuis plus de deux ans, ne m'ait pas oublié, éprouve encore pour moi de la tendresse, soit heureuse de nos légères caresses, de nos baisers...

Éa. Je songe soudain à elle. Jadis, sa disparition, après ces heures d'amour-passion que nous avons vécues ensemble, m'aurait bouleversé. Aujourd'hui, je m'en fous, non que j'aie vieilli ou me sois durci, mais parce que je pratique avec vigilance la politique de la multiplication des vachettes que m'a enseignée **Montherlant** (sa lettre de l'été 60, moi étant soldat et lui en vacances à Morzine, reproduite dans *Cette camisole de flammes*). Certes, je regrette que cette fille belle, sensuelle, captivante, ait si soudainement disparu, mais cela fait de la place pour les autres — une place d'ailleurs insuffisante, puisque cette semaine je n'ai vu qu'**Élisabeth** et **Manon**, à peine **Marie-Élisabeth**.

Ai-je noté qu'au Rendez-Vous des Camionneurs j'ai fêté avec **Mme Jacqueline** et **M. Guy** le D.E.U.G. de **Christian** ? **Christian** dont, dans *L'Archange* (année 63), j'évoque la naissance. Comme le temps passe !

Je raille les types qui s'esquintent à faire de la course à pied dans le jardin du Luxembourg, mais moi je m'esquinte à trop faire l'amour, et si c'est assurément plus agréable, il n'est pas certain que ce soit, dans l'ordre de la conservation de soi, plus intelligent.

Je vais mourir prématurément, je vais mourir *usé*.

Une lectrice m'envoie, découpée dans un hebdomadaire, une interview d'**Élisabeth Schwarzkopf**, parue cet été. **Schwarzkopf** y dit notamment : [5145]

« En France, il est impossible d'écouter votre radio la nuit. Je tourne le bouton et qu'entends-je ? Des sauvages, rien que des sauvages. »

Je ne saurais mieux dire.

Tantôt les gens témoignent à l'État d'Israël une indulgence qui ne se justifie pas, et tantôt ils

font preuve à son égard d'une sévérité qui ne se justifie pas davantage. Il n'y a pas de raison d'exiger d'Israël ce que l'on n'exigerait pas d'un autre pays. En guerre, et surtout dans une guerre de type colonial ou néo-colonial, l'armée israélienne se comporte comme toutes les armées du monde. Une armée en campagne, ce n'est pas joli joli, et les Français en Algérie, les Américains au Vietnam n'ont pas mieux fait que les Israéliens au Liban.

Aujourd'hui, la Béatrice de *L'Archimandrite*, la Véronique d'*Isaïe réjouis-toi*, l'Angiolina d'*Ivre du vin perdu* existent infiniment plus que **Thérèse**, **Tatiana** et **Francesca** qui me les ont inspirées. Les êtres de chair et d'os ne cessent de s'estomper, de s'effacer, au lieu que les personnages de fiction, à mesure que les années passent, acquièrent plus d'existence.

J'ai éprouvé fortement cela en relisant mon journal 63-64 : Béatrice a tué **Thérèse**. Et j'éprouverai avec plus de force encore la victoire de Véronique sur **Tatiana**, celle d'Angiolina sur **Francesca**, lorsque je taperai à la machine (je ne suis pas pressé de le faire) mon journal 1970-1980.

(Noté dans le R.E.R., le lundi 4 octobre 82, à 12 h 15.)

— Votre emploi du temps est minuté, ironise **Marie-Élisabeth**, toujours drôle et caustique.

Oui, c'est vrai, mon emploi du temps est minuté : chacune a sa part et toutes l'ont en entier. C'est mon côté paulinien.

20 heures. **Marie-Élisabeth** est venue chez moi à 16 heures. Nous nous sommes aimés, puis assoupis dans les bras l'un de l'autre. Rhabillés, nous sommes descendus. Assise au bas de [516] l'escalier, **Élisabeth** occupée à m'écrire un mot. Moi, comme toujours dans ces occasions, je joue le désinvolte ou, plus précisément, l'ahuri.

— Je veux parler à **Marie-Élisabeth**, me lance **Élisabeth**.

— C'est charmant..., murmure **Marie-Élisabeth**, un sourire en coin.

Je suis sorti, les laissant tête à tête dans l'entrée de l'immeuble.

6 octobre. Hier, après-midi chaste avec **Élisabeth**, éperdue du désir de réparer les dégâts, et aujourd'hui, après-midi au lit avec **Marie-Élisabeth**, tendre et triste. « Vous n'aimez personne », soupire-t-elle. Ce matin, amour avec **Hadda** (« Je suis folle de toi ») et demain matin, après la prise de sang, amour avec **Manon** qui débarque chez moi à 9 h 30. Amour, si mon dos, qui m'a fait terriblement souffrir aujourd'hui, le permet. **Hadda** est très amoureuse, prévenante, mais sachant que j'avais mal au dos elle n'en a pas moins fait l'amour avec frénésie, et n'a cessé d'en redemander. **Marie-Élisabeth**, elle aussi, qui m'a caressé, aurait aimé faire l'amour, mais moi j'avais besoin de dormir. Ces tigresses se disputent le dompteur et finiront par le dévorer.

Ai-je noté que la radio n'est pas bonne ? Cyphose, scoliose, déminéralisation, et des mots que je ne comprends pas (lipping ?). Pourquoi diable de la déminéralisation, moi qui veille tant à ce que je mange et me bourre de sels minéraux à longueur d'année ?

Il fait froid, humide, les jours raccourcissent. C'est cela qui me rend triste, c'est cela la *déminéralisation*.

« Vous êtes un peu salaud. **Élisabeth** m'a émue. Quelle passion ! » m'a dit **Marie-Élisabeth** sur un ton de tendre reproche, déjà femme. Et elle n'a que vingt ans ! Elle est plus mûre que moi, et surtout meilleure que moi.

Lors de leur tête-à-tête de lundi, **Élisabeth** lui a affirmé que je cassais du sucre sur son dos (ce qui est faux), que j'ai dit qu'elle (**Marie-Élisabeth**) ne lui arrivait pas à la cheville (ce [517] qui est archifaux). Ces demoiselles entre elles ne se font pas de cadeaux.

(Je note ceci au Pavillon Gabriel, à la réception donnée par l'ambassadeur des Philippines.)

Jeudi matin. Hier, après le raout philippin, très amusant dîner chez les **Amaury de Chaunac**, avec **Pia Daix**, **Philippe de Saint Robert** et un couple fort spirituel, les (*nom illisible*).

Ce matin, je suis plutôt vasouillard, car hier j'ai trop bu, et en outre je suis à jeun. J'écris ceci dans la salle d'attente du centre médical de la rue d'Assas pour une prise de sang.

Vendredi 8. Hier matin, après la prise de sang, j'ai mangé (il était 9 heures) trois œufs sur le plat avec du jambon et bu un grand verre de vin rouge, puis je suis rentré chez moi où j'ai fait l'amour avec **Manon** jusqu'à midi. Mon dos me faisait très mal, j'étais mort de fatigue et j'ai été un médiocre amant. **Manon** cependant semblait heureuse.

Ensuite, déjeuner avec **Alfred Eibel**, qui m'annonce son désir de rééditer *Douze Poèmes pour*

Francesca. C'est une bonne idée, ce livre étant depuis longtemps introuvable.

« On ne peint bien que son propre cœur en l'attribuant à un autre; et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs » (Chateaubriand, *Le Génie du christianisme*, I, 1, chap.3).

Marie-Élisabeth me dit ceci, qui m'émeut au vif, et même me fait honte, me déchire le cœur, bien qu'elle ait pris soin d'adoucir son propos par son rire argenté que j'adore :

— Je vous ai vu dans la rue tenant la main d'une minette, l'air tendre, je me sentais en trop. C'est ce que vous faites chaque jour quand je ne suis pas là, j'en suis sûre, mais je vous aime à la folie, jamais je ne cesserai de vous aimer, tant pis pour le bonheur.

Ce « Tant pis pour le bonheur » m'a outré de honte. Moi [518] aussi, j'aime Marie-Élisabeth, et si je ne suis pas capable de faire son bonheur je suis le plus indigne des hommes, je n'ai plus qu'à me tirer une balle dans la tête.

L'autre soir, chez Amaury, nous parlions de mes relations... délicates avec X. Pia a eu alors ce mot :

— Le seul collègue dont Gabriel ne fasse pas la sortie, c'est le Collège de France.

Aujourd'hui (dimanche), elle me dit que lorsqu'on appelle chez moi, comme ce sont souvent de jeunes personnes qui répondent, on croit que j'ai des secrétaires ou que je vis en permanence à l'hôtel. Alors, moi :

— Tu sais, chez moi, c'est l'hôtel de passe.

11 octobre. Ces jours derniers, mal au dos tenace et épuisement grandissant. Malgré la douleur et la fatigue j'ai cette semaine fait des câlins avec Catherine (une revenante), Pascale, Marie-Élisabeth et Élisabeth. La belle Éa, que je croyais disparue, m'a téléphoné. Hadda a surgi à la bibliothèque de Beaubourg où je travaillais aux côtés d'Élisabeth. Bref, le traintrain accoutumé.

12 octobre. Messe pour Suzanne Guichard, puis je rentre chez moi écrire ma chronique hebdomadaire que je désire consacrer à cette femme généreuse et à sa mort fulgurante (une piqûre de guêpe, alors qu'elle cueillait des mûres dans un jardin).

« Une super-copine à moi, et on s'est pas vu depuis super-longtemps, et elle est super-puérile, elle est super-superficielle, elle est aussi super-typée... »

(Dans le bus, une fille à une autre fille qu'elle tient par la main, parlant d'une troisième, le 14 X 82, à 17 h 55.)

Les va-et-vient du désir sont curieux. Il y a deux ans, j'aimais toujours tendrement Marie-Élisabeth, mais je la désirais [519] moins. Ces derniers temps, je la désire à nouveau, et nous nous aimons aussi passionnément que lorsqu'elle avait seize, dix-sept ans.

Est-ce l'âge ? Il m'arrive de plus en plus souvent de revivre des situations que j'ai, d'une certaine manière, déjà décrites dans mes romans. Ainsi, mercredi, devant Notre-Dame, alors que je me trouvais avec Élisabeth, la rencontre inopinée de Marie-Élisabeth et de Marie-Laurence.

Le soir même, je dînais avec Marie-Élisabeth et sa cousine Anne. Marie-Élisabeth a dormi chez moi. L'après-midi, j'avais été bombardé de questions d'une incroyable naïveté par Élisabeth. Elle a lu tous mes livres, elle a lu et relu *Ivre du vin perdu*, et elle me demande si je suis encore l'amant de Marie-Élisabeth !

— Je croyais que tu avais rompu avec elle quand tu as rencontré Pascale.

Véhémente, passionnée.

— J'ai le droit de savoir ! C'est pour moi une question essentielle !

Elle m'a lu, elle m'aime, elle vit avec moi depuis bientôt deux ans et elle n'a pas la moindre idée de celui que je suis.

Moi aussi, dans mon genre, je suis un naïf. Nous n'en parlions jamais, mais j'étais persuadé qu'Élisabeth savait la présence de Marie-Élisabeth dans ma vie et qu'elle l'acceptait tacitement.

Lundi 18. Hier, journée d'amour et de travail (je rassemble mes poèmes inédits en vue de l'édition revue et augmentée de *Douze Poèmes pour Francesca*) avec Pascale, mais j'ai dû décommander Manon, éluder Élisabeth et Hadda, être désagréable avec Brigitte, renvoyer aux calendes grecques Marie-Pascale (une revenante), qui toutes désiraient me voir. Les amantes biophages.

Dîner tendre, puis câlins, avec Marie-Élisabeth.

Ce matin, je partage mon temps entre la quête d'une gynécologue (demander à Élisabeth, pour une autre fille, l'adresse [520] de sa gynéco, faut l'faire !), la dactylographie de mes poèmes inédits et mes conversations avec Bertrand Boulin et René Schérer au sujet de ces éducateurs — style barbus soixante-huitards qui vivent dans des fermes, tout ce dont j'ai horreur — qui ont été arrêtés par la police du côté de Nîmes et dont la presse, au mépris du secret de l'instruction, fait ses gros titres. Cette affaire du Coral nous avait déjà occupés samedi soir avec la lettre de protestation que René Schérer, Bertrand Boulin, Félix Guattari et moi nous avons écrite au garde des Sceaux, Robert Badinter — lettre qui a été déposée hier chez lui (il habite, comme moi, près du Luco).

Outre cela, les parents d'Élisabeth ont été empoisonnés par des champignons !

19 heures. De chez Catherine Nay, rue Vaneau, je téléphone à René Schérer. J'apprends qu'il vient d'être perquisitionné, mis en garde à vue et qu'il se trouve présentement au Quai-des-Orfèvres ! Tout cela à cause des barbus du Coral ! Un philosophe de l'importance de Schérer en garde à vue ! Ces flics sont fous.

Jeudi 21 octobre. Hier matin, durant la perquisition de mon grenier par deux policiers qui se sont présentés aux aurores (Pascale, qui, comme la nuit précédente, avait dormi chez moi, était encore au lit ; mais moi déjà levé, et rasé, et ayant bu un café, écrivant ma chronique pour *Le Monde*, en robe de chambre et « pieds nus », ainsi que l'a précisé le procès-verbal), j'ai été moi-même étonné de mon calme et de ma sérénité.

Après avoir vérifié que Pascale était majeure, ils lui ont permis de partir en cours. Dès qu'elle a été dans la rue, elle a téléphoné à Roger Peyrefitte pour l'avertir que la police m'ayant arrêté, je ne pourrais pas déjeuner avec lui ; elle a aussi appelé Henri Fabre-Luce et quelques amis proches. C'est Frédéric Grendel qui a joint François Mitterrand avant le conseil des ministres. [521]

Il y a eu un truc drôle, quand j'ai dit à Pascale : « Sois gentille, prévies Peyrefitte que je ne pourrai pas déjeuner avec lui. » Un des inspecteurs s'est exclamé : « Vous connaissez l'ancien garde des Sceaux ? » J'ai pu répondre, sans mentir, que c'était un vieil ami (je connais Alain Peyrefitte depuis près de vingt ans), mais sans préciser que c'était son sulfureux cousin qui m'avait ce jour-là invité à déjeuner...

Sérénité aussi lors de mon interrogatoire dans les locaux de la Brigade des stupéfiants et du proxénétisme (! ! !), au Quai-des-Orfèvres. Tout d'abord, parce que je me savais innocent, n'ayant rien à voir, ni de près ni de loin, avec cette histoire du Coral ; et aussi grâce au soleil magnifique qui inondait la pièce, au ciel bleu et à la flèche de la Sainte-Chapelle que, n'ayant pas cessé d'être tourné vers la fenêtre, j'ai, tandis que le gros inspecteur me posait des questions, eu en permanence sous les yeux.

Quand l'inspecteur m'a lu la déposition d'un type affirmant m'avoir vu me livrer au centre éducatif nommé Le Coral à des galipettes érotiques et délictueuses (c'est cette déposition qui me vaut d'avoir été perquisitionné, mis en garde à vue), j'ai éclaté de rire.

— Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai jamais mis les pieds au Coral, je ne sais même pas où ça se trouve, la dernière fois que je suis venu dans la région de Nîmes c'était avec ma femme, juste après notre mariage, en 1970. En outre, interrogez mes amis, tous vous diront que j'ai horreur de la campagne, des vaches, des araignées, que jamais je n'aurais mis les pieds dans un endroit comme ce Coral. Je n'aime que les grandes villes et les hôtels quatre étoiles.

Bref, le commissaire Morin, patron de la B.S.P., et ses collaborateurs ont tout de suite vu que j'étais innocent. Ils m'ont mis hors de cause. Morin m'a invité dans son bureau, a été d'une amabilité extrême et m'a lui-même accompagné jusqu'à une porte dérobée pour me permettre d'échapper aux journalistes et aux photographes. (Je suppose que le coup de téléphone du président de la République n'est pas étranger à ce [522] déploiement d'égards...) Je suis rentré chez moi, ai achevé d'écrire ma chronique pour *Le Monde* (que j'avais commencée tôt le matin), et je suis allé avec Élisabeth la porter au journal.

Jeudi, midi dix. Je traverse le jardin du Luxembourg pour me rendre à La Closerie où je déjeune avec Philippe Sollers. Le temps est superbe, et le jardin d'une beauté émouvante.

Je m'assieds un instant devant un parterre de fleurs. Une abeille (ou une guêpe) tourne autour de moi. Je songe à Suzanne Guichard et un détail me revient à l'esprit : quelques minutes après que les inspecteurs m'avaient amené au Quai-des-Orfèvres, sonnait à ma porte un C.R.S. porteur d'un très beau message de Roger Frey, me remerciant de ma lettre et de ma chronique du *Monde*. En général, ce sont les minettes (comme dirait Marie-Élisabeth) qui se croisent dans mon

escalier. Le mercredi 20 octobre 1982, ce furent les hommes de l'appareil de l'État. Peu hégélien de nature, je préfère celles-là à ceux-ci.

26 octobre. J'écris à **Philippe Tesson** : «La machination policière où mon ami **René Schérer** et moi nous sommes tombés, la solitude qui est mienne en ce moment, le lâche silence des milieux littéraires (d'ordinaire si prompts à s'émouvoir), tout cela fait que je n'ai pas le cœur à affronter la foule des indifférents et des salauds. Je n'irai donc pas demain au cocktail des *Nouvelles littéraires*, mais en pensée je suis auprès de vous. »

28 octobre, 10 h 30, chez moi, avec **Marie-Élisabeth**. Des ouvriers travaillent sur le toit. On entend un truc grincer. **Marie-Élisabeth** s'exclame :

— Encore la poulie !

Je comprends : « Encore la police ! »

— La police ? m'écrié-je en sursautant.

— La poulie ! Miséricorde, vous êtes très émotif ! [523]

C'est vrai, je suis un émotif. Parfois, cela me perd et parfois cela me sauve.

Un peu plus tard, **Marie-Élisabeth** me dit :

— Ce n'est pas vous qui allez vous tirer une balle dans la tête ; c'est moi qui vais vous tirer une balle dans le cœur.

29 octobre, 13 heures, chez Kaspia, devant un bol de caviar et un flacon de vodka, après un délicieux massage par **Angélique** qui, en cette occasion, avertie par la télé et les journaux de la cabale destinée à me perdre, a été véritablement un ange. Présentement, ma vie, c'est l'horreur entrecoupée de fugaces instants de plaisir.

Les cercles concentriques de l'enfer. La solitude extrême où **René Schérer** et moi nous sommes plongés. Jamais nos téléphones n'ont moins sonné.

Paris, ville froussarde et féroce. **René Schérer** est inculpé, mais le milieu universitaire se tait. J'ai prouvé à la police que j'étais victime d'un tissu de mensonges, mais le milieu littéraire, au lieu de manifester son indignation, s'écrase mollement.

Je suis si fatigué que je n'écris quasi rien depuis huit jours. Pourtant je devrais, afin de fixer quelques détails.

Le mardi 19, je passe la soirée chez **René Schérer**, que dans l'après-midi **le juge Salzmann** a inculpé, mais laissé libre. Il y a eu quatre coups de téléphone : deux de **Bertrand Boulin**, un de **Copi** et un de (*illisible*).

Au *Monde*, **André Fontaine**, très froid, me dit :

— Des rédacteurs font circuler dans les différents services du journal des photocopies de pages scandaleuses de vos livres.

Le Monde qui, dans ses éditions datées du 21 et du 22 octobre, relatant les événements du mercredi 20, n'a pas écrit : « Notre collaborateur et ami **Gabriel Matzneff** », ainsi qu'il est d'usage, mais « M. **Gabriel Matzneff**, écrivain », comme si je n'avais aucun lien avec le journal.

J'ai écrit un petit texte sur cette cabale contre **Jack Lang**, [524] **René Schérer** et moi que j'ai proposé au *Figaro Magazine*, croyant que **Louis Pauwels** était un ami. **Pauwels**, très gêné, a — après quelques heures de réflexion — refusé de le publier. J'en ferai ma prochaine chronique à *Impact-Médecin*, mais il sera moins lu.

Les lignes ci-devant, je les griffonne parmi les élèves de **Périmony**, rue des Saules. **Agnès Dusautoir**, bouleversante **Jeanne la Folle**. Des larmes coulent de mes yeux. « Tout est blessure, quand on est blessé. » En cet instant, j'ai la sensation qu'**Agnès** me parle de moi et ne joue que pour moi. Je pleure en silence, dans l'obscurité, et ces larmes lustrales — mes premières larmes depuis mon arrestation le 20 au matin — me pacifient.

Samedi 30. Amour avec **Marie-Élisabeth** qui me reproche de ne rien avoir noté dans ce carnet le 26, jour où, m'affirme-t-elle, elle aurait été avec moi particulièrement amoureuse et passionnée. Hier, après l'audition Péri, j'ai dîné avec **Cioran** chez **Dima Eddé**, rue de Verneuil. Grande conversation sur la diététique, notre sujet favori, à **Cioran** et à moi. Il me donne l'adresse d'un herboriste, rue du Montparnasse, nous fait l'éloge de la sauge et de la marjolaine.

À propos de l'affaire du Coral, il me dit :

— Vous allez perdre votre chronique au *Monde*, c'est clair. La seule chose qui m'étonne, c'est qu'ils vous aient supporté pendant cinq ans. Vous n'avez même pas idée de la jalousie qu'un écrivain tel que vous peut susciter chez des médiocres.

Je ne sais pourquoi, ces temps derniers, j'ai sans cesse sur les lèvres ces mots que chantonne Michèle Mercier (elle joue le rôle d'une pute et chante ça tout en se déshabillant devant le lit où Charles Aznavour l'attend, les yeux brillants) dans *Tirez sur le pianiste* de Truffaut :
« La télévision, c'est un cinéma où l'on peut aller en restant chez soi. » [525]

7 novembre. Le matin. Marie-Élisabeth et Pascale se reposent, l'une contre l'autre, sur mon lit. Moi, dans la cuisine (« cuisine-bureau » ont écrit les inspecteurs de la B.S.P. dans leur rapport de perquisition), je corrige les épreuves de *L'Archange aux pieds fourchus*.

Voilà plusieurs jours que je vis des événements décisifs et je ne note rien ! Je résume ici brièvement, quitte à noter plus tard des détails qui me reviendront en mémoire : Dernier week-end : le samedi soir vécu avec Pascale et Marie-Élisabeth ; le lundi après-midi vécu avec Marie-Élisabeth et Élisabeth. Ce jour-là, j'ai ressenti avec force que si je dois un jour choisir entre Élisabeth et Marie-Élisabeth, c'est celle-ci que je choisirai.

Mardi, après-midi de plaisir fou avec Manon et vendredi, nuit idem avec Hadda. Samedi, c'est-à-dire hier, Marie-Élisabeth et Pascale se sont retrouvées chez moi. Élisabeth est venue vers 15 heures, les a vues et est partie en claquant la porte.

Tout se brouille. C'est le trou noir. Envie de pleurer, de mourir. J'appelle Marie-Élisabeth au secours. Faire venir le docteur Yves Édel.

Je délire. Je me vois le vendredi saint 78 dans le bus 89, rue Soufflot. Je monte et je rencontre Marie-Élisabeth, beauté fatale de quinze ans. Tu es mon amour, mon DESTIN.

Je reprends. Donc, mon entretien avec André Laurens qui m'annonce qu'il met fin à ma chronique du *Monde*, la plaidoirie de Kiejman au procès Sipriot/Gallimard, et surtout ce bouleversement de ma vie intime : Pascale et Marie-Élisabeth sont devenues amantes, chez moi, avec moi, nous couchons désormais tous les trois ensemble, et nous formons un bloc dont la pauvre Élisabeth se sent cruellement exclue.

Dès la première fois que je les ai vues ensemble à la sortie [526] du lycée Fénelon, j'ai eu la certitude qu'un jour, Marie-Élisabeth et moi, nous mettrions la belle Marie-Laurence A. dans notre lit. Mais Pascale E. ! Pascale qui n'a pas le moindre penchant au saphisme !

Je ne réussis pas à tenir ce journal. Je suis trop accablé par le désespoir et l'angoisse. Pour un oui, pour un non, j'éclate en sanglots, comme hier, chez lui, a éclaté en sanglots René Schérer. Depuis trois semaines, la seule chose qui soit à noter, c'est mon enfoncement progressif et sans cesse s'approfondissant dans la solitude.

La férocité, la légèreté et l'indifférence de Paris.

Sans la présence de Marie-Élisabeth et de Pascale, je me serais déjà tué.

Je ne sais comment j'ai eu la force de concentration d'écrire ce matin, très vite, mon ultime chronique pour *Le Monde*, une chronique d'adieux où je feins d'être ravi de ce qui m'arrive. C'est le père Dimitri Doudko remerciant le K.G.B.

Che del futuro sia chiusa la porta...

Ils font en 1982 la chasse aux pédophiles comme en 1942 ils faisaient la chasse aux juifs. L'essentiel est d'avoir un bouc émissaire. *Eadem sunt omnia semper*.

Lundi 15 novembre. Week-end tendre et studieux, partagé entre Marie-Élisabeth, Pascale, et les épreuves de *L'Archange*.

Les deux filles m'ont aidé samedi et dimanche matin à établir l'index. Dimanche après-midi, j'étais en train de le dactylographier, quand Bertrand Boulin m'a appelé. Coup de téléphone alarmiste, et plus qu'alarmiste: lui et moi, nous devons nous attendre à être arrêtés demain matin, ou dans les jours qui suivent. Pour moi, qui depuis jeudi (après ma crise de larmes, mercredi, au restaurant chinois, devant Marie-Élisabeth et Pascale) suis suivi par un neuropsychiatre qui m'administre des calmants, Yves Édel, et frôle en permanence l'effondrement [527] nerveux, ce n'était pas l'appel idéal. Cependant, qu'ai-je fait ? J'ai continué à dactylographier mon index, comme si de rien n'était, de même que le mercredi 20 octobre, à peine sorti de ma garde à vue au Quai-des-Orfèvres, je suis rentré chez moi pour achever d'écrire un texte commencé le matin même. Durant ces semaines affreuses, l'amour que me témoignent mes jeunes amantes et mon goût du travail bien fait auront été mes seuls soutiens, mon garde-fou contre le désespoir et l'abîme.

Marie-Élisabeth à Pascale, à propos de ce que je dis aux « autres minettes », lorsque celles-ci tombent sur elles, au téléphone :

— Je suis curieux de savoir comment il explique notre présence. Il doit dire que c'est la voisine, ou la femme de chambre.

Et à moi, après un de ces appels :

— Elle m'a raccroché au nez. Ça, c'est une réaction typique de femme fatale. Plouck, va ! Je suis furax.

(Au restaurant chinois, mercredi).

Il est 8 h 35, et les flics annoncés par Bertrand Boulin n'ont toujours pas sonné à la porte. Le 20 octobre, ils étaient déjà là depuis longtemps ; ils étaient arrivés au lever du jour. Cependant, ne pas s'endormir dans la trompeuse confiance. Saint Bernard disait, paraît-il, que « le scorpion peut piquer à l'ultime seconde ».

Mon entrevue avec le nouveau directeur du *Monde*, André Laurens, le 3 novembre, serait à noter. Quand je suis entré dans son bureau, le grand bureau où j'eus tant d'amicales conversations avec Jacques Fauvet, le gros Laurens était cramoisi. C'est en se tortillant, l'air gêné, qu'il m'a annoncé sa décision de mettre fin à la chronique hebdomadaire que, depuis cinq ans, je publiais en page 2 du *Monde* (le numéro [528] daté du samedi, mais vendu à Paris dans l'après-midi du vendredi).

— Ne croyez pas que je cède aux rédacteurs du journal qui se succèdent dans ce bureau pour me demander votre tête ! Si je prends cette décision, c'est parce que vos chroniques sont trop brillantes, trop elliptiques, elles passent au-dessus de la tête de la plupart de nos lecteurs. Vos chroniques rendent un son trop... comment dirais-je ? trop... *aristocratique*, et moi, cher monsieur, je désire faire un journal *pédagogique*.

Oui, il était bien rouge, et embarrassé. Mais aussi, je dois le noter, d'une extrême courtoisie. Il y avait de la gentillesse dans sa voix, et une pincée (oh ! très légère pincée) de remords.

J'aimerais pouvoir oublier cette affaire du Coral. Hélas ! à cause de l'injuste inculpation de René Schérer, je ne le puis. J'avais naïvement cru que ses collègues philosophes, Foucault, Derrida, Deleuze et *tutti quanti*, que les intellectuels de gauche en général voleraient à son secours, ameuteraient l'opinion publique, que son frère le cinéaste Éric Rohmer interviendrait avec vigueur, mais ces gens sont des lâches et ils s'écrasent mollement. C'est donc à moi de contre-attaquer, et c'est pourquoi, bien que la police m'ait totalement innocenté et que je sorte vainqueur de ce complot qui avait pour but de me salir, de me déshonorer, j'ai demandé à Thierry Lévy — un avocat prestigieux — de déposer une plainte en dénonciation calomnieuse contre le zozo qui prétend m'avoir vu au Coral. La bataille ne fait donc que commencer.

Ce minable indic de police, c'est clair, compte pour du beurre. Ce qui nous intéresse, c'est de découvrir ceux qui sont derrière lui et ont « inventé » l'affaire du Coral, les commanditaires de cette machination.

15 novembre. Mes petites amoureuses, la correction des épreuves de *L'Archange*, l'affaire du *Monde*, les soirées chez René Schérer avec son avocat (Dominique Jourdain), Guy Hocquenghem, Bertrand Boulin, les réunions chez Thierry Lévy, ma mauvaise santé, tout cela fait des journées assez lourdes.

Aujourd'hui, j'ai fait — une dernière fois avant son départ pour l'Inde — l'amour avec Manon. Beaucoup de tendresse, de plaisir et d'émotion.

Mardi 16. Agnès D., chez moi. Cette présence a été une source de chaleur, de lumière. J'étais très fatigué, mais je me sentais bien. Pourquoi diable ai-je eu envie de lui lire la lettre que Stavroguine écrit à Dacha avant de se pendre ? Le résultat a été lamentable. J'ai éclaté en sanglots et j'ai dû lui demander de partir. C'est la deuxième fois qu'elle me voit pleurer. J'ai honte de lui donner de moi une image aussi ridicule.

Le silence du garde des Sceaux. Le silence des intellectuels de gauche.

Si les auteurs de cette cabale avaient simplement voulu m'embêter, il leur suffisait de me mettre dans les bras (à Deligny, au Luxembourg ou ailleurs) une fille de quatorze ans, puis de nous prendre sur le fait. S'ils ont contraint ce pauvre type à dire qu'il m'avait vu en train de tripoter les pensionnaires du Coral (qui, si j'ai bien compris, sont des adolescents déséquilibrés, un peu débiles), c'était parce qu'il s'agissait de me détruire, de me déshonorer. Séduire une jolie fille de

quatorze ans, c'est interdit par le Code pénal, mais c'est flatteur. Abuser de jeunes débiles, c'est monstrueux. Et c'était bien ça, le but de la manœuvre (qui a, grâce à Dieu, échoué) : me faire passer pour un monstre.

20 novembre. Après le dîner chez **Thierry Lévy** (avec qui j'ai rédigé le communiqué pour l'A.F.P. au sujet du dépôt de notre plainte en dénonciation calomnieuse), je me couche et ouvre un volume du *Journal* de Stendhal. Je tombe sur cette phrase : « On gâte le bonheur en le décrivant » (9 septembre 1813). [530]

C'est juste et c'est faux, car décrire la félicité, c'est la revivre une seconde fois. Cependant, ce n'est pas le souci de ne pas les gâter qui explique que je ne décrive guère ici mes actuels bonheurs. Ce silence est en réalité dû à l'extrême fatigue et à l'extrême agitation qui sont mon lot depuis qu'a éclaté l'affaire du Coral. Sans cet orage policier et judiciaire, sans ses conséquences professionnelles (mon éviction du *Monde*), je n'aurais assurément pas manqué de noter dans ce carnet le détail des événements fous qui bouleversent ma vie privée, en particulier le « ménage à trois » que je forme avec **Marie-Élisabeth** et **Pascale** depuis ce vendredi 19 novembre où nous nous sommes retrouvés sur mon lit ; où **Marie-Élisabeth** s'est jetée sur **Pascale** et a commencé à dévorer sa belle bouche de baisers. **Pascale** s'est abandonnée aux caresses de **Marie-Élisabeth**, aux miennes conjuguées...

ÉCRITURE DE **MARIE-ÉLISABETH**.

« Quelle heure est-il
Madame Platine (Tartine) ?
Une heure un quart
Monsieur Placard !
En êtes-vous sûre
Madame chaussure ?
Mais certainement
Monsieur Piment ! »
Bisoux doux **M.-É.**
(Platine, Tartine : variante dans les manuscrits.)

— Quand vous voulez charmer quelqu'un, les autres n'existent plus, me dit **Marie-Élisabeth** (parce que j'ai écrit une lettre tendre à **Marie-Laurence**).

Dans le T.E.E. Paris-Bruxelles. Il est 11 h 30. Le train part dans sept minutes. Je vais à Bruxelles pour la seule joie de passer une soirée avec **Fanny** et **Hergé**. Je rentrerai en France dès demain matin sans avoir vu personne d'autre, pas même **Deniz**. [531]

En exigeant d'avoir une explication avec **Marie-Élisabeth**, en me persécutant pour que je lui avoue la nature exacte des liens qui m'unissent à **Pascale** et à **Marie-Élisabeth**, en ouvrant ainsi l'armoire de Barbe-Bleue, **Élisabeth** a tout perdu, et la place privilégiée qu'elle occupait dans ma vie, ce sont ses deux rivales qui la tiennent à présent.

Pauvre **Élisabeth**. Je songe à notre cruelle explication à quatre le samedi 20, chez moi. Quand **Marie-Élisabeth** et **Pascale** sont — après trois heures de discussion — parties, **Élisabeth**, le visage bouleversé, en larmes, s'est allongée près de moi. Elle m'a caressé, sucé, j'ai joui dans sa bouche, mais nous sentions bien, l'un et l'autre, que quelque chose s'était à jamais brisé entre nous, et nous l'avons à nouveau éprouvé avant-hier en faisant l'amour.

Chestov a raison : l'arbre de la connaissance, c'est le mal, ou du moins la souffrance. **Élisabeth** a démonté sa poupée pour scruter son cœur, et elle l'a cassée.

— Avant, quand je te quittais, j'étais encore avec toi, et maintenant...

Elle se tait, éclate en sanglots. *In petto*, je finis sa phrase : « ... il n'y a plus de bonheur possible, puisque, si je ne suis pas là, je t'imagine dans les bras de tes vestales. »

Mes « vestales », c'est ainsi qu'elle appelle **Pascale** et **Marie-Élisabeth**.

Encore ne lui ai-je pas parlé de celles que **Marie-Élisabeth** nomme les *tutti frutti* : **Hadda** (qui est aux États-Unis), **Manon** (qui est en Inde), **Isabelle**, **Zohra**, **Brigitte** et les autres.

28 novembre, 23 h 30, au bar du Hilton, après le dîner avec les **Hergé**. Je viens d'appeler **Pascale**. **Marie-Élisabeth** est chez elle. Du coup, je me sens très seul. **Élisabeth** a joué à l'apprenti-sorcier. Moi aussi, peut-être.

Bruxelles, nuit du dimanche 28 au lundi 29. Ce réveil nocturne dans ma chambre du Hilton, ce Coca-Cola que je bois, la ville que je contemple à travers la baie vitrée, tout cela me [532] rappelle Manille, à l'époque où je me levais en pleine nuit pour écrire *Ivre du vin perdu*. Mais je ne regrette pas Manille, car ce que je vis présentement avec Marie-Élisabeth et Pascale est si passionnant que rien ne pourrait me captiver davantage. Marie-Élisabeth m'aime, Pascale m'aime, et notre amour trinitaire doit m'aider à me réformer, à me sauver. Non pas au sens chrétien du terme — cela, c'est fini —, mais au sens humain.

Mardi après-midi, je revois Zohra. Jeudi, je devrais revoir Élisabeth. Lundi soir, j'apercevrai, si je vais aux « Dix minutes » de X., la belle Agnès, mais je ne pense pas devenir jamais son amant. Le regard qu'elle pose sur moi est de curiosité plus que de désir (peut-être me trompé-je).

Ai-je noté que, voilà quelques jours, j'ai été vivement ému, atteint, en apprenant la mort accidentelle de mon camarade de régiment Kintzelé ? Envie de parler de lui avec nos copains de chambrée, Narboni, Auger, Maillet, Duperche...

L'esprit français déclinerait-il ? De nombreux lecteurs du *Monde* n'ont pas compris l'ironie qui anime ma « Dernière chronique » parue le 24 novembre. Il me semble pourtant que l'élégance stoïque avec laquelle je leur y fais mes adieux est assez facile à décrypter...

Quant au « chapeau » d'André Fontaine indiquant que « Gabriel Matzneff met fin à sa chronique hebdomadaire », c'est un chef-d'œuvre d'humour noir, digne de la *Pravda*.

Tout cela est très amusant, surtout à la lumière de ce qu'écrivent — en clair — les autres journaux à ce sujet.

Edward Brongersma, à qui j'ai téléphoné, me dit qu'en Hollande une telle éviction aurait fait un scandale immense, mobilisé les intellectuels. Ici, je puis compter sur les doigts d'une seule main les chers confrères qui prennent ma défense, témoignent dans les médias de leur indignation.

3 décembre. Tout va si vite, et si dru, que je ne note rien. Mes nuits d'amour avec Pascale et Marie-Élisabeth, notre [533] dîner anniversaire du 1^{er} décembre, l'autre anniversaire, le 2 décembre, très douloureux, avec Élisabeth.

Dans cette affaire du *Monde*, ce qui m'atteint le plus, c'est de me rendre compte qu'au fond je m'en fous complètement. Mes amis me souhaiteraient plus batailleur. Moi, cette histoire me permet de mesurer dans toute son étendue mon incroyable inaptitude à la vie pratique, ma foncière schizoïdie. Aucune envie de lutter. Le téléphone sonne sans arrêt, Marie-Élisabeth et Pascale répondent, font un écran entre le monde extérieur et moi.

Marie-Élisabeth, au lit :

— Vous n'avez peur de rien. Vous me faites de drôles de trucs.

Elle me dit aussi, à propos des filles que je vois et celles que je décide de ne plus voir :

— Vous êtes comme Louis XIV avec vos grâces et vos disgrâces.

Elle me donne du plaisir et elle me fait rire. Que peut-on demander de plus à un être humain ?

Élisabeth oscille entre son désir de rompre et son amour.

— Je ne peux pas croire, m'a-t-elle dit, que c'est la dernière fois que je viens ici.

Ce n'est pas moi qui déciderai de rompre. Elle a sa place dans ma vie, je l'aime, jamais je ne romprai les ponts entre nous.

Chez moi, les catastrophes sont toujours dues à un mixte d'inconscience et de choix délibéré.

8 décembre. Hier soir, *Intermezzo* de Giraudoux avec Agnès. François Mitterrand était là, mais je ne lui ai pas parlé.

Agnès, plutôt réfrigérante. Je lui ai un peu pressé les doigts au restaurant et dans le taxi. [534]

Ceux qui auront pris ma défense : Olivier Mauraisin dans *Le Quotidien de Paris* (22 novembre), Dominique Fernandez dans *Gai Pied* (27 novembre) et Olivier Poivre d'Arvor dans *Tel* (2 décembre).

Me souvenir avec affection, reconnaissance, de ces trois noms.

Jeudi matin. Long rêve de Francesca, mêlé à la querelle (à mon sujet) entre Fernandez et Poirot-Delpech, querelle dont m'a parlé hier Jean Le Bitoux et, tard dans la nuit (après la réunion chez Félix Guattari), Dominique Jourdain.

Je me trouvais à l'angle de la rue Gay-Lussac et de la place Edmond-Rostand. À travers la

place, de l'autre côté du jet d'eau, je voyais Francesca se faire renverser par une voiture que conduisait une dame. J'entre chez cette dame qui habite au-dessus du Rostand. Je tombe sur Poirot-Delpech. Explication orageuse. J'étais véhément, je lui parlais avec passion de mon amour pour Francesca, et lui ne disait rien, penaud.

Je ne me rappelle plus à présent si, après avoir été renversée, Francesca réapparaissait dans mon rêve. Je crois que non. Je crois que je ne la voyais que de loin, dans la brume de l'accident. Ce matin, ma longue lettre, bien gratinée, à Poirot, puis je visite Dominique Fernandez (nous sommes voisins) pour le remercier de m'avoir défendu et lui remettre le double de ma lettre.

Mardi 14. Je me réveille, plein d'Agnès avec qui j'ai passé une partie de la nuit. Ces heures d'amour si attendues, cette conquête d'une fille en apparence inaccessible, cela vaut pour mon moral mieux que tous les Témesta.

Vendredi, c'est Maria qui a dormi chez moi ; samedi, ce furent Marie-Élisabeth et Pascale (le lit est vraiment trop exigu pour trois) ; dimanche soir, Pascale seule. [535]

Entre Pascale, Marie-Élisabeth et moi, harmonie et néanmoins jalousie, tension.

Marie-Élisabeth supporte mal que je leur parle collectivement, que je leur dise « vous ». Notre départ pour la Corse est ce nonobstant décidé.

Manon a disparu: pas une lettre, pas une carte postale, pas un signe depuis son départ pour Madras, le 17 novembre. J'e père qu'il ne lui est pas arrivé malheur. Comment savoir ? Je ne connais aucune de ses amies, et je ne puis tout de même pas téléphoner à son époux.

En revanche, lettres hyper-amoureuses, appels téléphoniques et cadeaux de Hadda.

Élisabeth cherche à demeurer dans la place, mais dans mon cœur elle s'éloigne. Brigitte aussi, qui m'a écrit de plaintives élégies.

Cette vie amoureuse m'aide à supporter allégrement l'histoire du *Monde* et ses retombées. Hier soir, alors que j'attendais Agnès, long coup de téléphone de Poirot-Delpech qui m'affirme n'avoir pris aucune part à la cabale de certains rédacteurs du *Monde* contre moi. Il semblait ému, et s'il est innocent je comprends son émotion.

Hier, déjeunant avec Frédéric Grendel, nous parlions du principe taoïste qui veut que de tout mal naisse un bien, et qu'un événement fâcheux en cache un autre, faste. C'est Hergé qui, le premier, m'a enseigné cela, et c'est en vérité fort utile.

L'essentiel, ce sont mes treize livres publiés à ce jour; ce sont mes carnets noirs et mes poèmes inédits ; c'est ce que je vis avec mes jeunes amantes. *Le Monde*, les polémiques avec les crevards du Paris littéraire, je n'en ai rien à foutre. Les conséquences financières ? Nous verrons bien. J'ai toujours cru en ma bonne étoile, en mon ange gardien.

Je ne mène pas ma vie, c'est elle qui m'entraîne, et cependant je ne me débrouille pas trop mal. Combien de temps cela durera-t-il ? *That is the question*.

Je note ce qui précède au Rendez-Vous des Camionneurs où je mange un foie de veau, parce que jeudi dernier, lorsque [536] j'ai déjeuné chez elle, Marie-Eugénie de Pourtalès m'a dit qu'il fallait manger du foie de veau en hiver. J'écoute toujours les jolies femmes, surtout quand leurs principes diététiques s'accordent avec ceux de Gayelord Hauser.

Écrire une deuxième lettre à Agnès.

Mercredi matin, tôt. Malgré le cachet d'Halcion pris hier soir, je me réveille à 4 heures du matin, le cœur battant, persuadé qu'il y a quelqu'un, debout, devant mon lit. J'ai allumé la lampe de chevet et l'illusion menaçante s'est évanouie. Mais je n'ai pas retrouvé le sommeil.

Hier, un après-midi partagé entre la rédaction de mon petit texte sur saint Augustin (en fait, sur moi), la visite d'Élisabeth, celle de Marie-Élisabeth.

ÉCRITURE DE MARIE-ÉLISABETH. Calamity, je vais devenir un petit ange du bon Dieu. JE VOUS AIME TRÈS FORT AD VITAM AETERNAM. Vous me croyez ? — XXXX M.-É.

Euripide, *Les Troyennes*, vers 509-510: « Ne croyez au bonheur d'aucun homme, fût-il des plus heureux, avant qu'il ne soit mort » (dans la bouche d'Hécube).

Je ne suis pas d'accord. Une fin de vie difficile, voire très malheureuse, ne peut en aucune façon effacer de longues années de bonheur. Ce qui est vécu est vécu et personne ne peut nous en déposséder.

19 décembre. Agnès prend un bain. Elle a passé – pour la deuxième fois – la nuit chez moi. Hadda avait l'intention d'arriver directement chez moi de Roissy, mais je l'ai appelée hier à New York pour lui dire qu'elle rentre d'abord chez elle, que je lui téléphonerais dans la matinée.

Élisabeth est amoureuse et malheureuse.

Marie-Élisabeth et Pascale sont amoureuses, heureuses et à la campagne. Quand nous serons à Ajaccio, manger chez Frédante, rue [537] des Glaciers (recommandé par La Reynière), de l'estouffade de chevreau à l'ail doux.

17 heures. Je suis fatigué, j'ai les lèvres et la queue encore brûlantes d'avoir aimé Agnès si longuement cette nuit et ce matin, mais je ne réussis pas à sombrer dans le sommeil. Pourquoi ? Parce que, bien que je sache qu'elle ne sonnera pas à la porte avant 18 h 30, j'attends Hadda, sa peau savoureuse, ses bouches diverses, ses caresses d'une indicible sensualité, d'une impudeur nonpareille. C'est après l'amour qu'on dort bien, pas avant.

20 décembre. Cette nuit, avec Hadda, heures d'une voluptuosité extrême. Je me réveille épuisé. Assurément, pour un homme de quarante-six ans, je fais trop l'amour.

Le 20, le soir (avant l'arrivée d'Agnès) :

« Élisabeth, mon impossible amour, mon amante à qui je fais tant de mal, cet après-midi, après les heures divines que j'ai vécues dans tes bras, près de toi, en toi, j'aurais voulu que le bruit que, dans l'obscurité, et la chaleur, et la passion de notre lit, nous entendions sur le toit, fût véritablement la fin du monde, et que je n'eusse pas à survivre, échappant ainsi, définitivement, à mes mensonges, à mes contradictions et à ma honte. »

21 décembre, Orly-Ouest, 6 h 30 du matin. Comme à l'accoutumée, je suis très en avance, mais j'aime ça. Hier, j'ai compris qu'il était temps pour moi de partir. Je n'ai jamais été si anxieux, si nerveux, sentant en moi le froid du cafard, agité de tremblements incontrôlables. Oui, c'est cela, un joli titre kierkegaardien : *Froid et tremblements*.

Hier, Agnès a dormi chez moi, mais nous n'avons pas fait l'amour parce qu'elle avait des écoulements de sang. Notre nuit a donc été aussi tendre et paisible que, dans la nuit de samedi à dimanche, cela avait été passionné.

L'après-midi, Élisabeth et moi, nous nous étions aimés [538] comme peut-être jamais nous ne nous étions aimés. C'était très intense, et bouleversant.

Ma vie amoureuse de ces derniers jours ne m'a pas empêché de voir mes amis, René Schérer vendredi soir, François-Olivier Rousseau samedi. J'ai même pris le temps de répondre à quelques articles diffamatoires parus dans la presse. D'ordinaire, je ne réponds *jamais* ni aux attaques ni aux insultes, mais Thierry Lévy et Dominique Jourdain m'ont expliqué que dans une affaire aussi grave que celle du Coral il ne fallait rien laisser passer. Alors, je réponds.

Il est 6 h 45, j'attends Marie-Élisabeth et Pascale, mes deux anges gardiens.

Ajaccio, le 21 décembre. Liste d'achat : sel, poivre, huile, vinaigre, moutarde, lait condensé sucré, thé, pain, beurre, œufs, saucisson, vin, eau minérale, fromage, brosse à dents.

ÉCRITURE DE PASCALE. Le lycée Molière est effectivement very convenient and very représentatif ; c'est le début d'un catalogue ! N'empêche, je t'aime et n'arrive pas à t'en vouloir. (C'est la première fois que j'écris dans tes carnets infernaux.) Pascale, Ajaccio, 21 décembre 82.

24 décembre, 3 h 10 du matin. Je pensais que leurs jeux érotiques à deux, que nos amours à trois, mettraient fin à la jalousie respective de Marie-Élisabeth et de Pascale. Il n'en est rien, et dès que je semble être plus attentif à l'une, l'autre se met à boudier.

Je fais des efforts louables pour n'être pas trop despote, « seigneur et maître », sultan parmi son harem ; mais ce sont ces deux jeunes personnes, la brune un peu garçonnière et la très féminine blonde, qui par leur comportement m'enferment malgré moi dans un rôle de « macho » (comme on dit aujourd'hui), se disputant ma couche, mes faveurs, le privilège de passer la nuit avec moi. La première nuit, nous avons couché tous les trois dans le (relativement) grand lit pliant du salon-salle à manger [539] (l'appartement de la place du Diamant, par sa configuration, me rappelle un peu ceux que je loue quand je séjourne à Manille), mais il est trop petit pour y passer, à trois, une nuit entière, j'ai extrêmement mal dormi et y ai renoncé. D'où nécessité d'un choix. Dans l'après-midi, nous faisons l'amour tous les trois ensemble, Marie-Élisabeth et Pascale s'embrassent, se caressent pendant que je les baise à tour de rôle, mais la nuit elles se chamaillent, il y a toujours l'une d'elles qui se sent lésée, exclue.

La nuit dernière, Pascale boudant, seule, dans le grand lit, j'ai dormi avec Marie-Élisabeth dans la chambre voisine, chacun dans un petit lit, mais après avoir fait l'amour. Cette nuit, je dors seul

dans le grand lit. Marie-Élisabeth aurait souhaité dormir avec moi, mais elle n'a pas osé pour ne pas peiner Pascale, et fatigué, fiévreux, las des querelles, je n'ai pas fait grand-chose pour la retenir. Quant à Pascale, qui a un goût extrême du malheur et qui s'emploie diligemment à n'être pas heureuse, elle n'exprime jamais ses désirs.

3 h 50. Marie-Élisabeth et Pascale m'ont entendu bouger, elles ont vu de la lumière. Elles sont venues me rejoindre, adorables, vêtues seulement d'un tee-shirt qui leur arrive juste au-dessus du pubis. Elles préparent du thé au miel que nous buvons au lit, elles blotties contre moi. Beaucoup de paix, de douceur complice.

24 décembre. 10 h 10 du matin. L'effet principal, et décisif, de cette cabale de mœurs du mois d'octobre, ce n'est ni la perquisition à l'heure du laitier, ni la mise en garde à vue, ni l'interrogatoire au Quai des Orfèvres, ni l'assassinat de ma chronique au *Monde*, ni les insultes dont m'abreuve la racaille journalistique ; c'est que, depuis ce jour fatal du 20 octobre 1982, Marie-Élisabeth et Pascale ont saisi d'une main forte les rênes de ma vie, que ce sont maintenant elles qui dirigent mon existence, que j'ai cessé d'être mon propre maître, pour me métamorphoser en leur sigisbée. Je l'ai éprouvé avec netteté à l'instant, lors du petit déjeuner que nous venons de prendre, [540] où Pascale et Marie-Élisabeth confrontaient leurs souvenirs sur moi, où je voyais ma vie à compartiments dévoilée, percée à jour.

— Il était, cet après-midi, venu me chercher à la sortie du lycée, dit Pascale.

Marie-Élisabeth fixe sur moi son beau regard vert et s'exclame :

— Ah ! vous étiez à Molière ! Et pourquoi n'étiez-vous pas à Fénelon ? Vous m'avez raconté un mensonge.

L'union faisant la force, depuis qu'elles se connaissent, depuis que — mon goût du suicide, sans doute — je les ai présentées l'une à l'autre, elles sont plus fortes, plus lucides, et elles le sont d'évidence, sinon contre moi, du moins à mes dépens. Cela est particulièrement net pour Pascale qui, jusqu'alors, n'avait jamais été si violente, boudeuse, agressive.

11 heures. Avant de faire ma toilette, je lis ce qui précède à Marie-Élisabeth et à Pascale, qui en sont vivement piquées, m'affirmant que rien de tout cela n'est vrai, que j'extravague et que je serais mieux inspiré d'écrire sur elles des choses tendres. Marie-Élisabeth me suggère d'écrire le rêve que j'ai fait d'elle cette nuit, et que je lui ai raconté au réveil. Un rêve où je me trouvais dans un ascenseur avec mon ex-femme et Constantin Andronikof, et où, à la fin, Tatiana se transformait en Marie-Élisabeth.

25 décembre. Hier après-midi, amour très passionné avec Marie-Élisabeth et Pascale. Mais ce matin, au réveil, Pascale était triste, affirmant que, lorsque nous sommes tous les trois au lit, je lui tourne systématiquement le dos. Grande promenade le long de la mer. Je leur suggère de me mettre en broche et de me faire ainsi tourner entre elles comme du gibier sur une rôtissoire, afin de jouir alternativement de mon dos et de mon devant. Cette image de la broche est d'ailleurs une bonne image de ce qu'est ma vie amoureuse, à rôtir entre mes jeunes maîtresses — en attendant sans doute de rôtir en enfer. À propos, [541] hier soir, messe de minuit ridicule. Il n'y a plus de messe catholique, il n'y a plus que la débile subjectivité de tel ou tel prêtre qui fabrique une messe à son goût, un goût démagogue et exécrable.

Mon interview par Antoine Perruchot (parue au *Gai Pied* le 18 décembre) est avec « Nabokov est mort à temps » (une chronique que j'ai publiée au *Matin* le 22 novembre) ce que j'ai écrit de meilleur, de plus fort, sur l'affaire du Coral. Je suis épaté d'avoir, nonobstant mon déplorable état de santé, eu l'énergie d'écrire deux textes aussi brillants et pugnaces. D'une manière générale, ce qui me frappe lorsque je considère les deux mois qui viennent de s'écouler, c'est que tout en étant plongé dans les plus graves ennuis, tout en étant guetté par la dépression nerveuse, agité de tremblements, maigrissant, ne mangeant pas, ne dormant pas, j'aie continué à vivre tambour battant, consacrant à mes aventures amoureuses plus de temps et d'attention qu'aux abjectes machinations ourdies contre moi.

Je me revois au Quai des Orfèvres, assis devant la table du gros inspecteur en bras de chemise.

— Non, monsieur l'inspecteur, pas une virgule, mais un point-virgule. La nuance est d'importance.

— Vous n'êtes pas en train d'écrire un roman, mais de répondre à un interrogatoire.

— Je vous en prie, monsieur l'inspecteur, ne dites pas de mal du point-virgule ! C'est une des colonnes d'Hercule de la société française !

Dans le même ordre, j'ai écrit le 30 octobre au rédacteur en chef d'un journal d'extrême droite une lettre qui commençait ainsi :

« Monsieur le Rédacteur en Chef,

« J'ai lu avec intérêt l'article (*Présent* du 22 octobre) où l'un de vos collaborateurs, M. **Rémi Fontaine**, me met en cause.

« Auriez-vous l'obligeance de faire observer de ma part à [542] M. **Rémi Fontaine** qu'*après que* régit l'indicatif ? Il ne suffit pas de dénoncer "la pègre internationale des débauchés sexuels" ; il faut aussi respecter les règles de la syntaxe. »

Le chapon de **Jojo** (le boucher de la rue Fesch), acheté avec ses plumes, ses entrailles, et tout et tout. Le réveillon n'en a été que plus amusant. **Pascale** et **Marie-Élisabeth** sont adorables. Je suis par-fai-te-ment heureux.

Dimanche 26. Lever avant le jour. **Marie-Élisabeth** prépare le café, beurre les tartines. Je ressens un bonheur extrême. Je ne pense pas qu'il y ait en cet instant sur la terre un homme plus heureux que moi.

Me remettre à *La Diététique de lord Byron*. Il faut que j'achève d'écrire ce livre dont, depuis 1975, je trimballe le manuscrit partout avec moi. Oui, vif désir de me replonger dans le travail, la création.

Levés à 6 heures du matin, nous nous recouchons deux heures plus tard, après le petit déjeuner et la toilette. Nous faisons délicieusement l'amour. S'aimer à trois est très excitant, mais aussi déconcentrant, car les sensations sont dispersées, et cela peut, paradoxalement, faire débander un homme au comble de la volupté. Il est vrai qu'en si tendre compagnie le monsieur n'a aucun mérite à rebander avec promptitude.

La patronne de l'Alba nous donne des conseils pour accommoder le cabri.

Vin rouge, huile d'olive, ail frais écrasé, oignons, sel, poivre.

Au four : le gigot (30 minutes).

En ragoût : l'épaule et les côtes.

Chez **Pascal Bontempi**, les journaux sur la table. **Aragon** à la une. Il est mort la semaine dernière et je n'en ai rien su, tant [543] ici je vis loin de la rumeur du monde. Je demande à **Marie-Élisabeth** :

— Cela te fait un choc d'apprendre qu'Aragon est mort ?

— Non, parce qu'il était si vieux que je croyais qu'il était déjà mort depuis longtemps.

ÉCRITURE DE **MARIE-ÉLISABETH**. Petite chanson de **Baby-Boom**, 29 XII 82. C'était aux pieds, aux pieds, aux pieds d'une montagne, où vivait en Espagne, un troupeau de grands bœufs, meuh ! Et les bœufs (*bis*) avaient pour compagne, arrivant de Bretagne, une vache aux yeux bleus, meuh ! Tous les bœufs (*bis*) aimaient la vache, mais la vache (*bis*) se foutait d'eux, car elle aimait un taureau, olé, olé, qu'elle avait vu à Bilbao, olé, olé, à la foire aux bestiaux. Qu'il était grand ! qu'il était beau ! c'était un vrai taureau costaud, woou !

Mercredi 29 décembre. **Pascale** s'est fait voler son portefeuille contenant, entre autres, six lettres de moi. Cela m'irrite profondément, mais je tâche à ne pas le montrer. Je songe à **Gide**, ulcéré d'apprendre que sa femme avait détruit ses lettres. Ce n'est pas la même chose, mais le résultat est kif-kif : mes lettres sont perdues.

Nous dînons à l'Alba. À une table voisine, un petit vieux bossu mange sa soupe. Il ne l'a pas commandée, la patronne la lui a posée d'office devant lui, et il ne la payera pas. À l'évidence, il vient ici, tous les soirs, seul, manger sa soupe. Peut-être est-ce un poète, une intelligence lumineuse, mais c'est un petit bossu et telle est sa vie.

Pascale est souvent triste, et froide. **Baby-Boom**, elle, est drôle, tendre, rieuse, adorable.

Nous avons acheté un appareil photo rue Fesch et prenons force clichés. Je veux fixer par l'image ces vacances ajacciennes, ces bonheurs d'exception.

Marie-Élisabeth me dit : [544]

— Vous avez un visage d'extraterrestre, un visage d'avant Jésus-Christ.

Jeudi 30. Cette nuit, longuement fait l'amour avec Marie-Élisabeth dans le grand lit, tandis que Pascale dormait dans l'autre chambre. Elle est malheureuse d'avoir perdu son portefeuille, et aussi parce qu'elle sent que je la désire moins que Marie-Élisabeth.

Je ne supporte ni les femmes enrhumées ni les femmes qui pleurent. Ces sécrétions glandulaires me gênent et je n'ai alors qu'une envie : m'enfuir avec mes bottes de sept lieues.

Jeudi après-midi. Appel de Jean-Jacques Colonna d'Istria. Le portefeuille de Pascale a été retrouvé dans un caniveau de la citadelle. L'argent a disparu, mais les papiers d'identité sont là, ainsi que mes lettres ! Nous les séchons sur le calorifère de l'appartement. Du coup, je relis ces lettres. Il y en a au moins deux qu'il aurait été dommage qu'elles fussent détruites, notamment une où je lui cite d'admirables vers d'Anna de Noailles sur l'amour. Ce faisant nous parlons des inondations de Florence, du Christ de Cimabue, restauré, que Pascale et Marie-Élisabeth ont vu au Louvre (le jour où je suis allé au Français avec Agnès voir la pièce de Giraudoux — Agnès qui m'a écrit une longue et belle lettre, que j'ai reçue ce matin).

Nous causons diététique. Je dis à Baby-Boom :

— Je t'offrirai *Les 4 merveilles*.

— Vous allez m'offrir une carte Vermeil ! s'écrie-t-elle, stupéfiée.

31 décembre. Hier soir, la splendeur du coucher de soleil, la variété mouvante des couleurs du ciel se reflétant dans la mer nous a véritablement émus, les deux filles et moi.

J'adore la façon dont Marie-Élisabeth me murmure parfois, avec son ton et sa moue d'enfant : « Mon petit Calarnity ! » Elle m'attendrit au suprême. Elle est à nouveau très jolie, comme [545] lorsque je l'ai connue, à quinze ans. Sa bouche aux lèvres gonflées, ses magnifiques yeux verts, l'éclat velouté de son teint, la cocasserie et la vie qui jaillissent d'elle à l'état naturel, comme l'eau d'un geyser, son tempérament de feu font d'elle une maîtresse bien attachante.

Je feuillette *Les Affinités électives*, que je n'ai jamais lu, et que Pascale a apporté dans son bagage. Cela me semble d'un ennui distingué, et pesant. Goethe y cite la réponse d'un homme âgé à qui l'on reprochait de courtiser des femmes jeunes : « Il n'y a pas d'autre moyen de se rajeunir, ce qui est bien le désir de chacun. »

À ce propos, il est probable que, toujours encadré par mes deux jeunes maîtresses, qui me tiennent par la main, qui se pendent à mon bras, qui me donnent des bisous, je ne passe pas inaperçu dans les rues et aux terrasses des cafés d'Ajaccio. Un jour viendra où je n'oserai plus embrasser une jeune amante en public. La destinée du philosophe est de s'enfoncer toujours plus avant dans la clandestinité, jusqu'au moment où il bascule dans la mort.

Antoine Perruchot a fait précéder son interview d'un amusant chapeau (« Gabriel Matzneff, écrivain préféré du juge Salzmann... » et l'a intitulé « L'Archange aux pieds nus », un beau titre et un double clin d'œil : au livre que je publie le mois prochain et à Chateaubriand se retrouvant (après ses infortunes de 1830) « nu comme un petit saint Jean »).

« N'importe quoi, pourvu que ça mousse ! » (Marie-Élisabeth, après des mensonges volubiles à ses parents, au téléphone).

Voilà un mot qui, outre qu'il ferait un succulent titre de roman, resserre à merveille ce que doit être la conduite de toute jeune personne intelligente avec sa famille. Une vraie règle de vie !

J'ai beaucoup de chance d'être aimé de Marie-Élisabeth. Cette fille a du génie.